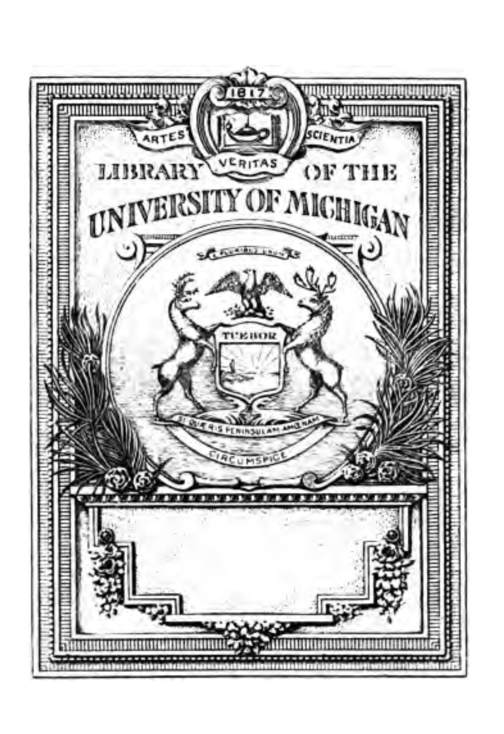



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L'AMI DU PRINCE ET DE LA PATRIE, OU LE BON CITOYEN.

Par M. DESAPT.

Le véritable Honneur eſt d'être utile aux Hommes.
M. Thomas, Ept. au Peup.



A PARIS,
Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean de Beauvais, la premiere porte cochere au-deſſus du Collége.

M. DCC. LXIX
Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT.

LE PAYSAN SAXON,

ANECDOTE.

Nous croyons occuper un grand eſpace dans l'Univers ; quiconque viendroit nous dire que nous ne ſommes que des atomes, humilieroit peut-être notre vanité, mais ne nous guériroit pas. Nous ſommes intéreſſés à ignorer nos juſtes dimenſions. De-là ce ridicule perpétuel, que nous nous renvoyons les uns aux autres comme une monnoie courante. Le militaire dédaigne l'homme de robe ; le magiſtrat ſe

venge ſur le commerçant, celui-ci ſur l'artiſte ; il n'y a pas juſqu'au ſimple cordonnier qui ne ſe croye un perſonnage fort important, & fort au-deſſus de ſa profeſſion & de ſes ſubalternes.

Le cultivateur ſeul, plus occupé de ſa miſère, qu'à calculer le rang qu'il doit tenir dans le monde, ne voit rien au-deſſous de ſa condition : il ſent qu'il eſt malheureux, il oublie qu'il eſt utile. Voilà ſans doute la ſource de ce préjugé injuſte qui nous fait regarder un habitant des campagnes, comme un être différent des autres hommes, ſe conduiſant plutôt par inſtinct que par raiſon. Parce qu'il eſt vil à ſes propres yeux, il le devient aux nôtres ; parce qu'il ne

ſçait pas s'eſtimer lui-même, nous nous croyons diſpenſés de lui rendre juſtice. Un fait vengera cette portion du genre humain, qu'on flétrit ſi injuſtement ; il ſervira à prouver qu'on peut accorder une ame ſuſceptible de juger & de ſentir, à ceux dont les bras nous ſont ſi utiles.

Il y avoit en 1755 à Cauſſebaude, village voiſin de Dreſde, capitale de la Saxe, un payſan nommé Jean Ludwig, dont les rares connoiſſances faiſoient l'admiration de tout le monde. Il s'étoit particuliérement appliqué aux ſciences abſtraites & épineuſes, telles que la logique, la métaphyſique & les mathématiques ; les problêmes les plus difficiles lui coûtoient peu à réſoudre, & le calcul étoit un

amusement pour lui. Observateur du ciel, par goût & par passion, il ne lui manquoit que les instrumens d'astronomie. L'étude séche & aride de la géométrie ne l'avoit jamais asservi au point de lui faire négliger les graces touchantes de l'éloquence. Chez lui, une parure simple, mais noble, embellissoit la raison; en sorte qu'on pouvoit le regarder comme sçavant & orateur à la fois. La religion, les loix de la société, ces deux grands points qui préparent l'homme à la vie future, & qui le dirigent dans celle-ci, n'avoient point échappé à ses réflexions: il avoit médité en philosophe sur ces importantes matières. Ceux qui ne sçavent rien méprisent tout; notre sage pensoit que toutes

les ſciences depuis la grammaire juſqu'à la théologie tiennent les unes aux autres, & ſe prêtent réciproquement des ſecours; & que, pour faire des progrès, il faut ſuivre la chaîne qui les lie. Perſuadé cependant que de tout ce qui s'eſt paſſé ſur la terre, une très-petite partie eſt digne de l'attention d'un être penſant, il n'avoit fait que gliſſer ſur l'hiſtoire. D'autres philoſophes ont penſé comme lui.

Dans la plûpart des hommes, c'eſt la curioſité & l'ambition qui font fermenter & éclore le germe des connoiſſances; dans celui-ci, tout fut l'ouvrage de la néceſſité : un mécompte qu'il trouva dans une recette dont il étoit chargé, donna à ſon

génie l'impulſion qui a opéré tant de merveilles. Ce fut parce qu'il ignoroit l'arithmétique, qu'il prit la réſolution d'être ce qu'on appelle un ſçavant.

Il aimoit les ſciences pour elles-mêmes, & non pas parce qu'elles conduiſent à la conſidération, ou à la fortune. Inſenſible aux richeſſes, aux honneurs, aux plaiſirs, on ne le vit jamais courir après ces biens chimériques. L'ambition ne troubloit pas le calme de ſon ame; ſes mœurs étoient ſimples. Inacceſſible à la vanité, il étoit ſans prétention, & ne ſe doutoit pas même qu'il ſçût quelque choſe.

La plûpart des ſçavans exiſtent plus dans les autres que dans eux-

mêmes. Le payſan Saxon vivoit avec lui, & ne ſe répandoit point au dehors; c'étoit un vrai ſage, dont l'exemple ſervira à conſoler ceux qui, comme lui, n'ont pour tout bien que les talens & la vertu.

Ce ſeroit peut-être un avantage pour les ſciences que les écrivains de nos jours ſe formaſſent ſur un tel modèle; le luxe de nos mœurs ne paſſeroit pas dans nos écrits; pour en être moins polis, nous ſerions peut-être plus ſolides; & ce que nous perdrions du côté des graces & de la parure, nous le regagnerions du côté de la raiſon. Tout ſon logement conſiſtoit en une chambre obſcure, ſur les murailles de laquelle il avoit tracé quelques ſentences philoſo-

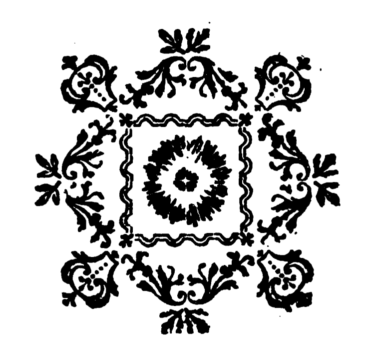
phiques ; deux planches, clouées ſur quatre poteaux dans un coin, entre ſon lit & le berceau de ſes enfans, lui ſervoient de table & de bureau. On appercevoit ſur une autre planche, des calculs, des figures géométriques, des papiers écrits de ſa main, contenant les extraits de ſes lectures. Quarante volumes d'une érudition profonde, faiſoient toutes ſes richeſſes littéraires. Tout ſon attirail de ſcience conſiſtoit dans deux compas, une règle & deux mauvais globes de huit pouces. L'Allemand jouit des monumens de ſon génie & de ſes profondes méditations ; choſe étonnante dans un homme forcé de pourvoir du travail de ſes mains à ſa ſubſiſtance,

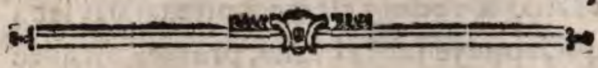
à celle de ſa femme & de ſes enfans !

Nous avons cru devoir * rappeller cette anecdote, pour prévenir les reproches qu'on pourroit nous faire d'avoir donné à un laboureur les connoiſſances d'un homme de lettres. Si un payſan Allemand, ſans le ſecours d'aucun maître, par la ſeule force de ſon génie, a pu parvenir à connoître une partie des mathématiques, l'aſtronomie, la grammaire, la juriſprudence; pourquoi me blâmeroit-on d'avoir introduit ſur la ſcène un payſan François, diſcutant quelques points de morale, d'hiſ-

* Cette anecdote eſt tirée du Journal étranger, du mois d'août 1758 ; les circonſtances y ſont plus détaillées.

toire & de politique ? Un événement arrivé chez nos voisins peut bien être reçu pour une hypothèse chez nous : mais ce n'est point une hypothèse ; c'est un fait dont on garantit la certitude.





INTRODUCTION.

LE BON SEIGNEUR,

CONTE MORAL.

DANS cette vaſte plaine que fertiliſe l'Allier, s'élevoient deux châteaux voiſins, dont l'aſpect offroit au voyageur un contraſte frappant. L'un étoit l'image d'une antique, mais précieuſe ſimplicité : on le prenoit pour l'aſyle de la vertu. L'autre, modèle d'un goût rafiné, ſembloit être conſacré aux plaiſirs & à la volupté ; il le diſputoit à la magnificence du palais de nos rois ; le luxe, les arts réunis s'étoient épuiſés pour l'embellir. C'étoit ſous ces lambris que ce faſtueux Dorival perdoit de vue l'Humanité & s'oublioit lui-même. Le haſard vint le tirer de l'enyvrement où il étoit plongé. Un jour qu'il ſe promenoit ſeul, & inconnu ſur les terres du comte de Verſanges, (c'eſt le nom de ſon

vertueux voisin), il rencontre un paysan, qui, appuyé sur sa bêche, prononçoit avec attendrissement le nom de son seigneur. Touché de ce spectacle, (car il avoit une ame,) il s'approche & feignant de prendre cet épanchement d'un cœur pénétré pour le cri de la douleur, il lui demande ce qui l'attristoit. Rien ne m'afflige, répond le laboureur: ces larmes que vous voyez couler, sont des pleurs de joie & de reconnoissance. La milice m'avoit ôté mon fils, l'unique appui de ma vieillesse, M. de Versanges me l'a rendu: il veut que je vive encore. Je vois que vous aimez votre seigneur, reprit Dorival. — Hé! qui ne l'aimeroit pas? Il est si bon! si doux! si bienfaisant! il nous regarde comme ses enfans. Nous l'appellons notre père: eh! vraiment, c'est bien le meilleur, le plus tendre, le plus attentif de tous les pères. Ses soins ont fait disparoître les querelles domestiques qui portoient la désolation dans nos familles, ces procès éternels qui les

engloutiſſoient. Chaque jour de ſa vie eſt marqué par des traits de juſtice & de généroſité. Parcourez nos hameaux, vous trouverez les traces de ſes bienfaits partout imprimées. — Vit-il content? — Il dit qu'il eſt heureux, ſi nous le ſommes; cela nous fait pleurer, & il pleure auſſi. — Mais quand la grêle ou quelqu'autre accident enlève l'eſpérance de vos moiſſons? — Eh bien! ce malheur lui déchire l'ame; cependant il nous conſole, il partage nos pertes. — Il eſt donc riche? — C'eſt ce que j'ignore, mais il eſt humain: ſon humanité lui procure des reſſources. Vous ſouvient-il de ce cruel hiver, qui ſerra les entrailles de la terre, & fit périr le germe des récoltes? Ses greniers ſe trouvèrent pleins, il les ouvrit aux beſoins de tout le monde. Il ſuffiſoit d'être malheureux pour avoir droit à ſes bienfaits. L'abondance circuloit chez nous, & perſonne ne s'apperçut de la dureté du ciel. — Repréſente-t-il? — Je ne ſçais, monſieur; ce que c'eſt que repréſenter. — Je veux

dire : a-t-il bonne société ? — Oh ! pour cela, je vous en réponds. Il choisit les plus vertueux, les plus expérimentés d'entre nous pour admettre à sa table. — Quoi ! il mange avec ses paysans ! — Il croit qu'un paysan est un homme comme un autre ; ne croyez-vous pas la même chose ? — Je le crois de même. — Eh ! bien, si vous le croyez, pourquoi êtes-vous étonné qu'il vive avec ses semblables ? Il n'a pas besoin de nous humilier pour nous faire sentir que nous sommes ses inférieurs ; ses bienfaits prouvent assez qu'il est au-dessus de nous. La sagesse s'exprime par la bouche de ce bon vieillard, disoit en lui-même Dorival. Quelle justesse de raisonnement ! mais quelle sensibilité ! Ces éloges sans fard, donnés à la vertu me touchent & m'attendrissent ; je sens malgré moi qu'il peut y avoir quelque plaisir à faire du bien aux hommes. Cette touchante scène le fit se replier sur lui-même ; il rentra dans son château, le cœur serré. Une révolution

si

si subite dans une ame rétrécie par la fortune & noyée dans la volupté, n'étonnera que ceux qui n'ont jamais éprouvé l'ascendant de la vertu. Y-a-t-il un cœur, quelque endurci, qu'il soit qui ne s'amollisse, & ne s'ouvre quelquefois à la sensibilité? Pendant que l'esprit de Dorival se dégageoit de la séduction, M. de Versanges faisoit revivre les vertus héroïques de l'ancienne noblesse. Sa femme en mourant lui avoit laissé un fils, objet de sa tendresse & de ses espérances. La conduite de ce bon seigneur passera pour la censure des marquis frivoles de nos jours, qui sans cesse occupés d'intrigues & de plaisirs, oublient que l'homme est fait pour avoir des mœurs & des vertus. Le plus saint des devoirs ne lui parut point un préjugé. Docile à la voix sacrée de la Nature, il ne se crut point exempt de présider lui-même à l'éducation de ce cher enfant. Je suis père, disoit-il, j'ai contracté une dette, il faut que je l'acquitte. Il se livra donc à ces soins pénibles avec toute l'ar-

deur d'un homme qui veut servir sa patrie, en élevant un citoyen digne d'elle. La première leçon qu'il donna à son élève fut celle de l'humanité ; & pourquoi les princes & les grands ne commencent-ils pas par-là ? Craignent-ils de devenir hommes ? Il le conduisit dans les campagnes éloignées & indigentes, appliqua ses foibles mains à la charrue, & lui enseigna l'art de la fatigue. Le tableau des misères humaines que le luxe & le faste nous dérobent dans les grandes villes, touchoit vivement le jeune de Versanges. Les exemples parlent plus éloquemment que les préceptes ; les gémissemens de cette foule de malheureux dont les champs étoient couverts, lui déchiroient les entrailles ; ces bonnes gens, s'écrioit-il, ne ressemblent point aux paysans de notre village ; ils sont dans la misère & ils pleurent. Cela m'afflige, moi, je n'aime pas que l'on pleure. La terre est bien ingrate, ajoûtoit-il ensuite, elle ne donne point de quoi vivre à ceux qui l'arrosent de

leurs ſueurs. Ah! mon fils, lui répondoit le père attendri, la terre n'eſt point ingrate à l'égard des cultivateurs; c'eſt nous qui ſommes des ingrats. Ils ſement, & nous recueillons; ils travaillent, & nous jouiſſons de leurs peines; pour comble d'injuſtice, l'on mépriſe ſouvent le bras qui nourrit notre oiſiveté. — Je ne croyois pas qu'on fût en droit de dédaigner ſa nourrice, parce qu'elle nous alaite. — Ce dédain eſt plus qu'injuſte, il eſt ridicule, il eſt abſurde, & c'eſt en quoi nous ſommes le plus inconcevables: Voulez-vous, mon fils, vous épargner les reproches & la honte d'un pareil mépris? Dites, toutes les fois que votre table ſera bien ſervie, ces mêts ont été mouillés des ſueurs & des larmes de quelques malheureux. — Ah! mon père, reprenoit le jeune de Verſanges, vous n'aurez pas à rougir de votre fils; la leçon que je reçois aujourd'hui me rendra digne de vous. Ces heureuſes repliques, ces marques de ſenſibilité dans un âge où le génie de l'enfant ne pouvoit en

core que foiblement se développer, étoient d'un heureux présage. Le comte ne pouvoit dissimuler la joie qu'il en ressentoit: courage, disoit-il quelquefois, achevons un ouvrage si heureusement commencé; cet enfant me met la joie dans l'ame. Je sens mon cœur palpiter; il ressemblera à son père; comme lui, il sera bon; comme lui, il ira au devant de l'indigence; il essuiera les larmes du malheureux.

Une longue expérience lui avoit appris que la prospérité & la fortune altèrent les meilleurs caractères, étouffent le germe précieux des vertus; il déroba donc aux yeux de son fils tout ce qui pouvoit flatter l'amour-propre & nourrir la vanité. Il l'accoutuma à une vie simple & frugale: spectacle touchant, aussi éloigné de nos mœurs, que nous le sommes des premiers âges du monde! En ouvrant son cœur aux impressions de la vertu, il exerçoit son esprit aux sciences qui perfectionnent la raison; il avoit même un talent tout

particulier pour cette partie de l'éducation. Le travail devient une gêne dès qu'il cesse d'être un plaisir. Pour prévenir l'ennui & le dégoût dans le disciple, le sage maître lui fit un amusement de tous ses devoirs; & l'étude, si rebutante pour la plûpart des enfans, n'offroit que des charmes au jeune homme.

On parloit beaucoup à la cour de la retraite du comte de Versanges; l'on présume bien que sa vertu n'échappoit pas aux traits malins de la satyre, dans un pays où l'on est toujours vil, toujours rampant par état, & où il faut quelquefois être méchant par devoir. Son humanité n'étoit que foiblesse, son courage que bonhommie. Il cultive son champ, disoit l'un, d'un ton railleur. Il sert de précepteur à son fils, répondoit l'autre. Sans doute qu'il veut ramener l'âge de l'ancienne chevalerie, reprenoit un troisiéme. Ah! le bon-homme! je ne vois rien de plus mal imaginé.

Le marquis des Ors avoit le courage de

venger ſon ami. Il ne rougiſſoit pas de le cultiver, & de s'applaudir ouvertement de ſon amitié. Embellis ton aſyle, lui écrivoit ce généreux citoyen; jouis de la nature & de toi. Fais des heureux; c'eſt le plaiſir le plus pur & le plus doux. Foudroie le vice & la baſſe flatterie, écrivoit le comte au marquis; fais reſpecter la vertu, méconnois toute autre chaîne que celle du devoir; une ame noble & fière comme la tienne n'eſt pas faite pour l'eſclavage.

Ces deux amis, quoiqu'éloignés l'un de l'autre, ſembloient être animés du même eſprit. Le marquis offroit à la cour étonnée l'exemple que le comte donnoit dans les campagnes. Les courtiſans ſe défendoient d'applaudir à ſa vertu, ils avoient même un certain prétexte pour le haïr. Ses mœurs pures & ſimples leur reprochoient leurs vices & leurs travers; mais l'eſtime ſecrette étoit un hommage auquel leur cœur ne pouvoit guères ſe refuſer. Parmi ceux qui ſe déclaroient ouverte-

ment contre lui, le chevalier d'Ermont se signaloit le plus par sa haîne & son fiel. C'étoit un homme magnifique par ostentation, dur & avare par caractère; plongé dans tous les vices du grand monde; se pliant à tout, prenant comme un autre Prothée toutes sortes de formes. Courtisan délié & perfide, ennemi secret des gens en place, sans cesse cabalant contre le mérite & la vertu, toujours prêt à saisir l'occasion de nuire; &, pour le peindre d'un seul trait, il haïssoit le reste des hommes, pour ne s'occuper que de lui-même: voilà l'ennemi du marquis des Ors.

Il faut l'avouer à la honte des hommes, les femmes sont plus justes que nous: auprès d'elles, on n'est point coupables, parce qu'on a du mérite. La comtesse d'Hauterive applaudissoit à M. des Ors, elle l'encourageoit à soutenir son caractère, & personne ne méritoit mieux qu'elle de lui faire oublier ses chagrins, & les persécutions des méchans. On nous a souvent peint de ces femmes charmantes qui font les délices de

la société par la douceur de leur caractère, par la facilité de leurs mœurs, & par les graces touchantes de leur esprit; c'est le portrait de madame d'Hauterive. Elle connoissoit assez, pour une femme de la cour, les devoirs de son sexe, & n'attachoit point de la honte à les remplir. Que pensez-vous, dit-elle un jour au marquis, que pensez-vous de la retraite du comte de Versanges? — Qu'il a sagement agi, madame: la cour est une mer orageuse pour le sage, le rôle d'homme de bien y est le plus difficile à remplir. On s'en prend ordinairement aux mœurs; on les flétrit, quand on est intéressé à ce que personne n'en ait. — Si, du moins en se dérobant à nos yeux, il eût pu se soustraire à la vengeance. — Tel est l'esprit, tel est le caractère des courtisans, la vertu de près leur pèse, ils la persécutent; s'éloigne-t-elle d'eux, cesse-t-elle de leur faire ombrage, ils la couvrent de ridicule. Tant que le comte servit l'Etat de ses conseils & de son bras, c'étoit un homme redou-

table, c'étoit un colosse dangereux qu'il falloit abbattre à quelque prix que ce fût; aujourd'hui qu'il cherche le calme & le repos, & peut-être un asyle où il puisse impunément se livrer au doux penchant qui l'entraîne vers le bien, il devient méprisable, on ne lui fait plus même la grace de le haïr. —— Voilà des traits bien humilians pour l'Humanité, & bien affligeants pour ceux que leurs devoirs enchaînent auprès des rois. La conversation s'animoit de plus en plus; Madame d'Hauterive finit par déclarer le desir ardent qu'elle avoit de voir le comte de Versanges sur ses terres. Etoit-ce par un simple mouvement de curiosité, ou par un vrai desir de s'instruire qu'elle sollicitoit ce voyage? C'est ce qu'on laisse à décider à ceux qui connoissent le fort ou le foible des femmes. Ils disparoissent donc à la cour; déjà ils approchent de la demeure du philosophe, que des travaux utiles embellissoient. Ce fut un spectacle nouveau, mais bien touchant pour la comtesse, que ces riantes

campagnes, fertilisées par une foule d'hommes contents & heureux. Tout annonce ici l'aisance, dit-elle, tout y est consacré aux vrais besoins; on s'apperçoit bien que le maître qui y préside est plus occupé de ses semblables que de ses plaisirs, & qu'il sçait assez apprécier l'homme, pour l'employer utilement. Aveugles que nous sommes, poursuivoit-elle, nous admirons un parterre semé de fleurs, orné de statues, de cascades, de bassins; notre ame s'y égare, nos sens s'y perdent pour quelques momens! mais y éprouvons-nous cette sensation agréable qu'excite la vue de ces beaux vergers, dont les fruits semblent inviter la main à les cueillir? & l'élégance frivole de nos jardins a-t-elle rien qui approche des charmes de la simplicité de ces lieux? Chaque objet qui s'offroit à ses yeux, jettoit son ame dans la plus profonde rêverie. Son étonnement redoubla lorsqu'elle vit le comte de Versanges au milieu de ses vassaux; voyez, ajoûtoit-elle, comme il préside aux tra-

vaux, comme il anime & encourage ces bonnes gens par son exemple! C'est un père tendre qui adoucit les peines de ses enfans, en les partageant avec eux.

La Nature est jalouse de ses droits: si les plaisirs bruyans des villes & de la cour lui font quelquefois perdre son empire, l'enivrement se dissipe; & dans un cœur né sensible, le commencement ou le retour de la pitié n'attend qu'un changement de scène. La comtesse avoit été élevée dans le faste, au sein des grandeurs & des plaisirs. La Nature avoit jetté dans son ame le germe de la sensibilité: mais le torrent du grand monde qu'elle suivoit l'avoit empêché de se développer & d'éclore. Jusques-là livrée à la séduction, accoutumée aux propos flatteurs des jolis hommes, elle n'avoit pas songé à s'élancer au-delà des cercles étroits qu'elle fréquentoit. Ce fut alors que le prestige de la cour s'évanouit.

L'ivresse perpétuelle qui y tient l'ame ensevelie ne lui parut plus qu'une chaîne

de chimères, elle crut exister pour la première fois. M. de Versanges s'apperçut de son trouble. Cessez, madame, lui dit-il, en l'abordant, cessez de vous étonner; je trouve le bonheur au milieu d'un peuple qui m'adore, il n'y a rien de merveilleux en cela; peut-on être insensible au plaisir d'être aimé? Je vis pour mes vassaux; je leur tiens lieu de père à tous; il n'y a encore rien de merveilleux en cela: le devoir ne fut jamais un acte de générosité, ni la justice un sacrifice.

Comptez-vous pour rien, reprit la comtesse, le courage dont il a fallu vous armer, pour vaincre nos préjugés, braver nos goûts frivoles, nos plaisirs chimériques? —— Je n'oserois, madame, m'en faire un mérite; on se livre d'abord avec une espèce d'enthousiasme à ce qui flatte & irrite les passions; insensiblement on en connoît le vuide, le ridicule, & l'on finit toujours par les mépriser. —— Mais est-ce peu de chose que d'avoir appris à être à vous, dans un monde où tout conspiroit

à vous dérober à vous-même, de vivre avec la ſimplicité d'un Spartiate au milieu du luxe & de la molleſſe des Sibarites ?— Le ſacrifice n'eſt pas bien coûteux, ſi ce genre de vie eſt plutôt le fruit d'un goût décidé, d'un penchant naturel, que celui d'un effort de raiſon. — Il y a du moins de la grandeur d'ame à dédommager l'indigent des torts & des injuſtices de la fortune, à deſcendre juſqu'à l'égalité avec des vaſſaux, à ne leur laiſſer appercevoir en vous qu'un cœur au-deſſus d'eux. — Pour tout cela, il ſuffit d'être homme, & ce ſeroit faire la ſatyre du genre humain que de me ſçavoir gré de l'être. Un grand véritablement homme, ajoûta le marquis des Ors, touché de cette ſcène, eſt un préſent aſſez rare pour qu'on en béniſſe le ciel quand il l'accorde. La naiſſance & l'humanité ſemblent depuis long-tems s'être juré une haîne irréconciliable ; on leur a permis de s'éviter mutuellement ; & quand elles ſe rencontrent ſans ſe repouſſer, c'eſt un héroïſme digne de

Madame d'Hauterive, ſoit qu'on l'eût accoutumée à ne plus rien admirer, ou plutôt qu'elle voulût diſſimuler ſa ſurpriſe, paroiſſoit peu touchée des ſcènes que lui offroit chaque jour le jeune de Verſanges. Elle le voyoit revenir couvert de ſueur & de pouſſiere, ſans aucune émotion ſenſible. Cependant le comte liſoit dans ſes yeux les ſentimens qui agitoient ſon ame. Il ſentoit que ce calme n'étoit qu'apparent; ne vous eſt-il jamais arrivé, madame, lui dit-il un jour, de contempler nos enfans de campagne, abandonnés en quelque ſorte aux ſoins de la Nature? Leurs jeux, leurs exercices, leurs combats; tout eſt ſimple comme eux, mais tout enchante. Comme ils ſont alertes! quelle force! quelle vigueur dans leurs bras! quelle agilité! quelle ſoupleſſe dans leurs membres! C'eſt un plaiſir de les voir affronter les dangers, braver les intempéries de l'air & des ſaiſons, ſe rouler ſur le ſable brûlant, gravir contre les montagnes, lancer une pierre, grimper,

avec

avec adresse sur un arbre, se disputer le prix de la course ; on les prendroit pour de petits barbares. La nature est sage, répondit-elle. Ces barbares finissent toujours par être des hommes. Quelle différence d'eux à nos poupées ambulantes, que nous étouffons par l'excès de nos petites précautions, & dont le corps énervé, l'ame flétrie, présagent dès l'enfance, qu'elles sont destinées à mourir avant que d'avoir commencé à vivre!

Voilà de la philosophie, Madame ; reprit le Comte. — C'est le langage de la raison, Monsieur; c'est celui que votre exemple m'a inspiré. Vous seul avez pu m'arracher à cette léthargie mortelle où j'étois plongée; si je commence à penser, c'est un bienfait que je tiens de vous. — Vous m'honorez trop, Madame; les ames de votre trempe n'ont pas besoin de leçon : la nature a tout fait en elles. — Quand cela seroit, Monsieur, nous avons gâté son ouvrage; & quiconque viendroit à bout de nous redresser, seroit

un coup de maître. Nos mœurs, il est vrai, ajoûta Monsieur de Versanges, portent l'empreinte de notre éducation molle & efféminée. Notre caractère, notre esprit, nos goûts tiennent des objets enchanteurs qui nous séduisent; & je trouve les grands biens plus à plaindre qu'ils ne sont à blâmer. Jamais leur cœur ne fut la source de cette insensibilité qu'on leur reproche si impitoyablement. Elevez-les parmi les hommes, ils apprendront à le devenir eux-mêmes. Offrez-leur dès l'enfance le tableau de l'humanité souffrante, ils s'accoutumeront à la soulager; commencez par guérir leur esprit, par détruire leurs préjugés, si le germe en est déjà éclos; ménagez-leur des plaisirs doux & purs qui fixent leur ame, toujours prête à se répandre au-dehors, vous en ferez des cœurs honnêtes & compatissans : c'est souvent parce qu'ils ignorent l'art de faire le bien, & sur-tout de le faire à propos, qu'on les soupçonne incapables de sentir. Ah! dit Madame d'Hauterive, avec un soupir,

vous avez prévenu de pareils ſoupçons, & le monde tout injuſte qu'il eſt, vous ſaura gré de vos vertus & de vos bienfaits ! — La reconnoiſſance publique, Madame, peut ſeule flatter une belle ame. — Vous avez droit d'y prétendre, & l'on ne ſauroit trouver de prétexte pour vous la refuſer. En s'entretenant ainſi, ils s'acheminoient ſur les terres de Dorival. Ils approchoient déjà du château, & ils ne s'étoient point encore apperçus qu'ils euſſent fait du chemin.

Dorival avoit beaucoup retranché de ſon luxe. La pompe, la magnificence n'éclatoient plus autour de lui. D'un autre côté, ſes vaſſaux commençoient à reſpirer ; l'eſpérance avoit ranimé les courages abattus : on auroit cru voir naître un peuple nouveau. La campagne auparavant ſtérile, & preſque abandonnée, promettoit la plus riche moiſſon ; & les plaiſirs, enfans de l'abondance, avoient banni le deuil & la triſteſſe des hameaux. Ce changement n'é-

chappa point à Monſieur de Verſanges ; mais pouvoit-il ſe douter d'y avoir quelque part ?

Comme ils étoient occupés à parcourir des yeux les rares beautés de ce lieu champêtre, il s'éleva un violent orage qui les força à choiſir pour aſyle la chaumière d'un laboureur. Toute la famille, alors aſſemblée, profitoit du moment pour prendre un repas frugal, dont le lait & quelques fruits faiſoient tous les frais. Je veux me réjouir avec vous, bon-homme, dit Monſieur de Verſanges au payſan ; je vous vois content & heureux au milieu de vos enfans, & j'aime les repas qu'aſſaiſonne la joie. — Ah ! Monſieur, ſans elle, la bonne chère n'eſt qu'un poiſon ; l'eſtomac ne digère pas à ſon aiſe, quand l'eſprit n'eſt point tranquille ; mais vous ne ſerez pas bien traités : du vin tel que les vignes du pays le donnent, des pommes, des pêches, du beurre, du laitage ; voilà tout ce que nous avons à vous offrir. Si le cœur pouvoit ajoûter quelque

prix à ces mets, ils seroient délicieux, & nous n'aurions point à nous reprocher de n'avoir pas répondu à l'honneur que vous nous faites. Madame d'Hauterive admiroit en silence cette honnête franchise: des larmes d'attendrissement couloient de ses yeux. On se mit à table, on mangea de bon appétit, on rit de bon cœur, & la Comtesse fut forcée d'avouer qu'elle n'avoit jamais fait un repas si délicieux. Nous sommes fort contents de vous, dit-elle, à l'honnête villageois. Si la mélancolie, la tristesse & l'ennui s'avisent encore de nous chasser des villes & de nos maisons, nous viendrons prendre leçon à votre école. Mais, avant toute chose, acceptez ces foibles marques de notre reconnoissance. (Elle lui présentoit de l'argent). A cette offre le paysan rougit; que vous connoissez mal, reprit-il, l'homme que vous outragez! sachez que, parmi nous, il est des ames fières qui ne connoissent point de bassesses, & que les sentimens se trouvent quelquefois sous

les humbles toits des campagnes. La pauvreté n'a jamais dégradé tant d'hommes que l'opulence.

Monſieur de Verſanges, & Madame d'Hauterive, étonnés de cette fierté, ſe ſéparèrent de leur hôte, ſans pouvoir lui rien dire; mais leur ſilence exprimoit mieux ce qu'ils éprouvoient, que ne l'auroit pu faire le diſcours le mieux étudié. Dans la route, ils ne s'occupèrent que de cette aventure, qui tenoit pour eux du prodige. Voilà donc, ſe diſoient-ils l'un à l'autre, ces hommes groſſiers & ſtupides que l'on dédaigne dans les villes & dans les cours? Ce ſont-là ces cœurs bas & mercénaires, que le ſeul inſtinct de l'intérêt dirige? Ah! que nous ſommes injuſtes!

Quatre mois s'étoient écoulés depuis l'arrivée de la Comteſſe & du Marquis des Ors. Les bienſéances les redemandoient à la cour. Monſieur de Verſanges s'affligea de leur départ; il connoiſſoit trop le prix d'une ſociété vertueuſe pour ne pas la regretter. La promeſſe qu'ils lui

firent de venir ſouvent partager avec lui les douceurs de la retraite, put ſeule diſſiper ſon chagrin.

Cependant le jeune de Verſanges grandiſſoit, & la raiſon, ſouvent tardive dans les enfans, avoit dévancé en lui les années. C'eſt l'avantage d'une éducation mâle de donner de la vigueur à l'éſprit, en fortifiant le corps; le Comte ſongeoit à lui ménager une place dans l'armée, mais il falloit l'y préparer par la connoiſſance de l'art militaire, & le camp lui paroiſſoit la ſeule école propre à remplir ſes vues.

Pourquoi faut-il qu'on ait toujours regardé l'état militaire comme l'écueil des bonnes mœurs ? Ce ſage père craignoit pour ſon fils. Cet enfant, ſe diſoit-il à lui-même, ne connoît pas plus le vice que les formes ſéduiſantes qu'il prend pour ſe déguiſer; les plaiſirs lui ſouriront. Au milieu d'une bouillante jeuneſſe qui brave tout, parce qu'elle ne prévoit rien, il en prendra les ridicules & les travers. Son innocence s'évanouira, comme

une fleur que le vent deſſèche ; un moment peut détruire quinze ans de travaux & de ſoins ; mais prévenons un malheur qui empoiſonneroit le reſte de ma vie : ſi jamais mon fils doit abandonner la vertu & s'oublier, qu'il ne puiſſe, au moins, le reprocher à ſon père. Il cherchait dès-lors un militaire vertueux qui voulût bien être l'ami & le guide du jeune homme.

Le brave Darmont, depuis pluſieurs années, ſervoit l'Etat par le ſeul plaiſir de le ſervir. Peu propre aux baſſes intrigues qui procurent les honneurs, il ſongeoit bien moins à demander une place, qu'à la mériter. Raiſon de plus pour être ignoré. Monſieur de Verſanges crut que perſonne ne méritoit mieux de fixer ſon choix que ce ſage guerrier : il lui confia ſon fils. La joie d'un père vertueux, lui dit-il, n'eſt pas tant d'avoir des enfans, que d'en avoir qui lui reſſemblent ; que lui importe de voir perpétuer ſon nom, ſi ſes vertus meurent avec lui ! Vous ſavez, mon cher Darmont, que j'ai tout ſacrifié

à mon enfant, que je me ſuis dérobé à la cour pour ne vivre que pour lui : & maintenant qu'il eſt ſur le point de reſpirer l'air dangereux du monde, ma tendreſſe paternelle s'allarme.—Vous n'avez pas beſoin, lui répond le vertueux Officier, vous n'avez pas beſoin de me rappeller la ſainteté de mes devoirs ; je connois le dépôt que vous me confiez, raſſurez-vous. Vous êtes un bon père ; vous méritez que le ciel favoriſe vos vœux : votre fils ſe rendra digne de vous ; pour lui, la gloire & l'honneur feront inſéparables de la vertu. Le jeune de Verſanges ne trompa point les eſpérances de ſon Mentor. Arrivé au camp, il gagna la bienveillance de ſes ſupérieurs. Son application au travail, ſa douceur, ſa modeſtie, jointes à un tempérament capable de tout entreprendre & de tout ſoutenir, le faiſoient déjà regarder comme un prodige. L'honnête Darmont s'applaudiſſoit des progrès du jeune élève. Il piquoit ſon émulation par toutes ſortes de moyens,

La première fois que le jeune de Versanges parut au combat, il donna un exemple frappant de ce que peut l'amour de la gloire sur une ame bien née. Son enthousiasme avoit fait l'admiration de la plus grande partie des Officiers; & s'il y eût eu une couronne pour le plus brave, tous d'un commun accord, la lui auroient adjugée. Je suis content de vous, lui dit son sage conducteur. Vous avez fait votre devoir : mais souvenez-vous que vous vous êtes imposé par-là la nécessité de mieux faire encore, la gloire est bien plus difficile à conserver qu'à acquérir.

Un père sentira mieux que je ne pourrois l'exprimer ce qu'éprouvoit le Comte de Versanges à chaque nouvelle des succès de son fils : il arrosoit de ses larmes les lettres qui les lui annonçoient. Que le nom de pere est doux, disoit le bon-homme, lorsqu'il nous rappelle que nous avons donné des défenseurs à la patrie ! Eh ! quel est le vieillard qui ne rajeunisse, en voyant le front de son fils couvert de lauriers !

Le génie du jeune homme se développa encore mieux dans les campagnes suivantes: l'étude de l'art lui devint plus familiére; & dans un âge où l'on fait gré à l'homme de n'être point téméraire, il passa pour un modèle de prudence & de bravoure.

Cependant on se lassoit de la guerre; car le plus souvent elle n'a d'autre avantage que de faire desirer les douceurs de la paix. Les Nations ennemies consentirent enfin à suspendre le cours des horreurs & du carnage.

Le Comte de Versanges apprit avec une émotion mêlée de joie cette consolante nouvelle; il avoit pesé en sage les querelles des Rois; pour lui le sang des hommes souilloit toujours la terre.

Ses premiers soins furent de rappeller son fils auprès de lui. Mon fils, lui dit-il, en le voyant, vos succès ont été pour moi des triomphes, en servant avec honneur votre Prince, vous avez souvent fait palpiter mon cœur; & je n'ai jamais mieux senti que j'étois pere, que

lorſqu'on m'annonçoit que vous étiez brave & vertueux : mais ce n'eſt point aſſez d'avoir vaincu nos ennemis, il faut encore vous vaincre vous même. La paix eſt un écueil dangereux pour les mœurs des militaires. Tel qui montre des vertus dans le camp ſe déshonore au ſein des villes, par une vie noyée dans la molleſſe & l'oiſiveté; on ne réſiſte gueres aux attraits du plaiſir.

Mon pere, répondoit Verſanges, je n'ai point oublié vos leçons. La ſainte image de la vertu eſt ſans ceſſe préſente à ma penſée; ſoupçonner votre fils, ce ſeroit oublier que vous êtes ſon pere! Le vieillard étoit attendri; il rioit en verſant des larmes. Le retour de ſon fils fut le plus beau jour de ſa vie. On vit alors le ſpectacle le plus intéreſſant que le ciel puiſſe offrir à la terre; un jeune militaire dépouillé de tous les préjugés de ſon état, méditer dans le ſilence des paſſions les principes de la morale, recueillir avec avidité les fruits du génie, orner ſon eſprit, nourrir ſon ame des vérités ſublimes de la philoſophie, & chercher l'art de ſe

soustraire à l'ennui ; art plus ignoré qu'on ne pense !

Depuis long-temps le Comte couvoit un feu qui le dévoroit ; il dépérissoit insensiblement. Au premier bruit de sa maladie, la consternation fut génerale : nous perdons notre pere, s'écrioit-on. Qu'est-ce qui aura soin de nous ? On accouroit en foule autour de son lit, & jamais ce sage ne parut si grand que lorsqu'il fut sur le point de descendre au tombeau.

Le mal augmenta au point de n'être plus susceptible d'aucun remede. Le malade voulut donner sa bénédiction à son fils, & l'embrasser pour la derniere fois : vous voyez, lui dit-il, combien est touchante la gloire de faire du bien aux hommes ! Jamais larmes ne m'ont tant flatté que celles qu'on répand aujourd'hui autour de moi ; & quels titres auprès de mon juge ! Je meurs content, mon fils, parce que je meurs dans l'espérance que vous serez vertueux, que vous ferez revivre mes bienfaits, & que vos vassaux ne s'ap-

perceyront point que votre pere n'eſt plus. Ainſi mourut ce bon Seigneur, qui, après avoir été pendant ſa vie le modele des grands, vouloit encore devenir après ſa mort le bienfaiteur de l'humanité.

Peu de temps après la perte de ſon pere, Verſanges ſe retira dans la capitale. On ne ſait que trop qu'elle eſt pour la plûpart des jeunes gens, l'écueil de l'ame & le tombeau de la vertu. Le goût du luxe & des plaiſirs, s'empara bientôt de ſon cœur; il ceſſa d'être vertueux, pour n'être plus qu'un grand à la mode. Madame d'Hauterive, l'ancienne amie du Comte, fut allarmée de ce changement. Mais le mal ne lui parut point ſans remede: pour ramener un homme à lui-même, & rendre un citoyen à l'Etat, elle fit jouer les reſſorts de l'amour. Plût à Dieu que ce fût là ſon unique uſage! L'empire de la beauté ſeroit en même temps le plus doux, le plus noble & le plus utile. Elle avoit une fille, que le monde ne connoiſſoit pas encore. Sophie d'Hauterive élevée ſous les yeux

d'une bonne mere, avoit l'art de plaire, quoiqu'elle ignorât les artifices de nos coquettes. La nature lui avoit donné la beauté & l'éducation des mœurs, le premier ornement des femmes.

Verſanges, au ſein du vice, n'avoit point tout-à-fait perdu le goût de la vertu. Il fut touché des charmes de la jeune d'Hauterive, mais encore plus de ſon innocence; il ſentoit qu'elle feroit le bonheur d'un époux, & qu'elle deviendroit le modele de ſon ſexe. La tendre mere, toujours attentive, ſaiſit le moment favorable. Elle ménagea au jeune homme les moyens de voir ſa fille, de la bien connoître. Par-là, elle nourrit adroitement ſon eſtime, & fit naître l'amour.

La Comteſſe vivoit pour ſon enfant; elle avoit fait de ſa maiſon le rendez-vous des gens de bien. J'ai rêvé, dit-elle un jour à Verſanges, que vous aviez renoncé à vos ſociétés pour la nôtre, & que pour prix de ce ſacrifice, je vous avois donné ma fille en mariage. Le jeune homme com-

prit le but de ces paroles : je sacrifierois un trône pour elle, répondit-il, & dès ce moment, je travaille à m'en rendre digne. Il tint sa parole ; l'ivresse où il étoit plongé se dissipa. Il mérita la jeune d'Hauterive, & fut un exemple frappant ; que la sagesse est équivoque tant qu'on n'a pas passé par les épreuves du vice ! ....

ERRATA.

L'Auteur étant absent lorsqu'on a tiré les premieres feuilles, il s'est glissé des fautes considérables, entr'autres,

Page 5, *ligne* 9, Caussebande, *lisez* Caussebaude.
Page 10, l'Allemand, *lisez* l'Allemagne.
Page 12, un événement chez, *lisez* arrivé chez.
Page 13, *ligne* 9, il disputoit, *lisez* il le disputoit.
Même *page*, *ligne* 12, ce fastueux, *lisez* le fastueux.
Page 16, *ligne* 4, pour admettre, *lisez* pour les admettre.
Page 23, *ligne* 17, on n'est point coupable, *lisez* coupable.

N. B. On avertit que ce Sage, qui prend plaisir à s'entretenir avec un Laboureur, est ce même de Vetsanges dont nous avons développé l'éducation, les succès, la chûte & le retour à la vertu.

L'AMI



L'AMI DU PRINCE
ET
DE LA PATRIE.



PREMIER ENTRETIEN.

UN SAGE ET UN LABOUREUR.

LE LABOUREUR.

IL est peu d'hommes qui ſachent jouir de leur exiſtence, & je ſouſcris volontiers au ſentiment du célèbre auteur qui les diviſe en êtres penſans, & en êtres qui ne penſent pas. Les uns, en effet, reſſemblent à ces ſtatues muettes, placées dans l'enceinte d'un temple ſuperbe, auxquelles il manque la faculté de jouir de la pompe, & de la magnificence de leur ſé-

jour : les autres, à des voyageurs curieux & pénétrans, qui découvrent jusques dans l'irrégularité apparente d'un édifice, la finesse de l'architecte qui l'a élevé.

LE SAGE.

Votre comparaison est juste & sensible. Le spectacle du monde, toujours uniforme aux yeux de l'ignorant, change sans cesse de décorations, pour le philosophe qui le contemple avec curiosité. C'est toujours, à la vérité, le même soleil qui luit, qui échauffe la terre, & fait végéter toute la Nature ; mais ce soleil (*a*) change sans cesse de place, il est emporté d'un point du ciel à l'autre, avec une rapidité prodigieuse ; on le voit tantôt perpendiculairement, tantôt obliquement : ce sont toujours des hommes, des animaux qui habitent notre globe ;

(*a*) On ne parle ici que suivant les apparences ; on n'ignore point que le soleil, selon les observations des Astronomes modernes, est immobile au centre du monde, & que la terre tourne autour de lui, comme les autres planètes.

mais ce ſont des hommes qui ſe ſuccèdent ſans interruption, ce ſont des hommes auſſi différens dans leurs opinions, leurs loix, leurs coutumes, que dans leurs viſages; ce ſont des hommes que l'on voit dans un mouvement perpétuel, & qui ne laiſſent paſſer aucun jour, ſans varier la ſcène.

LE LABOUREUR.

Cette variété, ſemée dans tous les ouvrages de la Nature; cette diverſité d'humeurs, de caractères parmi les peuples, m'ont toujours étonné; mais l'intervalle immenſe, jetté entre l'homme brute & l'homme de génie, m'a frappé davantage; c'eſt un phénomène dont je me ſuis ſouvent demandé la cauſe, & dont je n'ai pu me rendre raiſon.

LE SAGE.

C'eſt dans ce phénomène même, qu'éclate la ſageſſe du Créateur. Il a fait des plaines, des montagnes, des vallons, des précipices, des rochers & des mers, non-ſeulement pour varier le ſpectacle du

monde, mais encore pour entretenir l'induſtrie, le commerce, la circulation parmi les hommes. La ſtérilité de certaines terres, fait valoir la fécondité des autres. (*a*) Les Montagnards viennent ici faire échange de leurs mulets, avec vos vins, vos bleds. Le Nivernois, qui n'a que des mines, vous donne du fer pour de la farine; il en eſt de même du monde moral; la ſtupidité rehauſſe en quelque ſorte le prix du génie; les ſots ſont une monnoie néceſſaire au commerce de la vie, il faut de l'alliage dans la ſociété. D'ailleurs, le contraſte qu'ils forment avec les gens ſenſés, eſt peut-être utile aux vues de l'auteur des choſes : il doit même néceſſairement l'être, puiſqu'il les a créés, & qu'il ne fait rien ſans motif.

(*a*) Ces entretiens ſe ſont tenus dans un village de la Limagne d'Auvergne, où les habitans des Cévenes, du Limouſin & de la haute Auvergne, viennent faire proviſion de bled, de vin, & donnent en échange des mulets, des chevaux, qu'ils élèvent dans les gras pâturages des montagnes.

LE LABOUREUR.

L'alliage dans la monnoie n'eſt néceſſaire, que par rapport au défaut d'argent ; de même, les ſots ne ſont utiles au monde, que parce que le nombre des gens d'eſprit n'eſt pas ſuffiſant.

LE SAGE.

Ce n'eſt pas préciſément, parce que l'argent manquoit qu'on a été obligé d'introduire la monnoie de cuivre, ou de quelqu'autre métal, mais c'eſt parce que ſa valeur intrinſéque répondoit mieux à la valeur de certaines petites choſes dont on a beſoin dans le commerce de la vie : ainſi ce n'eſt pas parce que l'eſprit manque, que les ſots deviennent abſolument néceſſaires à la ſociété ; mais c'eſt parce qu'ils ſont propres à des opérations baſſes & viles, auxquelles le génie ne ſe prêteroit que malgré lui.

Il y a d'ailleurs entre la ſtupidité de certains hommes & l'eſprit des autres, la même analogie qu'entre les membres de notre corps & notre ame. Les reſ-

ſorts de la machine animale ſervent d'inſtrumens aux volontés de l'être qui penſe & qui raiſonne ; s'ils ont beſoin de ſon impulſion pour bien agir, ſans eux, ce principe actif en ſeroit réduit à vouloir, ou ce qui revient au même, à ne rien faire. Un Général d'armée, pour ſaiſir les démarches des ennemis, pénétrer leurs vues, leurs ruſes & leurs détours, n'a beſoin que du génie ; mais quand il s'agit d'enfoncer des bataillons, abbattre des murailles, il faut avoir recours aux bras, aux machines ; & les ſots ſont préciſément ces bras, ces machines, ces reſſorts, qu'on met en jeu, pour imprimer un mouvement néceſſaire à la conſervation des ſociétés.

LE LABOUREUR.

Vos diſcours me porteroient à croire, que c'eſt l'eſprit qui commande les hommes ; mais les ſcènes qui ſe paſſent ſur le théâtre du monde, me perſuadent que la folie y préſide plus ſouvent que la ſageſſe. Toutes les fois même que je

jette les yeux ſur ce globe, je ne puis ſans peine me ranger du parti de ce Philoſophe de l'Antiquité qui, ſelon l'hiſtoire, rendoit graces aux Dieux, de ce qu'ils l'avoient fait naître homme, & non bête: notre condition, en effet, ne me paroît pas la meilleure. La Nature n'a point pour nous de ſentimens de mère; elle ne donne qu'à nos ſueurs, ce qu'elle accorde libéralement au loiſir des autres animaux. Voyez la brebis, elle bondit ſur l'herbe, ſans travail & ſans inquiétude; de même, l'oiſeau perché ſur une branche, fait retentir les forêts de ſon doux ramage; ils jouiſſent des dons du ciel ſans y mettre du leur: ils ſont libres, autre ſource de biens qui nous manque. Les fers & les entraves ſont notre partage; une ſubordination tyrannique reſſerre nos facultés & nos droits; &, pour quelques individus qu'elle favoriſe, elle écraſe la plus grande partie de l'eſpèce. On diroit que l'Etre ſuprême a jetté les hommes au haſard ſur la ſurface de la

terre, & qu'il prend ainſi plaiſir à les voir le jouet les uns des autres. Mais notre miſère ne ſeroit-elle pas notre ouvrage ? Dieu eſt un père juſte, il aime également ſes enfans.

LE SAGE.

Vos plaintes contre la Nature ſont injuſtes & mal fondées; elle n'eſt point une marâtre à l'égard de l'homme, elle a pourvu à ſes beſoins, comme à ceux des autres animaux, & auſſi abondamment pour lui que pour eux ; mais il s'en eſt fait (*a*) de nouveaux, auxquels, en qua-

(*a*) L'habillement eſt devenu un beſoin pour l'homme ; mais ce beſoin eſt l'ouvrage de notre éducation, & non pas celui de la Nature : beaucoup de peuples vont nuds ; qu'importe, que leur climat ſoit chaud ? L'auteur des choſes a ſagement proportionné les tempéramens des hommes à la ſituation des pays où ils naiſſent. Un habitant de la Laponie n'eſt pas plus ſenſible aux frimats d'une rigoureuſe ſaiſon, qu'un Ethiopien le ſeroit ici aux fraîcheurs du printems. Tous les jours, les mendians nous offrent le ſpectacle le plus attendriſſant par leur nudité ; cependant ils n'éprouvent que des peines légères, là où

lité de mère, elle n'eſt point obligée de pourvoir. Quelque magnifique qu'elle ſoit, elle va à l'épargne; pourquoi d'ailleurs s'écarter de ſes loix générales, pour favoriſer les caprices d'un être léger & biſarre, tel que l'homme ? Tout n'a pas été fait pour nous, comme notre orgueil voudroit nous le perſuader; ou ſi tout a été fait pour nous, il faut également que nous ayons été faits pour tout; les hommes, les animaux font partie de ce tout; & c'eſt du contraſte & de la variété de ces parties, que naît l'enſemble admirable qui nous charme, nous étonne & nous ravit. Remontons à l'origine des choſes, c'eſt le moyen de juſtifier la Na-

---

des hommes délicatement élevés trouveroient la mort. Pourquoi d'ailleurs notre viſage, nos mains, s'accoutument-ils aux injures de l'air? Ces parties de notre corps ſont-elles moins délicates que les autres? Non, ſans doute : la différence de ſenſibilité ne peut naître que de ce que nous couvrons celles-ci, & nous laiſſons les autres telles qu'elles doivent être naturellement.

ture; cherchons, par la voie de l'expérience & des effets, à développer les causes; à la vérité, le chemin d'ici aux premiers âges du monde est long; aller saisir le passé à travers tant de milliers de siécles, ce n'est pas peu de chose: mais quand nous n'aurions que des conjectures, des conjectures sont tout ce que la philosophie & la raison peuvent en pareil cas se promettre.

L'homme naît (*a*) plus foible que les

(*a*) L'agneau naît avec de l'instinct; il n'a pas plutôt vu le jour, qu'il cherche à presser les mammelles de sa mère; la perdrix voltige en sortant de l'œuf. Dans les espèces des animaux que nous connoissons le plus, il n'en est aucune qui ne puisse, après trois mois, pourvoir à sa subsistance. Il n'en est pas de même de l'homme; on ne peut le livrer à lui-même avant l'âge de cinq ans. Dans les animaux, les uns, comme les volatiles, acquièrent dans un mois tout ce qu'ils peuvent acquérir de forces; les autres, comme les brebis, dans six; le bœuf & le cheval, qui sont les plus tardifs, n'emploient que quatre ans à croître, tandis que la perfection de la machine animale de l'homme, est fixée à vingt-cinq. Cependant il y a une

autres animaux, j'ajoûte même ſans craindre de me tromper, qu'il naît en quelque façon plus ſtupide qu'eux ; ce n'eſt qu'à meſure qu'il acquiert des forces, qu'il acquiert de l'inſtinct & des idées. Qu'on le laiſſe, d'abord qu'il a vu le jour, ſéparé de ſa nourrice ; à peine le verra-t-on ſe débattre, il ne ſongera pas à ſe traîner juſques à ſes mammelles, il ſemblera même n'avoir reçu de la Nature aucune force, aucune impulſion pour s'y porter ; ou du moins les ſignes qu'il donnera ſeront ſi équivoques, qu'on ne pourra deviner le ſujet de ces débats. Mais devient-il grand, commence-t-il à s'appercevoir que ſes aîles ſont aſſez fortes pour le ſoutenir, il prend auſſi-tôt un vol rapide, ſe dédommage de cet état d'engourdiſſement où il a été plongé dans

---

juſte compenſation dans tout ; notre vie eſt plus longue, ſi on en excepte celle de la corneille & du corbeau, qu'on dit vivre plus d'un ſiécle. Proportion gardée, notre enfance dure moins que celle des animaux.

les premiers tems de ſon enfance ; il rompt ſes chaînes, des paſſions violentes ſe développent avec ſes connoiſſances ; un germe inconnu à lui-même, s'empreſſe d'éclore. Il grandit, s'inſtruit, & ſe pervertit. Image naturelle du berceau du monde. Les premiers hommes furent les plus doux, & les plus traitables de tous les animaux, parce qu'avec peu de connoiſſances, ils n'avoient que peu de deſirs ; & qu'avec peu de deſirs, ils n'avoient que peu de beſoins. Ils trouvoient ſous leurs pas de quoi ſe nourrir ; la terre, ouvrant ſon ſein, étaloit pour eux ſes riches tréſors, & l'indulgente brebis ſe dépouilloit de ſa toiſon pour les couvrir ; juſques-là, on ne voit point de crime ſouiller l'ouvrage du Créateur, chacun a devant les yeux le ſuperbe tableau de la Nature dans ſa majeſtueuſe ſimplicité : la vie s'écoule dans la joie & l'innocence ; mais les enfans des premiers mortels dégénerent, par un effet de leur légereté ; ils s'ennuient de l'ancienne manière de vivre ; le fruit des

arbres, le lait des animaux, sont des mets insipides.

Quelle étrange révolution! L'homme, devenu assassin, s'accoutume au sang & au carnage, & bientôt il se rend l'ennemi & le tyran du reste de la Nature. Dès ce fatal instant, les (*a*) passions s'élèvent comme un violent orage, les grands crimes se répandent sur la terre, on n'y connoît de loi que celle du plus fort. Je vous vois trembler pour le foible; que va-t-il devenir? Rassurez-vous: si la malice des hommes fait des progrès, leur industrie s'aiguise; ils vont se subjuguer, se

---

(*a*) On peut très-vraisemblablement fixer l'époque de la corruption du genre-humain, au temps où il commença à se dégoûter d'une vie simple & frugale, telle que pouvoient la procurer le lait des animaux & les fruits de la terre. S'il est vrai que l'homme ne soit point un animal carnacier, comme le prétendent la plûpart des philosophes qui ont étudié notre constitution, en se nourrissant de chair, il a trompé la nature, multiplié ses besoins, & s'est ouvert la porte au crime.

désarmer les uns les autres : déjà ils s'attroupent, ils se cantonnent ; & voilà tout d'un coup, à la place d'un millier de vagabonds, épars çà & là, la terre couverte d'un grand nombre de sociétés, qui, comme les flots d'une mer agitée, vont perpétuellement se pousser & repousser. Voilà la première époque du monde policé.

Alors les vues des hommes s'étendent, tout est dans la plus grande fermentation ; la lumiere se multiplie, parce qu'en vivant ensemble, on se communique les idées. Animés du desir & de se défendre & de s'aggrandir, tous s'encouragent mutuellement. A la simplicité, partage des premiers humains, succède un génie actif & laborieux, fécond en ressources & en inventions ; qui arrache à la Nature ses secrets, qui commande à la terre de prendre une face nouvelle. Les pierres brutes se polissent entre les mains qui les touchent ; on bâtit des villes, on élève des forteresses, on applanit des mon-

tagnes; l'art se prête aux desseins de l'homme, & supplée à ce que la Nature lui a refusé.

Mais ces différentes sociétés ne sont encore que des machines informes & compliquées, auxquelles il manque le précieux avantage d'être simples. Parmi tant de ressorts qui vont aboutir au même but, il en faut un qui soit le mobile des autres, ou de qui tous les autres tiennent leur mouvement & leur action (*a*); il faut un homme, qui enchaîne, pour ainsi dire, les passions des particuliers; qui, par son ascendant, les dirige toutes au bien géné-

(*a*) Pour le repos du monde; il ne suffisoit pas qu'il y eût des sociétés, il falloit encore de la subordination dans ces sociétés. Tout édifice qui manque par le fondement, ne subsiste pas long-temps. Aussi chaque société prévit bien qu'après s'être prémunie contre ses ennemis du dehors, il étoit à propos de se prémunir contre elle-même, je veux dire contre ses ennemis domestiques, que l'ambition suscite. Elles cherchèrent donc, même en se donnant des chaînes, à affermir la paix qui avoit été le but de la réunion des hommes.

ral ; qui, armé du glaive de toutes les forces réunies en une ſeule puiſſance, le faſſe ſervir ou contre l'ennemi commun de la ſociété, ou contre le particulier lui-même, méchant ou rebelle ; qui, du conſentement de tous les membres, préſide aux grandes révolutions, faſſe recevoir pour des volontés générales, ſes volontés particulieres, qu'on nommera loix ou pactes entre les individus, pour la ſûreté commune. Il s'élève (*a*) parmi eux un eſprit entreprenant, qui, à la force du corps, joint la ſagacité & l'adreſſe, ainſi que l'art de perſuader ; il leur promet de ſeconder leurs vues, de les couvrir de

(*a*) Le célèbre auteur de l'*Anti-Machiavel* dit que les peuples ont trouvé néceſſaire pour leur vie & leur repos, d'avoir des juges, pour régler leurs différends ; des protecteurs, pour les maintenir, contre leurs ennemis, dans la poſſeſſion de leurs biens ; des Souverains, pour réunir tous leurs différens intérêts en un ſeul intérêt commun ; qu'ils ont d'abord choiſi ceux d'entr'eux, qu'ils ont cru les plus ſages, les plus équitables, les plus déſintéreſſés, les plus humains, les plus vaillans pour les gouverner.

ſon

ſon bouclier contre l'ennemi ; il n'en faut pas davantage, il eſt cru ſur ſa parole, ſes conditions ſont acceptées ; ils conſentent à être ſes ſujets, il devient leur roi, leur ſeigneur & maître. Si ce n'eſt pas là la véritable origine de la ſubordination, la conjecture eſt très-vraiſemblable ; pour moi, je n'ai pas de peine à me perſuader que nos inſtitutions ne ſont pas l'ouvrage du haſard, mais qu'elles ont une cauſe très-réelle (*a*) ; le ſalut des citoyens, la tranquillité publique. Ne nous plaignons donc pas de ce que les hommes ſont tels, ſans avoir auparavant examiné s'ils peuvent être autre-

(a) *Conſtat profectò, ad ſalutem civium, vitamque omnium quietam & beatam, conditas eſſe leges ; ſicut morbos antè neceſſe eſt cognitos eſſe, quàm remedia eorum, ſic cupiditates priùs natæ ſunt quàm leges. Vetuſtiſſimi mortalium quorum ætas aurea dicta eſt, naturam & ducem & legem habentes, ſine probro & ſcelere, atque ideò ſine cohercitionibus & pœnâ vitam agebant ; at poſtquàm, pro modeſtiâ & pudore, ambitio, vis, aliæque cupiditates invaſêre, leges conditæ ſunt.* Cicero de officiis.

ment. Si nous y avons perdu d'un côté ; assurément nous y avons gagné de l'autre. Notre liberté en a souffert, mais notre vie, nos biens sont plus à nous ; nous avons un maître, nous en aurions eu autant qu'il se seroit trouvé d'hommes supérieurs à nous en forces.

LE LABOUREUR.

Je vois ce qui a pu porter les hommes à se réunir les uns les autres ; & pourquoi la terre leur fait acheter si cher ses dons & ses bienfaits ? ou plutôt, pourquoi elle suffit à peine à leurs besoins. Vous avez levé mes doutes de ce côté-là : mais je ne suis point encore assez persuadé des avantages réels, que procurent à l'espèce humaine nos institutions sociales : il me semble toujours qu'il en est d'elles, comme de vous autres philosophes : on vous sçait bon gré de la découverte d'une ou de deux vérités que vous répandez sur la terre, pour mille erreurs que vous y semez ; de même, on exalte quelques foibles biens, qu'apporte la subordina-

tion, pour une infinité de maux qu'elle cause. Prenons l'expérience pour juge ; agissons sans partialité, nous le pouvons, éloignés comme nous sommes, des grandes villes & des cours, où la vérité ne parle jamais qu'à voix basse, & le plus souvent, garde un profond silence. Quel intérêt d'ailleurs voulez-vous que prenne, à mes frivoles questions, un grand, un puissant, un esclave de la fortune & de la faveur ? Qu'y a-t-il de commun entre des hommes d'une espèce si différente ? Il faut que vous soyez vraiment philosophe, & bien contraire à votre siécle, pour me croire un être raisonnable, moi, qui suis laboureur. A ces traits, je ne demande pas qui vous êtes ; je vous reconnois pour l'ami des hommes.

LE SAGE.

Si la subordination a ses inconvéniens, elle a aussi ses avantages, qui deviennent plus précieux, à mesure qu'on les examine de près. Nous ressemblons à des machines mal montées, & nous avons besoin

(a) non-ſeulement d'être conduits & dirigés, mais même retenus; il y a en nous je ne ſçais quel germe de diviſion, qui, non content de nous mettre mal avec les autres, nous brouille ſouvent avec nous-mêmes. Si on ne maîtriſoit l'homme, ſi on ne l'intimidoit par l'horreur de ſa propre deſtruction, je ne lui voudrois pas donner un demi-ſiécle, pour dépeupler la terre: il eſt plus méchant que les autres animaux, ou du moins, il trouve plus de moyens de nuire à ſes ſemblables, &

(a) Qu'on jette les yeux ſur tout ce qui ſe paſſe autour de nous, qu'on ſuive cette chaîne d'événemens biſarres, auxquels l'extravagance la plus marquée ſemble avoir préſidé. Que l'on contemple attentivement le tableau touchant de toutes les miſères humaines; les abus, les coutumes abſurdes d'un peuple ſans loix & ſans mœurs; ce mêlange dans l'homme de vices & de vertus, de baſſeſſe & d'orgueil; cette ambition effrénée, cet amour pour la gloire, cette inclination naturelle au repos; on verra qu'il lui falloit des conducteurs & des maîtres, & que, livré à lui-même, il auroit offert à l'univers un ſpectacle bien plus effrayant.

a plus d'expédiens pour réussir dans ses fureurs; il lui faut, par conséquent, plus de chaînes. Qu'aucune loi ne défende à votre voisin de porter ses mains sur vos biens, vous le verrez dans peu mesurer ses forces aux vôtres; si elles ne suffisent pas pour vous terrasser; il armera le bras de ses enfans contre vous; assurément, ses desirs s'éveilleront par la liberté qu'il aura de vous attaquer impunément. Il faudroit bien peu connoître son cœur, pour le croire froid & indifférent à la vue d'un beau fruit qu'il n'a pas, & qu'il peut avoir; je serois même trompé, s'il ne portoit ses prétentions jusqu'à faire valoir le droit que lui donne la force, pour vous empêcher de jouir de son superflu. Il a donc fallu des conventions, pour assigner aux particuliers leurs fonds & leurs propriétés. Il a fallu des loix pour leur en assurer la possession: ces loix sont mortes par elles-mêmes; leur principe de force & de vie, ne peut venir que du membre que chaque société se choisit,

pour veiller en ſon nom à ſes intérêts. Ce membre, par-là même, a des prérogatives ſur les autres, il diſpoſe des forces réunies ; comme chef ; il aſſervit les volontés à la ſienne, qui les repréſente toutes ; & cela ne me paroît point un mal, une inſtitution biſarre, contraire au bien de l'Humanité.

LE LABOUREUR.

Vos principes, pardonnez à ma franchiſe, je ne ſçaurois trahir mon cœur ; vos principes, ne tiendroient-ils pas plus du citoyen que du philoſophe ? Vous me paroiſſez un de ces enfans reſpectueux, qui, en faveur de quelques belles qualités de leur mère, ne regardent pas de ſi près ſes défauts, ne lui en ſoupçonnent même pas ; je vous déclare qu'il faut quelque choſe de plus, pour me convaincre. L'ambition, dites-vous, a ravi aux hommes leur innocence, & les a armés du fer meurtrier, les uns contre les autres ; en ceſſant d'être ſimples, ils ont auſſi ceſſé d'être humains & vertueux :

mais cette ambition dont vous vous plaignez à ſi juſte titre, n'eſt-elle pas le fruit de nos inſtitutions? L'idée même d'ambition a-t-elle pu avoir lieu que dans l'état de (*a*) ſociété? Si perſonne ne ſe fût rien approprié; que nul n'eût dit : ceci eſt à moi, qu'on ait garde d'y toucher, ſeroit-il venu dans l'eſprit des hommes de ſe ſupplanter? Leurs deſirs auroient-ils été plus étendus que leurs beſoins naturels?

(*a*) L'ambition n'eſt pas l'ouvrage de l'établiſſement des ſociétés, comme il le prétend. Elle eſt naturelle à l'homme, elle naît avec lui. Sans doute que, ſans nos inſtitutions ſociales, elle ne ſe fût point portée ſur les objets ſur leſquels elle ſe porte aujourd'hui; on n'eût pas deſiré des richeſſes, des titres, des cordons. Mais on eût voulu dominer, comme on le veut de nos jours. Le fort eût fait valoir ſon droit prétendu, en terraſſant le foible. Ceci ſe manifeſte dans certains animaux. Qu'une proie ſe préſente à deux chiens de différente force; le plus robuſte, comme le lion de la fable, commencera par s'approprier la première, la ſeconde & la troiſieme part, & finira par empêcher qu'on ne touche à la quatriéme. La même choſe ſeroit arrivée parmi les hommes, s'ils n'euſſent eu de loix.

Le ſuperflu de l'un n'auroit-il point ſervi à la ſubſiſtance de l'autre ? Ce ſont les partages des terres qui aiguiſeront l'avidité de mon voiſin, feront naître en lui des ſentimens ambitieux. Sans eux, nous aurions tous un égal droit au produit de notre mère commune. La Nature entière ſeroit comme une eſpèce de grand appanage, dont la propriété n'appartiendroit à perſonne, & l'uſufruit à tout le monde. Nous nous regarderions comme les emphytéotes de l'auteur des choſes. Croyez-vous que je n'aimerois pas mieux avoir affaire à lui, qu'à ces petits ſeigneurs de nouvelle création ? Je n'ignore pas non plus que vous, que la violence & la force ont donné naiſſance à la ſubordination ; la queſtion eſt de ſçavoir, ſi elles peuvent donner droit ; je vous laiſſe à conclure, les philoſophes ne manquent jamais de reſſources.

✠

LE SAGE.

(*a*) Que la ſubordination ſoit l'ouvrage de la force ou de la raiſon, elle n'en ſera pas moins un bien, & même le plus grand des biens, ſi les choſes n'ont pu être autre-

---

(*a*) Quand il faut néceſſairement des remèdes violens à une maladie, c'eſt un bien de les appliquer, & un meurtre de ne les appliquer pas. Je ſuppoſe que des hommes mal intentionnés forment une ligue, & que tous de concert ils méditent la perte de leur patrie: dira-t-on que ce ſoit un mal de déconcerter les projets deſtructeurs, & diſſiper l'orage, parce qu'on eſt obligé d'avoir recours à la force, à la violence? En ce cas, Cicéron, le père de Rome, ne mériteroit pas tant d'éloges pour avoir éteint la conjuration de Catilina, & avoir fait périr dans les priſons les complices de ce ſcélérat. La police, dans une ville, eſt ſans doute quelque choſe de bien avantageux à la ſociété, & cependant combien de fois n'a-t-elle pas beſoin de tout l'appareil de la force & de la ſupériorité? La ſubordination eſt préciſément cette police générale qui retient le méchant par la crainte, raſſure le bon par ſa prévoyance, & établit le repos de l'univers. De quelque manière qu'on enchaîne les ſcélérats, c'eſt toujours un bien de les enchaîner. Ainſi, pour me perſuader que la ſubordination eſt un avantage, je n'ai pas be-

ment. Or, c'eſt ici une de ces vérités dont l'expérience ne nous permet pas de douter. Comparons les petites choſes aux grandes : n'avez-vous jamais bien fait attention à l'ordre admirable qui régne dans la plûpart des familles particulières ? Ne vous eſt-il point arrivé d'être frappé du ſpectacle que vous offroit une ſi heureuſe harmonie ? Dans votre étonnement, ne vous êtes-vous pas écrié : il y a là, ſans doute, un maître prudent & ſage qui préſide, & dont on exécute ponctuellement les ordres ? En effet, tout eſt modéré par la volonté d'un ſeul ; ſa voix donne la vie à mille bras : un reſſort qui ne paroît pas lui-même agir, en met cinquante en mouvement : on diroit que c'eſt un être à cent pieds, à cent mains, à

ſoin de remonter à ſa ſource : il me ſuffit de ſçavoir que le monde n'a pu s'en paſſer ; & que, ſi elle eſt un mal, c'eſt un mal néceſſaire. Si on pouvoit ôter à l'homme ſes foibleſſes, ſes défauts, ſes vices, le dépouiller, pour ainſi dire, de l'humanité, on auroit quelque droit d'aſpirer à l'état de Nature.

cent yeux qui se porte en cent endroits à la fois, & agit de même : cela est tout-à-fait merveilleux : image frappante d'une subordination bien ordonnée dans l'état de société ! Mettez à la place de ce sage père de famille, dont la sagacité vient de vous enchanter, une troupe de têtes légères, de jeunes insensés, qui ne recevront d'ordre que d'eux-mêmes : quel contraste ! Leurs volontés chancelantes, & souvent opposées, ne se fixeront à rien ; l'un détruira ce que l'autre aura commencé avec succès ; ils iront sans sçavoir où s'arrêter ; &, à force de se rencontrer, ils se heurteront de front comme des béliers ; & le plus beau de la scène, ils finiront peut-être par s'entr'égorger & se détruire.

LE LABOUREUR.

N'avois-je pas raison de dire que vous ne manquiez jamais de ressources ; je suis terrassé ; je ne sçais par où m'échapper, vous venez de me parler d'une manière si vraie, si naturelle, si persuasive, qu'il n'est pas possible de s'y refuser ; on se

rendroit à moins. Je ne vois qu'un phénoméne embarraſſant pour vous, celui de ces barbares, qui, au rapport de nos voyageurs, ſont encore voiſins de la ſimple Nature, & vivent en paix, ſans connoître de ſupériorité entr'eux.

LE SAGE.

Ces barbares ſont exception à la régle, mais ils ne la détruiſent pas. Nous raiſonnous ici dans une hypothèſe morale, & non métaphyſique. Un peuple peut conſerver une parfaite égalité, ſans que ſon exemple doive & puiſſe être appliqué aux autres, & tirer à conſéquence.

Il n'eſt pas encore bien ſûr que cette (*a*) parfaite égalité, c'eſt-à-dire, cette

(*a*) La conduite de certains peuples barbares, qui donnent la mort à leurs proches, quand ils les voient dangereuſement malades, ou ſur le déclin de l'âge, avoit d'abord fait conclure que la loi naturelle n'avoit point été imprimée dans le cœur de tous les hommes, & que les idées de devoir, de vertu, de probité, de pudeur, &c. étoient purement imaginaires. Mais on a examiné la choſe de plus près, & ſous différens

égalité qui ne tient d'aucune institution humaine, se trouve chez aucun peuple de la terre; ils n'auront peut-être pas des Ducs, des Comtes, des Marquis, des Barons, des Mylords, des Cheva-

---

points de vue. Ce qui fait qu'aujourd'hui ces barbares ne passent pas précisément pour ignorer les préceptes sacrés de la Nature, mais pour en faire une fausse application. Ils croient que c'est rendre service à leurs parens que de les soustraire aux peines d'une longue maladie, & les délivrer d'une vieillesse incommode : de même, parce qu'ils reconnoissent & pratiquent la subordination d'une manière éloignée de la nôtre, qu'ils en font peut-être une fausse application, nous croyons qu'ils n'en ont point d'idée. Je voudrois, pour le progrès des sciences, & sur-tout de la morale que, quelques philosophes de nos jours, tels qu'un *Dalembert*, un *Diderot*, un *Helvetius*, un *J. J. Rousseau*, un *Thomas*, un *Marmontel*, se transportassent chez ces Peuples, qu'ils en étudiassent le génie, le caractère, les mœurs, les coutumes; que de doutes levés! Combien d'éclaircissemens qui nous manquent! Que de découvertes dans l'étude de l'homme, qui ne se feront peut-être jamais, parce que ceux qui voyageront ne seront point philosophes! Les différentes relations qu'on a faites de l'isle de Madagascar, servent à confirmer ce

liers de la Jarretiere & de la Toison d'or; mais ils auront des usages qui leur tiendront lieu de ce que nous appellons communément loix ou conventions. Ces usages auront apparemment chez eux,

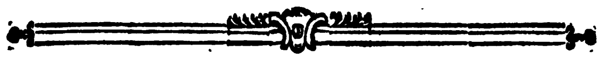
---

que nous avons avancé. Leurs mœurs ont paru barbares à la plûpart des voyageurs; elles ont été jugées telles, sans doute, parce qu'elles sont fort éloignées de la politesse artificielle des Européens. Mais on sçait maintenant qu'elles sont douces, assez pures, point corrompues par le luxe & les plaisirs; & il seroit aisé de réformer ce qui s'y passe de défectueux. Leurs loix sont en petit nombre comme leurs besoins, mais elles sont justes & sensées; & l'on voit bien que le peuple se résoudroit facilement à en adopter de meilleures, & de plus avantageuses à son bonheur. Ce peuple est divisé en petits Etats, indépendants les uns des autres, comme une grande partie de l'Afrique l'est aujourd'hui; & comme étoit la Grande-Bretagne, lorsque Jules-César y pénétra pour la première fois. Ces Insulaires n'ont point l'usage de l'écriture, par conséquent ne connoissent ni les sciences, ni les arts. Ils sont en général humains, généreux, hospitaliers envers les étrangers; mais vindicatifs, quand ils sont offensés, & cruels envers leurs ennemis. Leurs usages, pour la plûpart, portent l'empreinte de la barbarie. Leur reli-

comme nos loix chez nous, force active, laquelle leur ſera imprimée du conſentement de tous ; & c'eſt ce qui a vraiſemblablement échappé à la pénétration de ceux qui ont étudié ces barbares : ils ne les ont peints que d'après leurs traits groſſiers ; & ſur de ſi foibles garants nous jugeons les hommes, & nous nous trompons. Ainſi vont les choſes du monde.

gion eſt ſimple ; ils adorent le grand Dieu, créateur de l'univers. Ils reconnoiſſent ſous lui des Divinités ſubalternes, telles que les Dieux des quatre parties du monde ; ils croient que les eſprits & les démons ſont les miniſtres du grand Dieu. Ils ont, comme les peuples barbares, des cérémonies & des pratiques abſurdes.





SECOND ENTRETIEN.

LE LABOUREUR.

J'EN reviens à notre bon père de famille, que vous m'avez si ingénieusement peint. A ce compte-là, un Roi seroit un vrai père, dont tous les peuples soumis à ses loix pourroient se regarder comme autant d'enfans; l'idée est fort bien trouvée, & ne peut que plaire. Mais cette idée a-t-elle toujours été réalisée? Les Néron, les Caligula se sont-ils souvenus qu'ils devoient servir de pères au peuple Romain? Si on parcouroit les annales des peuples depuis le berceau du monde jusqu'à nos jours, que d'orphelins (*a*) ne trouveroit-on pas! Que de monarques auxquels on auroit pu dire, comme cette Macé-

(*a*) Quand une famille est aussi nombreuse que l'est un grand peuple, je ne m'étonne point que le

donienne

donienne disoit à Philippe son maître: *Rex esse desine, si jus tribuendi tempus tibi desit.* Cesse d'être roi, puisque tu n'as pas le tems de rendre la justice à tes peuples. Si nous t'avons élevé, songe à t'abaisser jusqu'à nous; de nous à toi, il n'y a de

---

bouclier du père commun ne puisse couvrir toutes les têtes, & qu'il échappe souvent à son œil perçant, de ne point voir ce qui manque à la plus grande partie de ses enfans. Le soleil, quelque grand, quelque fécond, quelque magnifique qu'il soit, n'échauffe point toute la Nature; il y a sur notre globe des lieux où régne un éternel hiver.

Il faut qu'il y ait des puissances sans doute; je crois l'avoir clairement démontré dans le commencement de cet ouvrage; mais les hommes doivent-ils être avilis par les besoins? C'est ce que je n'entreprendrai pas de prouver. La Nature nous fait naître égaux, & nos passions ont introduit l'inégalité qui a été modérée par les loix. Le but de ces loix est de défendre le foible contre les usurpations du puissant; ainsi toutes les fois qu'on verra d'un côté l'extrême bassesse, & de l'autre l'extrême élévation, il faudra conclure qu'on est dans le période le plus éloigné de la Nature, & peut-être sur le point de s'en approcher. Les extrêmes ne durent pas.

distance que celle que nous avons bien voulu mettre.

LE SAGE.

Voilà qui est admirable ! vous citez plus à propos qu'un rhéteur les sentences des Anciens : c'est une qualité que je n'aurois eu garde de vous soupçonner. Il faut être soi-même témoin d'un pareil événement pour le croire, vous piquez ma curiosité.

LE LABOUREUR.

Telle est la force des préjugés ; ils gagnent les philosophes mêmes. Ceux qui devroient être les maîtres de tout le genre humain, les appréciateurs des hommes, les dispensateurs de la gloire & de la renommée, se plient quelquefois au joug des usages, & n'osent point penser différemment que cette populace, qu'ils osent bien mépriser dans le fond de leur ame.

LE SAGE.

Le malheur est que la philosophie ne sçauroit guérir tous nos maux, & nous

ôter toutes nos foibleſſes : c'eſt encore beaucoup qu'elle en diminue la doſe. Que ferions-nous parmi les hommes, ſi nous étions des ſages parfaits? On ne nous aime déjà pas trop; ce ſeroit pour le coup qu'on nous jetteroit la pierre : la folie eſt en poſſeſſion du monde depuis ſi long-tems, qu'elle peut tout s'arroger par droit de preſcription, nos loix l'y autoriſent. Quoi qu'il en ſoit, qu'un laboureur ſçache le latin, & le ſçache comme vous, c'eſt une choſe ſi rare, que je ne puis m'empêcher de la regarder comme un phénomène, auſſi merveilleux dans la morale, que les phoſphores, les météores, les feux folets, le ſont dans la phyſique. Développez-moi l'énigme.

LE LABOUREUR.

La vie d'un laboureur reſſemble aſſez à celle d'un philoſophe modéré; comme elle eſt ſans éclat, elle n'intéreſſe guères perſonne. Le public, inſenſible aux charmes des vertus pacifiques, n'aime que le tableau des grandes paſſions, ou des

grands crimes. On parle d'un brigand qui ſe plaît à dépeupler la terre; d'un concuſſionnaire qui ſuce le ſang du peuple; d'un vil eſclave qui vend ſa liberté à la fortune & à la faveur : mais l'homme qui ſe borne à être utile à ſa patrie, à lui donner des exemples & des leçons de ſageſſe, de modération, ne ſçauroit exciter l'admiration, ni la reconnoiſſance de ſes concitoyens. Heureuſement, vous êtes un ſage, & les ſages aiment les campagnes, ainſi que ceux qui les habitent & les fertiliſent. Je vais vous ſatisfaire, en vous développant mon éducation, & les ſuites qu'elle eut pour moi.

Quelque ſimples que ſoient les hommes, ils ne le ſont jamais aſſez pour être exempts de toute ambition; elle eſt une eſpèce de monnoie qui a cours parmi le peuple, comme parmi les grands; on viendra plutôt à bout de tarir la mer, de vuider les coffres des partiſans, que d'en purger entiérement la ſociété : mes parens avoient la leur, mais c'étoit une ambi-

tion noble, qui tenoit de la piété, ils me destinoient à servir l'Eglise. Vos petits-maîtres des grandes villes, vos précieuses, ne sont pas les seuls qui aient des manies; nos bonnes gens de campagne en ont aussi : suivant eux (*a*), un prêtre

(*a*) Le luxe qui a rendu les hommes si intrigans, si légers, si frivoles, si ambitieux, si doubles dans les cours & dans les grandes villes, n'est encore guères connu dans les campagnes; les mœurs y sont simples; les habitans doux & compatissans. Si leur vie n'étoit point flétrie par les besoins, elle nous retraceroit assez fidelement le tableau des premiers âges du monde. On y conserve le gage précieux de la foi; la religion, cette source la plus pure de tous nos biens, y a de vrais disciples. Si nous avons quelque chose à desirer, c'est sur-tout, que les ministres du Seigneur s'appliquent à détruire dans l'esprit de ces peuples le régne de l'ignorance & de la superstition, qui ont toujours quelque part dans le culte qu'on y rend à Dieu. J'ai vu des paysans dans le village même où je suis né, se persuader qu'un prêtre sçait tout ce qui peut être sçu; qu'il ne dépend que de lui, de faire tomber la grêle là où il juge à propos; que les morts reviennent; que les loups-garoux existent réellement; & une infinité d'autres absurdités, qui nous surprendroient dans des bar-

dans une famille n'eſt pas un homme ordinaire ; c'eſt un puiſſant patron auprès de Dieu. Familier avec le père céleſte, il reçoit de lui le don de diriger à ſon gré les orages & le tonnerre, de corriger les malignes influences des aſtres, de chaſſer les mauvais génies qui rodent ſans ceſſe autour des chaumières ; & pourquoi pas celui de chaſſer la miſère ? Il pourroit en faire un bon uſage, dans le tems & le pays où nous ſommes. Pour en revenir à mes parens, je ne déſavouerai point qu'il entroit dans leur conduite quelques vues humaines ; c'eſt un témoignage que je dois à la vérité : ils ne s'en doutoient pas ; le moyen de s'en faire un crime ? Un curé, dont la raiſon & les forces s'affoibliſſoient par le grand âge, les entretenoit ſouvent, ainſi que moi, des os qu'il me réſervoit à ronger, (c'étoient ſes termes.) Déjà

---

bares. La ſuperſtition va juſqu'au point que, ſi quelqu'un par ſon commerce, ſon économie ou quelque effet du haſard, fait un gain conſidérable, on ne manque pas de l'attribuer au pacte qu'il a contracté avec le diable.

je m'applaudiſſois de ma conquête, je regardois mon village comme un petit royaume, où je dominerois un jour en monarque, en vrai maître. L'idée que je m'étois faite de mon bonheur à venir, me flattoit ſi fort, que j'étois inſenſible à toute choſe. Pour abréger mon hiſtoire, je quittai la maiſon paternelle dans le deſſein de ſuivre les exercices du collége. Vous ſçavez ce que dit un Ancien : on doit beaucoup d'égards à la Jeuneſſe. Il faut, non-ſeulement lui inſpirer l'amour de la vertu, par ſes paroles & ſes exemples, mais encore ſe prêter à ſa foibleſſe; arracher les ronces & les épines, dont les commencemens ſont toujours hériſſés; ſçavoir choiſir d'entre les ſciences, celles qui peuvent être du reſſort de ſon âge; ſe plier, autant qu'il eſt poſſible, à ſon caractère, de peur de gâter en elle, l'ouvrage de la nature; ne pas prendre pour des défauts, ce qui n'en eſt pas, ou n'eſt tout au plus que des foibleſſes; être doué d'un coup-d'œil aſſez fin, pour voir juſqu'au

germe du vice; avoir pour les jeunes gens les ſentimens d'un bon père ; faire en ſorte qu'ils ſe ſentent portés par leurs propres intérêts à vous aimer, & à ne jamais vous déplaire. Pour ceux que le haſard me donna pour maîtres (*a*), (je dis le haſard, car je ne crois pas que la providence entre pour quelque choſe dans les affaires de certains colléges,) c'étoient de ces ames dures & impitoyables, qui, aux

(*a*) Si l'éducation ſe bornoit à charger la mémoire des jeunes gens, de quelques mots d'une langue morte, nos colléges de province, ainſi que de la capitale, rempliroient aſſez bien ſon objet, ou du moins on ne pourroit point les ſoupçonner de paſſer légérement ſur les matières ; puiſque huit ou neuf ans ſont employés à ce qu'on appelle humanités : mais comme elle eſt le fondement du reſte de la vie, elle a néceſſairement d'autres branches plus étendues, plus indiſpenſables. L'homme, dans l'état de ſociété, a des devoirs reſpectifs à remplir; ces devoirs ſe réduiſent le plus ſouvent à des bienſéances, des égards, leſquels demandent la délicateſſe dans les ſentimens, la douceur dans les mœurs & le caractère, la décence dans l'extérieur & les manières ; & voilà préciſément ce que l'on néglige dans les éducations publiques.

défauts de l'Humanité, joignoient encore ceux de l'éducation. Leur manière de vivre ſous des maîtres groſſiers, & des ſupérieurs deſpotes, leur avoit imprimé je ne ſçais quel caractère bourru, qui les privoit des charmes de la ſociété. Ils n'avoient jamais étudié le génie des enfans, comment auroient-ils ſçu les ſaiſir par leur foible, & faire ſervir à leur avancement juſqu'à leurs propres défauts? Ils ne les ſubjuguoient que par la force & la violence. Armés de verges & de férules, ils faiſoient marcher devant eux la terreur & les allarmes; & je ne ſçaurois vous donner une plus juſte idée de la ſituation des diſciples en préſence de leurs maîtres, qu'en nous comparant à ces timides brebis, qui ſe preſſent les unes les autres, quand on lâche contre elles le dogue deſtiné à les garder. Malgré toutes les envies du monde que j'avois d'être curé, je ne pus y tenir; je repris le chemin de mon village, encore plus jaloux de conſerver ma peau que de gagner la cure.

De retour à la maiſon paternelle, j'y fus accueilli, comme a coutume de l'être tout homme qui manque à ſa vocation, & qui ſe refuſe à ſon bonheur. Le fanatiſme (*a*) me priva de tous les moyens de ſubſiſter dans ma patrie. Réduit à la triſte alternative ou de reprendre le cours des études, ou de mener une vie flétrie par l'opprobre & les beſoins, je réſolus de tout oſer pour vaincre la fortune. Fuis cette terre maudite, me dis-je à moi-même : *Heu! fuge crudeles terras, fuge*

(*a*) En général, chez les petits comme chez les grands, la vocation des enfans eſt l'ouvrage des caprices & des volontés abſolues des parens. On n'attend pas que leur caractère, leurs inclinations, leur génie ſe développent & ſe montrent. On leur aſſigne un état à-peu-près comme un maître aſſigne à ſes manœuvres la tâche qu'ils doivent remplir. Ils ne doivent point avoir d'autre eſprit que celui qu'on veut qu'ils aient ; ce ſont des êtres ſans volonté, ſans inclinations. O barbarie inouie! Juſques à quand arracheras-tu des citoyens à la patrie, pour augmenter le nombre de ces ames flétries, qui n'ont ni le courage de ſervir Dieu, ni celui d'édifier les hommes ?

littus avarum. Tu trouveras ailleurs un aſyle, & des hommes moins barbares. Tu as des bras, de la force & du courage, il n'en faut pas davantage. Je me dérobai ainſi aux yeux de mes parents, ſans ſçavoir où les deſtins me porteroient.

C'eſt le propre des malheurs d'élever l'ame, d'ennoblir les ſentimens. Dans le tems que tout ſembloit ſe tourner contre moi, mon courage ne s'abattit point, on ne me vit jamais ramper pour chercher quelque adouciſſement à mon malheureux ſort. Perſuadé qu'il falloit être utile ou ne pas vivre, je regardai la vie oiſive comme indigne d'un homme né libre. Je n'expoſerai point à vos yeux le tableau touchant de mes revers, & des perſécutions que j'ai eſſuyées ; il en coûteroit trop de larmes à votre ame ſenſible. En me tenant dans les bornes de l'exacte vérité, je pourrois paſſer pour le calomniateur des hommes. Les petites ames nourries de fiel ſe vengent par des invectives ; l'homme vertueux par des bienfaits ; & c'eſt peut-être

le ſeul moyen d'humilier ſes ſemblables & de les guérir. Heureux l'homme qui connoît aſſez le monde pour en être déſabuſé ! heureux celui qui, à l'abri des coups de la fortune, ſe borne à cultiver ſon jardin !... Je vous ai aſſez amuſé; revenons à notre but. Croyez-vous que la ſubordination ait toujours été telle qu'elle eſt aujourd'hui ? Ne vous ſurvient-il aucun doute ſur cette importante matière ?

LE SAGE.

Tout eſt bien dans l'ordre de la Nature, tout annonce (*a*) la ſageſſe de l'auteur qui

---

(*a*) Cette propoſition, tout eſt bien dans la Nature, ne doit point être priſe en ce ſens, que Dieu n'eût pu créer un monde plus parfait que celui-ci, ni l'homme meilleur ni plus méchant; on eſt bien éloigné d'embraſſer le ſentiment des Optimiſtes; on veut ſeulement faire voir le contraſte entre l'ouvrage de Dieu & celui des hommes. Tout ce qu'il s'eſt réſervé à conduire lui-même, ſuit conſtamment & uniformement ſes loix. Le cours du ſoleil & des autres aſtres n'eſt jamais interrompu; la nuit & le jour ſe ſuccèdent alternativement, ainſi que les ſaiſons; la Nature végéte en ſon tems. Il n'en eſt pas de même de ce qu'il laiſſe à la

l'a formée ; mais tout dégénere en paſſant par la main des hommes. Il ſemble que ce ſoit une eſpèce de fatalité qu'ils impriment par-tout où ils portent leurs pas, des traces de leurs foibleſſes & de leur

---

diſpoſition de l'homme. Tous ſes ouvrages portent l'empreinte de l'humanité ; il altère ce que Dieu a fait, en y mêlant du ſien, & en en formant un alliage, qui, comme lui, tient plus du vice que de la vertu. Qu'on remonte juſqu'à la religion des anciens, quelle monſtrueuſe morale ! Le crime conſacré par l'exemple des Dieux ; les autels arroſés du ſang des hommes ! Nous n'avons que trop éprouvé ce que peut la ſuperſtition ſur les idiots, & le fanatiſme ſur l'eſprit humain. Que de maux n'a-t-on pas fait par principe de religion ! que de victimes innocentes égorgées, que de citoyens utiles arrachés à leur patrie ! La mort de Henri IV, ce roi ſi regretté, ſi chéri & ſi digne de l'être, atteſte à tous les ſiécles & à tous les peuples, qu'il n'y a point d'attentat, quelque horrible qu'il ſoit, dont les hommes ne ſe rendent coupables, ſi une fois ils viennent à ſe perſuader que la cauſe de Dieu l'exige. Les François, ce peuple ſi doux, ſe ſont égorgés comme des bêtes féroces. Le fanatiſme a imprimé ſes pas ſanglans ſur la plus grande partie de l'Europe. Et plût à Dieu que la philoſophie, perfectionnée par l'étude de la religion, efface juſques aux traces de ce monſtre !

méchanceté. La religion étoit defcendue du ciel pour nous apporter la paix & guérir nos maux ; & cependant ils l'ont fouvent fait fervir à troubler l'une, & à multiplier les autres. De même, la fubordination, qui, dans fon origine, fut l'image de l'autorité paternelle, & ne fe fit fentir que par des bienfaits, changea bientôt en tyrannie. Ce même pouvoir que les membres de la fociété avoient dépofé dans le fein d'un feul pour la fûreté commune, l'ufurpateur le tourna contre eux tous, & s'en fervit comme d'une arme propre à les fubjuguer, & à leur faire perdre le fentiment de leur liberté. Quelque cher que dût être à leur cœur ce facrifice, il fallut s'accoutumer au joug, & dès-lors la terre fut couverte de tyrans & d'efclaves.

LE LABOUREUR.

Les hommes, en fe donnant des protecteurs & des maîtres, ne s'imaginoient pas fans doute forger les fers dont ils fe font chargés dans la fuite ; & fi on eût

dit (*a*) à nos premiers pères qu'un jour viendroit, où une grande partie de leur nombreuse postérité ressembleroit à un troupeau de brebis, confié à des loups dévorans, ils ne l'eussent jamais cru; cependant s'ils eussent quelquefois reparu sur le théâtre du monde, c'eût peut-être été la première chose qui les eût frappés; & maintenant ils s'étonneroient de voir qu'on laisse subsister, dans un siécle de lumières, de ces gouvernemens bar-

(*a*) Combien d'empereurs, combien de rois, combien de princes ont foulé aux pieds cette première loi des hommes qui les réunit sous un même gouvernement, pour qu'ils en soient protégés! L'histoire est remplie d'exemples monstrueux; car, presque tous les siécles ont tenu par quelque chose à la barbarie. Cependant s'il y a eu des Tibères, des Caligula, des Néron; les vertus d'un Trajan, d'un Marc-Aurele, seront toujours cheres au monde. A côté d'un Louis XI, reposent les cendres précieuses d'un Louis XII, d'un Henri IV, les pères de leurs peuples.

On ne craint point de s'élever contre le despotisme & la tyrannie, dans un pays où l'on a des loix, & où les princes se sont toujours fait gloire de respecter les droits de l'Humanité.

bares, où le despotisme se joue de l'Humanité, & où des millions d'hommes servent aux caprices & aux plaisirs d'un seul.

LE SAGE.

Tout accoutumés que nous sommes aux abus qui accompagnent l'ouvrage de l'homme, nous ne pouvons nous empêcher de voir avec douleur l'avilissement où gémissent tant d'ames, qui, nées sous un ciel moins dur (*a*), auroient peut-être

---

(*a*) La Grece, si féconde en grands hommes, ainsi que l'Afrique, n'ont contribué en rien à la masse commune des connoissances, depuis que le despotisme y avilit les hommes. Si la douceur, l'humanité font le caractère propre de presque tous les gouvernemens de l'Europe, nous le devons aux sciences & à la philosophie, dont les progrès font tant d'honneur aux princes qui les protégent. L'humanité est plus respectée parmi nous, parce que ses droits y sont mieux reconnus. Nous ne voyons plus ces crimes atroces, dont le récit seul nous fait frémir. Une domination tyrannique est presque toujours la suite de la barbarie : si l'Asie, l'Afrique étoient plus éclairées, le despotisme n'y subsisteroit pas. Les mauvais princes ont senti que

fait

fait l'ornement du monde. Cruels despotes ! arrachez les entrailles aux amis des hommes ; ils seront insensibles aux outrages que vous faites à leur espèce. Coupez-leur la langue ; ils ne s'éleveront plus contre votre domination tyrannique. Allumez des bûchers. Allez plus loin : anéantissez la raison & la philosophie, & sur-tout ceux qui oseront parler leur langage ; ils sont contraires à vos vues : il vous faut des esclaves avilis, & ils veulent être libres ; je veux dire hommes.

LE LABOUREUR.

Votre enthousiasme me touche, m'émeut, m'arrache des larmes ; une pareille sensibilité ne peut naître que dans une ame vertueuse, que la mollesse & les plaisirs n'ont point avilie. Aimable philosophie,

---

les lumières nuisoient à leurs vues. Néron donna ordre qu'on exterminât tous les sçavans répandus dans l'Empire. Les loix, les constitutions, la religion même des Turcs ne souffrent point que les peuples s'instruisent: politique bien étrange, mais nécessaire dans les principes de Mahomet !

je reconnois ici ton triomphe! Tu ne fis jamais de rebelle; mais un cœur esclave ne fut point ton disciple. Développez-moi, je vous prie, ce qui a pu donner lieu au despotisme. L'idée de liberté est si naturelle à l'homme, qu'il a fallu quelque charme bien puissant pour la lui enlever.

LE SAGE.

Nous sçavons bien que la terre est comme une boule suspendue en l'air qui la soutient, qu'elle tourne autour du soleil & sur elle-même; ce mouvement de rotation n'échappe point à l'astronome: mais de sçavoir comment cela se fait & se peut faire, c'est ce qui lui échappe. De même, nous voyons toutes les révolutions qui arrivent dans les choses humaines; l'origine, la chûte des Empires, font époque dans l'histoire du monde; mais nous ignorons les ressorts cachés qui font mouvoir ces grandes machines; & quand nous venons aux principes de ce qui se passe parmi nous, nous en sommes

presque réduits aux simples conjectures.

L'Asie fut le berceau des premiers hommes ; il est même à présumer qu'ils ne se disperserent dans les autres parties du monde, que long-tems après la naissance & l'établissement des sociétés : donc elle a été le théâtre sur lequel ils ont fait le premier essai de leurs forces, tant sur les animaux que sur leurs semblables. En ouvrant les fastes des peuples, qui les premiers ont joué un grand rôle sur la scène de l'univers, nous voyons que c'est également dans l'Asie que les hommes ont commencé à être avilis, c'est-à-dire, gouvernés par des tyrans despotes. Qu'on remonte jusqu'au tems des Mèdes, des Assyriens, des Babyloniens, des Perses, on trouvera des rois despotes, qui ne recevoient de loix que de leurs caprices & de leurs fantaisies, & qui disposoient à leur gré de la vie de leurs sujets, comme si l'homme avoit droit d'ôter à l'homme ce qu'il ne peut lui donner. J'ose même avancer que ce fut en partie

(*a*) cette domination tyrannique qui inſpira aux Grecs, ſur-tout aux Romains, l'horreur qu'ils ſe ſentirent toujours pour

---

(*a*) Je dis en partie, car tout le monde ſçait que les Romains n'avoient qu'un trop juſte motif de déteſter le nom de roi, depuis l'attentat commis contre la pudicité de Lucrèce, lequel n'avoit fait que réveiller, dans la mémoire du peuple, l'idée des autres violences commiſes par les Tarquins.

Ce n'étoit pas préciſément le nom de roi qui étoit devenu odieux aux Grecs, puiſque Lacédémone, Athènes, villes ſi jalouſes de leur liberté, ont eu leurs rois; mais elles ne pouvoient ſouffrir la tyrannie & le deſpotiſme. Quels efforts ne firent pas les Athéniens pour éloigner les chaînes dont Philippe, roi de Macédoine, les menaçoit? Quels reſſorts ne firent-ils pas jouer, pour engager toute la Grèce à ſe liguer pour la cauſe commune? La liberté des Etats de la Grèce, dit M. Turpin, fut plutôt l'ouvrage de l'oppreſſion & de la tyrannie des rois, qu'un penchant décidé des peuples pour l'indépendance. L'abus du pouvoir placé dans les mains d'un ſeul homme, leur inſpira le courage de tout oſer pour être libres. Le ſentiment des maux qu'ils avoient ſoufferts, leur fit chercher des remèdes qui les plongerent dans des maux plus grands. Et ces peuples fatigués de marcher courbés ſous le joug monarchique, adopterent la démocratie.

le nom de roi. Etonnés de voir tant de bassesse, tant d'avilissement d'un côté ; tant d'orgueil, tant de fierté de l'autre, ils prenoient plaisir à abaisser les tyrans, & à venger de lâches esclaves, peut-être trop dignes de porter les fers dont ils étoient chargés.

Les peuples de l'Orient, de l'Asie, sur-tout les Chinois, beaucoup plus célèbres que ceux dont nous venons de parler, n'ont jamais connu, ni éprouvé le despotisme : l'amour & le respect ont été de tout tems les garans de leur fidélité ; & c'étoit en régnant sur les cœurs, que leurs sages Empereurs affermissoient leur puissance. Il s'écouloit plusieurs siécles sans qu'on vît chez eux aucun acte de violence de la part du Souverain, ni l'ombre de mécontentement du côté du sujet. Leurs loix, aussi simples que leur religion, marquoient aux uns & aux autres leurs devoirs respectifs, par des caractères si frappans, que dès qu'une action leur étoit contraire, elle étoit sur le champ jugée

telle ; on ne pouvoit pallier ſa faute. Les Scythes & les Tartares, au lieu de loix, avoient des arcs & des flèches ; jamais la morale, la légiſlation n'avoient fait leur partage ; ils aimoient mieux donner la chaſſe aux habitans des bois que cultiver la terre, & s'amuſer à bâtir des villes & des bourgades. Cette façon de vivre nourriſſoit en eux l'amour de la liberté, & entretenoit dans leur ame cette force, cette vigueur, qui ne ſe démentit jamais, pas même en préſence d'Alexandre. Chacun ſçait les paroles que lui adreſſa un député de cette fiere nation (*a*).

(*a*) Qu'avons-nous à démêler avec toi ! Nous n'avons jamais mis les pieds dans tes Etats. Ne nous ſera-t-il point permis, à nous qui vivons dans les forêts, d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens ? Comme nous ne cherchons point à commander, nous ne ſçaurions non plus obéir à perſonne. Peut-être l'emportes-tu ſur tout le monde en force & en courage ; mais qui eſt diſpoſé à ſouffrir une domination étrangère ? Tu te vantes d'exterminer les voleurs ; & tu es, toi-même, le plus grand voleur de la terre. Tu as pris la Lydie, envahi la Syrie ; la Perſe eſt ſous ta puiſſance ;

En promenant nos regards ſur l'Europe ancienne, nous n'y appercevons aucunes traces de deſpotiſme, ſur-tout dans les pays qui étoient connus du tems des Romains. Quels hommes que les anciens Gaulois, les Germains, les Eſpagnols! Quel enthouſiaſme pour la liberté, pour la défenſe de leurs villes & de leurs Dieux! Que de ſang ne coûta pas aux Romains la conquête de ces contrées; ils ne s'en étoient jamais diſſimulé à eux-mêmes la difficulté. A la vérité, les hiſtoriens Latins nous ont dépeint ces peuples comme extrêmement groſſiers, féroces, barbares; mais leurs portraits ne ſeroient-ils point outrés? N'entreroit-il

les peuples de la Bactriane gémiſſent ſous tes loix; tu as pénétré juſqu'aux Indes; & non content de tous ces vols, tu voudrois nous ravir nos troupeaux! Qu'as-tu beſoin de ces richeſſes qui ne ſont qu'augmenter tes deſirs? De ſorte que plus tu en poſſedes, plus ta ſoif devient ardente; enfin, ſi tu es un Dieu, fais du bien aux hommes, & ne leur enleve pas ce qu'ils ont. Si tu es homme, ſonge toujours à ce que tu es.

LE LABOUREUR.

Le voyage que vous venez de faire en peu de tems, ne me fera pas inutile ; & ce coup-d'œil rapide, jetté fur la furface de la terre, fur la différence des habitans qui l'ont autrefois couverte, eft pour moi un germe fécond de réflexions, & me fait naître un nombre infinie d'idées. Un peuple fage & de bonnes mœurs, tel que les Chinois, veut un père. Un peuple belliqueux comme les Scythes, les anciens Gaulois, ne fçauroit fouffrir une domination violente. Les fciences, les arts, le commerce, l'induftrie, les vertus mêmes, ne fleuriffent qu'à l'abri de la liberté ; comme le prouve l'exemple des Tyriens, des Carthaginois, des villes de la Grèce & même de Rome, dans fes fept premiers fiècles.

Une nation (*a*) avilie par le luxe & les

(*a*) Nous avons déjà dit dans les remarques précédentes, que rien n'étoit plus propre à favorifer les gouvernemens violents, & introduire le defpotifme que la barbarie ; un peuple ignorant, ftupide, ne fe doute

plaisirs, des ames énervées par la mollesse & l'oisiveté, pourront seules reconnoître un despote; c'est un maître qu'il faut à des esclaves. Pourriez-vous m'assigner un point fixe par où un roi, & un despote different

---

point qu'il est avili, & qu'il peut être plus heureux. Nous le confirmerons par un exemple tiré de nos voisins. Sous Edouard VI, prince cruel & barbare, le parlement d'Angleterre n'étoit regardé que comme une cour de finance, & les membres étoient nommés, pour la plus grande partie, par des lettres qui partoient du bureau du conseil, & qui étoient adressées aux chefs des différens bourgs & comtés. Le parlement fut aussi foible sous Marie, il n'osa faire aucun effort pour arrêter les cruautés de son régne. La domination d'Elisabeth est remplie d'exemples & d'actes de pouvoir arbitraire. Ce ne fut que vers la fin du régne de cette princesse que le peuple commença à lire, & par conséquent à raisonner. Les gentilshommes riches apprirent plus d'une langue, & connurent d'autres livres que des livres de comptes, de prières & de chevalerie. Dès-lors les droits de la nation, ou, pour mieux dire, de l'Humanité, furent plus reconnus, & plus sacrés aux princes; & le peuple se vit ce qu'il devoit être. Le despotisme est encore une suite du luxe & de la mollesse. Rome ne passa de la liberté au pouvoir arbi-

entr'eux ? Penſer juſte, ſaiſir toutes les nuances du vrai eſt une choſe ſi néceſſaire!

LE SAGE.

Le point que vous me demandez eſt fort délicat, mais d'une exécution facile: le deſpote n'a d'autre loi que ſa volonté

---

traire d'un ſeul, que parce qu'elle ne ſe reſſouvenoit plus de ces anciennes vertus, & qu'elle s'étoit entiérement corrompue. On fait des ames efféminées, tout ce que l'on juge à propos d'en faire. Je les compare à ces animaux domeſtiques, engraiſſés pour notre uſage, qui ne voient point, ou qui ſemblent regarder d'un œil indifférent le couteau qu'on aiguiſe pour les égorger. Les Romains, dit M. *Turpin* dans ſon hiſtoire des anciennes républiques, nous offrent le ſpectacle de la plus aviliſſante dégradation. Nous voyons ce même ſénat déifier le plus méchant des hommes, & offrir de l'encens à des idoles plus viles que la pierre & le bois qui les repréſentent.

Au lieu de s'occuper à régler le deſtin des nations, cette aſſemblée, autrefois ſi auguſte, tremble à la voix de ſon maître Domitien, & délibère avec gravité ſur la manière d'aſſaiſonner un Turbot. Rome ſubſiſtoit encore, mais il n'y avoit plus de Romains, ou, ce qui revient au même, il n'y avoit plus que de vils eſclaves. Ces Romains ſans courage traînoient une

ſuprême, il ne ſe doit qu'à ſes plaiſirs; qu'il dépouille, qu'il égorge ſes ſujets, il eſt à l'abri du blâme & de la cenſure, perſonne n'eſt en droit de lui demander compte de ſa conduite; le ſang qu'il répand ou fait répandre, ne crie jamais vengeance contre lui. Un roi, au contraire, enfant de la loi, n'eſt point au-deſſus d'elle. Chef, il ſe doit tout à ſes membres, comme les membres doivent tout à leur chef. S'ils travaillent pour lui, c'eſt pour

---

vie languiſſante dans l'ennui de la pareſſe & de la pauvreté, ils ne demandoient que du pain pour ſubſiſter, & des ſpectacles pour amuſer leur loiſir.

Qu'on s'arrête un moment ſur les anciens Perſes, vit on de peuple plus avili, & en même tems plus lâche, plus énervé. Quelle diſtance de ces Aſiatiques aux Grecs! Dix mille Lacédémoniens, nourris durement, pouvoient donner la loi à un million de Perſes élevés dans les plaiſirs. Athènes réſiſta plus longtems à Alexandre que l'Aſie entière; ce conquérant redoutoit plus l'éloquence des orateurs, que tout le brillant appareil de Darius; parce qu'à travers ces broderies d'or & d'argent, il n'appercevoit point des hommes, mais des eſclaves & un deſpote.

qu'il veille ſur eux. Il y a ſerment de part & d'autre ; d'obéiſſance, de fidélité du côté du peuple ; de vigilance & de ſoins de la part du Souverain : il ne lui eſt pas plus permis de manquer à ſa parole, qu'à nous à la nôtre (*a*).

Figurez-vous un roi comme un berger à la tête d'un nombreux troupeau, qu'il doit non-ſeulement défendre contre les animaux ſauvages, mais encore conduire dans les pâturages les plus ſains & les plus abondans ; tandis qu'un deſpote reſſemble à un loup qui n'a de dents que

(*a*) C'eſt ce que M. de *Voltaire* exprime ſi heureuſement dans ces beaux vers qu'il met dans la bouche de Brutus, répondant à l'ambaſſadeur de Porſenna, qui veut juſtifier Tarquin :

» Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
» Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
» Et puiſqu'il nous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
» Le ſénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux ;
» Songe qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
» Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
» De ſon peuple & de lui tel étoit le lien ;
» Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien :
» Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidele,
» Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

Brutus, Act. I. Scene II.

pour dévorer : c'eſt-là l'idée que vous avez vous-même attachée aux tyrans qui ont avili les hommes ; on pourroit encore vous rendre cette vérité plus ſenſible (*a*) par d'autres comparaiſons.

LE LABOUREUR.

Vos principes, touchant la royauté, ſont conformes à l'idée que je m'en ſuis faite, & à celle d'un citoyen philoſophe, dont j'aime à me peindre la

(*a*) Que j'aie un domeſtique, un chien, je ſerai comme roi à l'égard de l'un, & deſpote à l'égard de l'autre. Mon domeſtique m'a donné ſa parole de fidélité, d'obéiſſance ; j'ai droit d'exiger de lui qu'il la tienne ; je puis le commander, profiter de ſon travail : mais ſa vie ne m'appartient pas, ni même à lui ; il n'a pu que me louer ſes bras. Il n'en va pas de même du chien ; toute ſa machine eſt à moi, que je le maltraite, que je lui perce le corps d'un coup d'épée, je paſſerai tout au plus pour un homme dur ; mais on ne me fera point un crime, je jouirai de mon droit ; on peut à ſon gré diſpoſer de ſon bien. Ainſi la vie d'un Turc ne coûte ſouvent pas plus à ſa Hauteſſe, que nous coûteroit celle d'un animal domeſtique qui nous appartiendroit.

grandeur d'ame, & me rappeller la harangue adressée à son roi, nouvellement monté sur le trône. Tu as hérité un grand nom, un grand royaume, disoit-il, mais non pas le privilége de vivre dans la mollesse & les plaisirs. Ce n'est pas régner que de porter un sceptre, mais bien de travailler au bonheur des hommes. Ces peuples que tu vois répandus dans la plaine, couverts de sueurs & de poussière, ne sont pas faits pour être le jouet de tes caprices; ni pour te croire, toutes les fois que tu veux faire passer tes vexations pour des besoins d'Etat. Si la loi a armé ton bras du glaive de la puissance, songe qu'elle t'a imposé la sainte nécessité d'être juste: nous ne te demandons rien qui doive coûter à ton cœur; nous voulons être tes fideles sujets; mais le nom d'esclave nous révolte: que ceux qui ont l'avantage d'approcher de ta personne s'en honorent, il doit être le prix de leur bassesse. Nous ambitionnons la gloire de te servir de notre bras & de notre industrie; mais

que

que l'indigence & les besoins ne nous avilissent point, que l'Etat prospère & que nous soyons heureux.

LE SAGE.

Quel fut le succès d'un discours si hardi (*a*)?

LE LABOUREUR.

Le roi, frappé de la liberté de ce citoyen, que l'amour du bien public faisoit ainsi parler, accorda à ses sujets la suppression d'un impôt très-onéreux à la Nation.

LE SAGE.

On ne devoit point s'y attendre : les plaintes amères sont plus propres à irriter

---

(*a*) Un paysan d'une province de France, voyant un jour un seigneur maltraiter un de ses vassaux, lui adressa ces paroles : Je ne sçais, Monseigneur, si vous avez bien réfléchi à ce que vous êtes & à ce que vous devez ; mais à votre conduite, je juge bien ce que vous n'êtes pas. Vous vous glorifiez d'un sang noble, & l'on ne voit chez vous que des sentimens roturiers. Où gît la vraie noblesse, si ce n'est dans la douceur & l'humanité ?

l'homme qu'à le gagner. Il ressemble assez à un jeune coursier, qui, se sentant piqué de l'éperon, prend le mords aux dents, s'élance, va souvent se jetter dans un précipice, où il écrase en périssant celui qui le montoit.

LE LABOUREUR.

Il faut quelquefois de fortes secousses, pour ébranler une âme engourdie, & comme flétrie par l'inaction & la volupté. Une scène ordinaire n'a pas droit de la retirer de sa léthargie. Le choc doit toujours être proportionné à la masse & à la résistance de la machine qu'on veut mettre en mouvement. Qu'un sénateur timide se fût présenté les yeux baissés à Néron (*a*), & que dans un discours bien

(*a*) Néron, empereur de Rome, fit concevoir de lui, dans les commencemens de son régne, les plus flatteuses espérances. Les sages leçons de Séneque, son maître; les grands exemples de Burrhus, son gouverneur, avoient jetté dans son ame les précieuses semences de l'honneur & de la vertu. Le peuple Romain s'attendoit à trouver en lui un père : mais toutes ses espérances s'é-

étudié, il eût porté aux pieds du trône les cris & les plaintes de la Nation : j'admire vos phrafes, auroit dit cet empereur; mais je vous difpenfe, dorénavant, de venir me troubler dans mes divertiffemens. Qu'un homme, tel que Caton, portant dans fon cœur fa patrie, fe fût adreffé au même : fon air affuré, fes regards foudroyans, fa démarche, fa gravité, jointes à ces paroles: *Je te demande, au nom du peuple Romain, la liberté*, auroient remué l'ame du tyran.

LE SAGE.

Cela eft vrai : mais pour parler en Caton, il falloit avoir fon crédit; un particulier de peu de poid ne l'eût ofé.

---

vanouirent. Ce jeune prince fe livra à des flatteurs qui gâterent l'ouvrage de fon éducation. Il devint un monftre de fcélérateffe & de cruauté, jufqu'au point qu'il viola toutes les loix de Rome, foula aux pieds les droits du fang & de la reconnoiffance, & mérita l'exécration du genre-humain. Sa fin fut le terme ordinaire des tyrans; quand on fait peu de cas de la vie & du fang des hommes, on doit s'attendre à la pareille de leur part.

LE LABOUREUR.

Dites plutôt qu'il falloit avoir ſon ame, ſon enthouſiaſme, ſes vertus; choſes plus rares & plus difficiles à trouver, qu'un crédit pareil au ſien.

LE SAGE.

Vous regardez donc Caton comme un homme vertueux?

LE LABOUREUR.

Si l'amour du bien public, ſi le patriotiſme, ſi l'auſtérité dans les mœurs, l'intégrité dans les jugemens ne ſont pas des chimères: Caton, j'oſe le dire, fut le plus vertueux des hommes.

LE SAGE.

Vous ne ſçauriez du moins diſconvenir que ce ſage de l'antiquité n'ait terminé le cours de ſa vie (*a*) par une action peu digne d'un ſage.

(*a*) Dans les guerres civiles entre Pompée & Céſar, Caton s'étoit rangé du parti du premier, qui étoit celui de la république. Mais la cauſe de Céſar ayant prévalu, ce citoyen auſtère & enthouſiaſmé pour la liberté, ſe donna la mort ſur les côtes d'Afrique, quelque tems après la bataille de Pharſale.

LE LABOUREUR.

Ce ſont vos préjugés qui vous la repréſentent comme telle ; il ſoutint juſqu'au bout ſon caractère, ſa mort n'a point déſhonoré ſa vie, elle l'a au contraire couronnée. Je reconnois le héros, ſoit qu'il enchaîne la victoire à ſon char, ſoit qu'il meure enſeveli ſous ſon propre triomphe. Caton eſt plus héros en ſe donnant la mort ſur les côtes d'Afrique, que Jules dans les plaines de Pharſale, renverſant les bataillons de Pompée. Celui-ci forgeant des chaînes à ſa patrie, n'eſt qu'un guerrier heureux & injuſte à la fois ; celui-là ne pouvant ſurvivre à Rome & à la liberté, me paroît un Dieu. Le récit de toutes les victoires de Céſar n'excite qu'une légère émotion dans mon ame, tandis que les larmes ſe preſſent de couler & de baigner mes joues, à ces dernières paroles de Caton : ô ma patrie ! tu n'es plus, mais je ne te ſerai point infidèle : je meurs, puiſque je ne puis te ſervir.

LE SAGE.

Toute action contraire au droit naturel, à la loi gravée dans le fond de nos cœurs, est une action blâmable, quelque héroïque, quelque grande qu'elle paroisse. La force des préjugés ne s'étend pas jusqu'à nous faire prendre l'échange dans un principe aussi bien établi.

LE LABOUREUR.

Caton avoit pour maxime, qu'on ne devoit vivre que pour sa patrie; & que, dès qu'on n'avoit plus de sang à répandre pour elle, de bras à employer à son service, on étoit maître de disposer de soi. Le malheur est que nous jugeons ce grand homme sur des principes inconnus au tems, au lieu, à la religion même dans lesquels il vivoit. Il étoit payen, républicain, & nous le condamnons comme s'il eût été catholique, & qu'il eût vécu sous un maître.

LE SAGE.

Malheur à celui qui n'a point écouté la

voix de la nature (*a*) ; elle a toujours été la même chez tous les peuples, & dans tous les ſiécles. Et c'eſt d'après elle, & non d'après les principes du chriſtianiſme, que nous jugeons Caton, que nous regardons ſon ſuicide comme un acte de féro-

(*a*) Si quelqu'un pouvoit être excuſable de s'être donné la mort, ce ſeroit un malheureux que l'indigence & les revers auroient forcé à renoncer à la lumière ; un captif, qui, privé de toute eſpérance de voir un jour ſes chaînes briſées, auroit hâté par le fer & le poiſon, le terme de ſa captivité. Mais Caton n'en étoit pas réduit à ces fâcheuſes extrémités. Rome exiſtoit encore, il pouvoit y rentrer, y faire valoir auprès de Céſar la cauſe de la République. Socrate a vécu parmi des ambitieux, des fourbes, des méchans, des ſuperſtitieux, des fanatiques ; & cependant il ne prévint point le jugement inique qui le condamna à prendre de la ciguë. Le chriſtianiſme a eu ſes héros, que le ſiécle préſent ne reſpecte pas aſſez ; & pas un d'eux n'a hâté le cours de ſes jours, quoiqu'ils fuſſent pour la plûpart expoſés aux tourmens les plus affreux. Voilà des exemples qu'on peut oppoſer à celui de Caton. On peut, dit *Monteſquieu*, donner pluſieurs cauſes de cette coutume ſi générale des Romains, de ſe donner la mort : les progrès de la ſecte ſtoïque, qui

cité ; s'il n'avoit plus de liberté à défendre, il avoit des concitoyens à consoler, des maîtres à fléchir en leur faveur ; & plus que tout cela, un monde à orner de ses vertus : car le sage se doit à l'univers. Dieu ne peut offrir à la terre un plus beau spectacle que celui de l'homme vertueux.

D'ailleurs, si les hommes n'étoient sages que comme votre prétendu héros, la terre pourroit bientôt manquer d'habitans ; à la moindre apparence de tyrannie & d'oppression, on se saisiroit d'un poi-

y encourageoit ; l'établissement des triomphes & de l'esclavage, qui firent penser à plusieurs grands hommes qu'il ne falloit pas survivre à une défaite ; l'avantage que les accusés avoient de se donner la mort, plutôt que de subir un jugement, par lequel leur mémoire devoit être flétrie, & leurs biens confisqués ; une espèce de point-d'honneur, peut-être plus raisonnable que celui qui nous porte aujourd'hui à égorger notre ami, pour un geste, ou pour une parole ; enfin, une grande commodité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouoit dans le monde à l'endroit où il vouloit. *Consf. sur les , &c.*

gnard, & l'on en feroit quitte pour mourir avec l'assurance de mériter un nom auprès de la postérité.

LE LABOUREUR.

Tant qu'il n'y aura que des Catons qui se donneront la mort, ne craignez rien pour l'anéantissement de l'espèce. La terre perd tous les jours de ses habitans; mais ce ne sont pas des Catons, à moins que vous ne preniez pour Caton ce fou d'Anglois qui s'ennuie de la vie (*a*); cette

---

(*a*) Les Anglois nous fournissent des exemples sans nombre de cette barbare coutume de se donner la mort; elle est un préjugé national pour ce peuple qui se pique de n'en point avoir : voici un fait singulier, que l'on trouve rapporté dans leurs papiers. Un homme ayant été ramasser du bois sec dans la forêt de Hyde-park, vit un officier armé d'une épée, qui se promenoit d'un air triste & rêveur. Cet homme le prenant pour quelqu'un qui venoit là, dans le dessein de se battre en duel, se cacha derrière un rocher. Le gentilhomme s'approcha de cet endroit, ouvrit un papier, le lut & le déchira. Il tira ensuite un pistolet de sa poche, regarda l'amorce & battit la pierre avec une clef. Après avoir jetté à terre son chapeau, il appuya

tête légère qui ne peut ſurvivre à la perte de ſa maitreſſe; ou cet autre à celle de ſon argent.

LE SAGE.

Je vous laiſſe enfin dans votre opinion; je vois bien qu'il n'y a rien à gagner avec vous : vous pouvez à votre gré faire l'apothéoſe de ce rigide cenſeur de Rome, lui dreſſer même des autels.

LE LABOUREUR.

Je n'ai garde de le déifier; ne croyez pas que je lui adreſſe des prieres pour obtenir une abondante moiſſon. C'eſt du fumier qu'il faut pour engraiſſer mes terres.

---

le piſtolet ſur ſon front; l'amorce prit, le coup ne partit pas. L'homme qui s'étoit caché, s'élança alors ſur l'officier, & lui arracha ſon piſtolet; mais celui-ci mit l'épée à la main, & voulut percer ſon libérateur, qui lui dit ſans s'émouvoir : » Frappez, je crains auſſi peu » la mort que vous, mais j'ai plus de courage. Il y a » plus de vingt ans que je vis dans les peines & dans » l'indigence; & j'ai laiſſé à Dieu le ſoin de mettre fin à mes maux. » Le gentilhomme, frappé de ces paroles, reſta un moment immobile, & puis verſa un torrent de larmes.

Mais je m'intéreſſe à ſa mémoire; ſa vie fut ſi belle, ſes mœurs furent ſi ſimples, ſi pures; ſes ſentimens ſi nobles, ſi élevés; ſon cœur, ſi grand & ſi vertueux! Oui, ſi j'avois à être quelque choſe, je voudrois être Caton. Je foulerois aux pieds les lauriers d'Alexandre & de Pompée pour la gloire de Caton.

LE SAGE.

Vous êtes donc ſenſible à la gloire?

LE LABOUREUR.

Sans doute, à celle qui naît d'une action héroïque & vertueuſe (*a*). On peut

---

(*a*) Ce que dit ici le laboureur philoſophe ſe prouve dans tous les inſtans de la vie. Les titres & les honneurs, ainſi que les richeſſes, laiſſent toujours un grand vuide dans l'ame, ils ne ſont pas de tous les pays, de tous les tems, ils changent comme les modes. Mais la vertu eſt toujours la même. S'il y a d'ailleurs un vrai plaiſir pour l'homme, il eſt réſervé à la vertu de le lui procurer. Elle eſt la conſolation du Juif, du Muſulman, comme du Chrétien; on penſoit du tems d'Auguſte, ſur le compte de la vertu, ce que l'on en penſe aujourd'hui; &, malgré l'exemple criminel des Dieux, elle conſervoit toujours ſes droits.

bien mépriſer la vanité des rangs & des fortunes, on peut bien ne pas ambitionner l'éclat des talens : mais eſt-on maître de ne pas aimer la vertu ? eſt-on maître de ſe refuſer aux prix dont elle couronne l'attachement qu'on a pour elle ? Ne jugeons pas du fond des hommes, par ce qu'ils paroiſſent extérieurement. Peu reſſemblent à Caton ; mais tous voudroient lui reſſembler : tous voudroient être comme lui vertueux, s'il étoit poſſible de marcher ſur les traces d'un ſage, ſans ceſſer pour cela d'être criminel & corrompu.

LE SAGE.

La vertu eſt donc dans le cœur de tous les hommes, comme un germe qu'il ne dépend pas d'eux d'étouffer entiérement, & qui de tems en tems réveille dans l'ame du coupable des remords dont il ne peut ſe défendre.

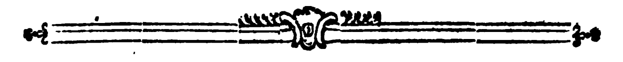
LE LABOUREUR.

Depuis que j'ai réfléchi ſur moi-même, & ſur mes ſemblables, je n'ai point douté d'un moment, qu'il n'y eût deux prin-

cipes dans l'homme : les anciens (*a*) l'avoient bien senti ; mais il étoit réservé à la religion de nous les dévoiler pleinement. Ces deux principes sont dans un choc perpétuel : si l'on voyoit autant de combats entre les particuliers de chaque société, qu'il s'en livre entre nos penchans opposés, la terre ne seroit bientôt qu'un théâtre d'horreurs & de meurtres, souillée mille fois par jour du sang de ses enfans.

(*a*) Les philosophes de l'antiquité avoient peine à concevoir comment l'homme pouvoit être à la fois si grand & si petit ; ce qui faisoit dire au divin Platon, que l'espèce humaine devoit être dans son origine plus parfaite, qu'elle avoit nécessairement dégénéré, & qu'il falloit que la divinité se chargeât elle-même du soin de la rétablir.





TROISIEME ENTRETIEN.



LE SAGE.

Je ne sçais si Caton me pardonnera d'avoir voulu porter atteinte à son héroïsme & à sa gloire ; mais je ne lui pardonnerai point de nous avoir fait interrompre le fil de nos entretiens : le tems est précieux ; l'employer à des spéculations chimériques, ce n'est pas être sage. Nous ne pouvons nous dédommager qu'en revenant sur nos pas. On demande tous les jours quelles sont les qualités essentielles pour former un grand orateur, un célèbre peintre, & personne ne se met en peine de connoître, encore moins d'acquérir celles qui font les grands rois & les profonds politiques. Comme s'il étoit moins intéressant de gouverner un peuple, que de prononcer un beau discours, ou de tracer une riante prairie.

LE LABOUREUR.

Tel eſt le goût du ſiécle ; nous voulons être amuſés, il nous faut des plaiſirs quels qu'ils ſoient ; mais nous n'aimons point à connoître nos devoirs. Si j'euſſe été chargé du triſte & inutile emploi de conſeiller les princes, d'introduire la vérité auprès d'eux, je leur aurois dit : Soyez humains, aimez vos peuples; on vous tient quitte de tout le reſte.

LE SAGE.

Quoi ! vous n'exigez point qu'un roi ſoit juſte, vigilant, religieux, qu'il garde fidélement ſa promeſſe ? vous vous en tenez à la ſimple humanité ? Que diriez-vous, que penſeriez-vous d'un père de famille, qui, négligeant ſes devoirs d'homme & de citoyen, ſe borneroit à ceux d'époux & de père ? Un prince eſt homme ; il a même commencé par être homme avant que d'être prince ; en cette qualité, il ſe doit des égards & des perfections.

LE LABOUREUR.

Je ne demande dans un prince que de l'amour pour ſon peuple, parce que cette ſeule vertu ranimera en lui toutes les autres, ou plutôt elle ſera un germe fécond qui en produira mille. S'il eſt humain, il ne violera jamais ſes promeſſes; s'il eſt humain, il ſe prêtera à tous les devoirs de ſon état, & ſera vraiment roi.

LE SAGE.

Qu'entendez-vous donc par être humain? Ce ſentiment ſeul d'humanité eſt pour vous un levier à lever les plus lourds fardeaux.

LE LABOUREUR.

Par être humain dans un prince, je n'entends pas épargner le ſang coupable. La pitié pour les méchans eſt une pitié mal-entendue; c'eſt un vice du cœur, c'eſt une foibleſſe: j'entends ce deſir vif & paſſionné du bonheur des hommes, cette vertu puiſſante qui met le prince à la place du ſujet, lui fait partager ſes

maux

maux & sa misère, & mêler ses propres larmes à celles qu'il voit répandre.

LE SAGE.

Sur ce pied-là, on peut n'avoir jamais fait verser aucune goutte de sang, & être cependant cruel; comme on peut également avoir fait dresser des échaffauds, sans avoir cessé pour cela d'être humain.

LE LABOUREUR.

Ce n'est point un phénomène rare, qu'une personne humaine en apparence, & cruelle dans le fond. Un prince, après avoir long-tems dormi sur le trône, s'éveille enfin; car on se dégoûte de tout à la longue, même des plaisirs; &, jettant les yeux de toutes parts, il voit d'un côté des remparts écroulés, des troupes fugitives, des campages sans cultivateurs, des atteliers qui manquent de bras: de l'autre, quelques monstrueuses fortunes qu'il n'ignore sûrement pas être le fruit des rapines & des concussions. Sera-t-il cruel, en vengeant le sang de son peuple, & en se vengeant lui-même? Sera-t-il hu-

main, en épargnant des vautours qui ont dévoré la ſubſtance de l'Etat ?

LE SAGE.

Le grand ſecret, ſuivant moi, ſeroit de pouvoir venger la Nation ſans punir les coupables.

LE LABOUREUR.

Les paradoxes peuvent être familiers aux philoſophes; parmi ce grand nombre de penſées qu'ils créent chaque jour, il n'eſt pas étonnant qu'il s'en trouve quelqu'une ſingulière. Il faut de grands exemples pour ébranler les illuſtres ſcélérats. Un citoyen qui manque à ſon prince & à ſa patrie, ſoit en ſervant l'ennemi, ou en ſe ſervant lui-même aux dépens du public, eſt un homme qu'il ne faut point livrer à ſon propre repentir. La vertu & l'honneur, ſeuls reſſorts des grandes ames, ſont éteints dans ſon cœur. C'eſt un lâche qu'il faut enchaîner par la crainte; c'eſt un perfide qu'il faut faire mourir dans les fers, la ſociété refuſe de le reconnoître.

LE SAGE.

Mais la clémence eſt une ſi belle choſe dans un prince, elle l'égale en quelque ſorte à l'Etre ſuprême dont il porte l'image.

LE LABOUREUR.

La clémence eſt ſans doute une grande vertu; mais elle ceſſe d'en être une, quand elle n'eſt point à ſa place.

Un malheureux, vivement touché de l'extrême miſère de ſa famille, après avoir épuiſé toutes les reſſources, preſſé par les larmes de ſon épouſe & les cris de ſes enfans, ſort de ſa maiſon pour ſe dérober au plus effrayant des ſpectacles; &, chemin faiſant, il ſe ſaiſit de quelques pains qu'il trouve étalés chez un boulanger. Content de ſa proie, il revient ſur ſes pas; mais à peine a-t-il rejoint ſa troupe affamée qu'on frappe à ſa porte. Dieu! quelle ſcène! On le charge de chaînes, on l'arrache des bras d'une épouſe qui ſuccombe à la douleur; &, du ſein d'une famille éplorée, il eſt traîné dans

l'affreux séjour du crime & de la vengeance. O prince! quelle occasion pour faire éclater ta clémence! Cet homme n'a violé la loi que pour obéir à une loi encore plus forte. Il n'a été injuste que parce qu'il avoit l'ame sensible, & qu'il se sentoit des entrailles de père. Commande qu'il vive, tu seras adoré.

LE SAGE.

Un grand tient à l'Etat par quelque chose de plus qu'un petit, on lui doit plus d'égards (*a*): sa chûte pourroit être

(*a*) Dans les punitions éclatantes, il arrive ordinairement deux choses; l'une, que l'on satisfait à la malignité publique; l'autre, qu'on aigrit ceux qui s'y trouvent blessés, soit directement ou indirectement. Quand un homme a mal servi l'Etat, que son crime est avéré, connu même du peuple, il est dangereux de le laisser impuni. La contagion de l'exemple est grande: mais, d'un autre côté, il importe de prévenir le mécontentement de ceux qui tiennent de près au coupable. Jules-César, en pardonnant à Marcellus son ennemi, en l'élevant même, agissoit en homme généreux, & en même tems en politique rafiné. Marcellus tenoit aux premières familles

accompagnée de celle d'un bon nombre de membres utiles, qu'il importe à la société de conserver. Quand on veut abbattre un gros chêne, on commence par ses branches l'une après l'autre; on ne touche pas d'abord au tronc, de peur qu'en tombant avec tout son bois, il n'écrase les abrisseaux de son voisinage, qui donnent au maître du champ la plus flatteuse espérance.

LE LABOUREUR.

C'est-à-dire, que les services qu'un grand rend à l'Etat, sont plus importans; mais les coups qu'il lui porte sont aussi plus meurtriers. Ainsi je voudrois que, comme

---

de Rome, César leur devoit des égards. Les princes mêmes, suivant le R. D. P. sont fortifiés dans leurs possessions par la liaison intime qui est entr'eux, & les plus puissantes familles de l'Etat, dont la plûpart sont redevables de leurs biens, ou de leur grandeur à la maison souveraine, & dont la fortune est si inséparable de celle du prince, qu'ils ne peuvent la laisser tomber, sans voir que leur chûte en seroit la suite certaine & nécessaire.

les récompenses sont plus brillantes, les châtimens fussent également plus éclatans. Mais les petits portent toujours le fardeau, on leur ôte jusqu'à la liberté de se plaindre (*a*); ils ressemblent à ces enfans que la nourrice maltraite, parce qu'ils l'avertissent par leurs cris & leurs pleurs qu'une épingle mal placée les pique.

LE SAGE.

La nourrice ne maltraite les enfans, que parce qu'elle ignore la cause de leurs larmes; elle ne l'attribue point à la douleur qu'ils ressentent, mais à une certaine méchanceté qu'elle leur soupçonne; de même, s'il arrive que nos plaintes ne

---

(*a*) Il en doit être des peuples à l'égard de ceux qui les gouvernent, comme des enfans à l'égard des testamens que les parens font à leur préjudice; ces enfans ne peuvent demander qu'ils soient annullés, qu'en conservant le respect dû à la mémoire des testateurs. Ainsi les plaintes sont déplacées, toutes les fois qu'elles ne sont point accompagnées de ce respect, de ce ménagement, que l'on doit aux gens en place, & sur-tout aux têtes couronnées.

faffent qu'aigrir nos maux, c'eft qu'on les croit injuftes, & on n'a pas toujours tort. Le public eft fi difficile à contenter ! on le voit fouvent jetter la pierre à fes propres bienfaiteurs (*a*).

LE LABOUREUR.

Je fçais que le public éclate facilement en murmures; mais je n'ignore pas non plus qu'on peut l'amufer à peu de frais. Pour ne point fortir de notre première comparaifon, c'eft un petit enfant qu'on calme avec des joujoux : un jour de plaifir lui fait oublier fix ans de pleurs & de peines.

LE SAGE.

Il n'eft pas facile d'effacer fes premières impreffions, parce qu'il n'agit le plus

(*a*) On n'a qu'à fe rappeller la haîne des Parifiens pour Colbert, les infultes que l'on fit à la mémoire de ce grand homme; l'exil d'Ariftide, l'ornement d'Athènes; on fe perfuadera fans peine qu'il arrive au public, non-feulement de méconnoître fes bienfaiteurs, mais encore de les calomnier : c'eft un malade furieux qui s'éleve contre le médecin qui veut le guérir.

ſouvent que par inſtinct. Il n'eſt pas vrai de dire que l'effet ceſſe chez lui, dès que la cauſe n'exiſte plus. Souvent il ignore ce qu'il veut, ce qu'il deſire, & même ce qui l'aigrit.

LE LABOUREUR.

Otez au peuple la faculté de penſer, de raiſonner, vous ne lui ravirez pas ſans doute celle de ſentir; il ne lui en faut pas davantage. Si vous viviez chez une Nation où les loix auroient dégénéré pour la plûpart en abus; où tout ſeroit vénal juſques la probité & l'honneur; où des ames flétries & énervées joueroient le premier rôle; où l'on puniroit du dernier ſupplice un citoyen, pour avoir pris à ſon voiſin quelques fruits, ou quelques piéces de monnoie, tandis qu'un fourbe qui auroit ruiné quinze Provinces, & ôté le pain à quatre millions d'ames, meneroit une vie ſûre & tranquille à l'abri de ſes concuſſions; ſeriez-vous étonné qu'un pareil aviliſſement arrachât des plaintes à la populace victime, & qu'elle

fit retentir ses cris perçans jusqu'aux pieds du trône?

LE SAGE.

Elle se plaindroit; ses plaintes affligeroient le père de la patrie, parce que tous les citoyens sont ses enfans : mais les abus n'en subsisteroient pas moins. Ainsi ont été les choses, ainsi elles seront. Ne savez-vous pas ce que disoit au législateur (*a*) des Athéniens, ce sage roi des Scythes?

LE LABOUREUR.

Ce n'est pas ce qui fait le plus d'honneur à l'Humanité. Nous n'avons donc pas besoin de tracer notre siécle à nos petits neveux, ils le connoîtront assez par le leur, comme nous jugeons par le nôtre de ceux qui l'ont précédé. Ils se diront

(*a*) Anarcharsis, roi des Scythes, railla un jour Solon sur les loix qu'il donnoit aux Athéniens, & lui dit qu'elles ressembloient aux toiles d'araignées qui retiennent les petites mouches, & laissent échapper les grosses. Les loix en effet ne sont que pour le foible; le puissant les élude.

ſans doute à eux-mêmes : il y a de grands fripons de nos jours ; la terre eſt couverte de ſcélérats heureux : mais ne nous plaignons point, nos pères avoient bien les leurs, & nos enfans n'en ſeront pas exempts.

LE SAGE.

Je vois bien que le méchant, dans la proſpérite & les honneurs, eſt un ſpectacle que votre vue ne peut ſoutenir, & que les rangs, les dignités, les richeſſes ne doivent point ſervir de prétexte pour tout ôſer impunément ; cependant il coûte cher au cœur d'un bon prince de ſe voir forcé à livrer à la rigueur des loix un homme qu'il a honoré de ſa confiance, ou peut-être même de ſon amitié.

LE LABOUREUR.

C'eſt bien plus étrange qu'un citoyen abuſe de l'autorité que lui confie ſon ſouverain, & ſacrifie baſſement les intérêts de l'Etat à ſa folle ambition.

LE SAGE.

Les beſoins multipliés par le luxe &

la vanité, ont en quelque façon imposé à ceux qui servent l'Etat, la nécessité d'être injustes à son égard. D'ailleurs il est si difficile de ne point profiter de l'occasion, & si rare qu'on n'en profite pas, qu'on regarderoit même comme un *malotru* quiconque la laisseroit échapper.

LE LABOUREUR.

Quoi! on fait un crime du désintéressement? Une vertu rare n'est plus qu'une mal-adresse! Et où en sommes-nous? Bon Dieu! ô Aristide! ô Fabricius! ô Sulli! quelle idée auriez-vous de notre siécle, si vos cendres pouvoient se ranimer! Vous laissâtes à vos descendans (a) des vertus,

(a) Aristide, après avoir gouverné les finances de la Grèce, pendant un grand nombre d'années, mourut sans laisser de quoi fournir aux frais de ses funérailles. La frugalité, le désintéressement de Fabricius sont assez connus de ceux qui ont lu l'histoire de Rome; Sulli, bienfaiteur de la France, & ministre de Henri IV, prince digne d'un pareil ami, ne profita point de son administration pour augmenter ses revenus, quoique l'usage qu'il avoit fait de son bien pour son maître,

de grands exemples; & les nôtres ne trouveront après nous que des richesses & de vains titres, & quelque chose que je n'ose point nommer.

LE SAGE.

Vous prenez plaisir à citer les noms célèbres de l'antiquité : ces exemples héroïques vous étonnent, vous frappent sans doute.

LE LABOUREUR.

Chacun aime à se retracer l'histoire des bienfaits. Tout homme qui a travaillé au bonheur de ses semblables, a droit à nos hommages (*a*), soit que né parmi nous il

---

semblât lui donner ce droit. N'ignorant point que l'envie s'attache aux gens en place, comme l'insecte à la feuille de l'arbre, il voulut que le parlement enrégistrât les bienfaits qu'il recevoit du roi, pour qu'il pût dans l'occasion en rendre compte à la Nation.

(*a*) Le nom de Marc-Aurele, ce philosophe couronné, toujours bon, toujours vertueux, nous est cher, ainsi qu'au reste du monde, non pas parce que nous avons ressenti ses bienfaits, mais parce qu'il s'occupa du bonheur de ses semblables, & que nous nous

y vive, ſoit que la Nature l'ait placé ſous un autre climat. L'ami de l'Humanité n'eſt d'aucun ſiécle, d'aucune Nation; il eſt citoyen du monde, il vit dans tous les âges, comme dans tous les cœurs; la bienfaiſance eſt une vertu qui s'étend partout & embraſſe tout.

LE SAGE.

Vous aimez donc tous les hommes de quelque ſecte, de quelque religion qu'ils ſoient, le diſciple de *Luther*, de *Calvin*, d'*Ali*, d'*Omar*, du *Tyen*? La différence de ſyſtêmes, d'opinions, de loix, ne vous

---

mettons à la place de ceux qui ont vécu ſous ſes loix. Nous révérons la mémoire de Socrate, d'Ariſtide, de Charles V, de Louis XII, & de tous ces ſages Empereurs de la Chine; parce que ces grandes ames ont honoré par leurs vertus l'Humanité entière; parce qu'elles ont été des exemples de juſtice, de douceur, & de bienfaiſance; de même que pour déteſter un Denis, un Commode, un Caracalla, un Tibère, un Koulican, un Céſar Borgia, nous n'avons pas beſoin d'avoir éprouvé leurs cruautés; il nous ſuffit de ſavoir qu'ils ont été les ennemis du genre-humain.

inſpire aucun ſentiment de haîne & d'averſion?

LE LABOUREUR.

Je plains ceux qui ſont dans l'erreur: mais je les aime tous également, ſoit qu'ils penſent comme moi, ſoit qu'ils penſent différemment, parce que rien n'empêche qu'ils ne ſoient mes frères. Nous avons une loi ſainte (*a*) qui fait taire les préjugés. Les paſſions, en s'élevant, la couvrent quelquefois, mais ne l'effacent jamais; s'il y a pour elle des tems d'orage, il y a également un tems de calme, & c'eſt dans ce calme qu'elle rend ſes oracles, & fait entendre ſa voix.

(*a*) Jéſus-Chriſt, notre divin légiſlateur, a enſeigné non-ſeulement de parole, mais encore d'exemple, qu'il falloit aimer indiſtinctement tous les hommes. Il alloit lui-même chercher les pécheurs, comme le médecin ſe rend chez les malades. Après une pareille conduite, on ſera ſurpris de trouver encore des hommes toujours diſpoſés à juger les autres, & même à les condamner. Qu'il ſied mal à un être auſſi borné, auſſi ignorant, auſſi injuſte que l'homme, de s'arroger ce qui n'appartient qu'à celui qui peut ſeul percer à travers les cœurs!

LE SAGE.

Que dit cette loi ? Quel eſt ce langage ?

LE LABOUREUR.

Fais aux hommes ce que tu voudrois qu'il te fût fait, ſouviens-toi de ne juger perſonne, encore moins de perſécuter. Si la lumière frappe tes yeux, ſi un beau jour fait ton partage, adore en ſilence le ſoleil qui t'éclaire, & n'inſulte point ceux qui ſont dans les ténèbres. Sois l'apôtre de la vérité, gagne-lui tes frères : mais garde-toi de l'enſeigner les armes à la main. On force les corps, les volontés réſiſtent.

LE SAGE.

La douceur fait des proſélites, la violence des incrédules opiniâtres ; les perſécutions déshonorent ceux qui les exercent, ſans gagner les perſonnes qui en deviennent les victimes. C'eſt pourquoi un prince que le ciel ne fit, pour ainſi dire, que montrer aux hommes, parce qu'ils ne méritoient pas ſans doute de jouir long-tems d'un ſi beau préſent, diſoit :

puisque nous ne pouvons effacer ce que des flots de sang ont trop vivement marqué, vivons de manière à faire voir que nous n'approuvons point le crime de nos pères : ne déshonorons point une religion de paix par des forfaits & des meurtres.

LE LABOUREUR.

Il ne parloit ainsi que parce qu'il savoit apprécier la vie & le sang des hommes : un prince foible & ignorant, qui n'a point de volonté à lui, idole & esclave tout ensemble ; qui craint les hommes, parce qu'il ne sçait leur imprimer ni le respect, ni l'amour, dit : ne détruisons pas les monumens de nos anciens, respectons jusqu'à l'ouvrage de leurs fautes & de leurs erreurs ; c'est le moyen de faire passer les nôtres à la postérité, & de les lui faire approuver.

LE SAGE.

La postérité diffère du siécle présent : (a) elle n'a pas toujours égard à tout ce

(a) L'espérance & la crainte sont contraires à la vérité. On n'est sincère & impartial, qu'autant que l'on

qu'il a plu aux princes de faire. Elle ne couronne que l'ouvrage du génie & de l'humanité : ſouvent même elle briſe d'une main la ſtatue élevée par la ſotte vanité du peuple ; tandis que de l'autre elle va attaquer des cendres qui repoſent depuis long-tems. L'Eſpagne s'applaudiſſoit & s'applaudit peut-être encore de la conquête du nouveau Monde (*a*) ; mais ſes tro-

eſt dégagé de l'une & de l'autre. Néron, ce monſtre d'inhumanité, trouva des panégyriſtes, parce qu'il étoit empereur. Ce qui fait que les premiers, & généralement tous les Puiſſans, ne ſont jamais bien jugés de leur vivant ; c'eſt qu'ils tiennent entre leurs mains l'inſtrument de la vengeance, & qu'ils ſont la ſource des graces & des bienfaits. Comme le monde eſt compoſé d'ames timides & lâches, de rampantes & de mercénaires, les unes ſacrifient à la peur, les autres à l'intérêt.

(*a*) Les Eſpagnols, en immolant trois millions d'Américains qui ne leur avoient jamais fait aucun mal, ſe ſont montrés les plus inhumains, les plus barbares de tous les hommes : ils ont violé les droits de la nature & des gens, & je ne crois pas que l'hiſtoire offre rien de plus cruel & de plus déshonorant pour une Nation. Célèbre d'*Aranda*, que ne viviez-vous alors ! Notre ſiécle auroit été privé d'un de ſes plus beaux

phées mêmes l'ont déshonorée aux yeux de la postérité. Le meurtre des Sauvages est une tache qu'elle ne sçauroit effacer. Il n'est point aujourd'hui de citoyen qui ne désavoue le crime de (*a*) Charles IX,

---

ornemens, mais vous auriez épargné le sang des hommes : vous seriez devenu le législateur de ces peuples, sans être leur meurtrier & leur assassin : vous auriez civilisé l'Amérique, en peuplant l'Espagne. Les Espagnols auroient donné des mœurs à des peuples qui n'en avoient pas ; & auroient des crimes atroce de moins à se reprocher.

(*a*) On rapporte que ce prince infortuné donna lui-même le signal, & tira sur les huguenots. Non-seulement l'esprit de fanatisme s'étoit emparé de la Nation, mais même les scélérats se servirent du prétexte de la religion, pour assouvir par la vengeance leurs haînes particulières. Le récit d'une pareille journée fait frémir toute ame sensible. Paris fut inondé du sang de ses habitans, ainsi que la plûpart des autres villes du Royaume. Qu'il seroit à souhaiter pour l'honneur de notre Nation qu'on pût effacer de l'histoire ces traits qui la flétrissent ! ces cruautés ont eu dans le tems des panégyristes ; mais grace à la philosophie & aux sciences, le culte du vrai Dieu est plus pur. Il y a peut-être plus d'esprits-forts, mais moins de fanatiques ; nos mœurs sont

& le massacre de la Saint-Barthelemi ; & cependant combien de bouches fanatiques les ont célébrés. Heureux le prince qui sçait imposer silence à la fureur des partis, qui, sans usurper les droits sacrés du sacerdoce, bannit de ses Etats les querelles de religion, aussi contraires au bien public que les plus sanglantes guerres !

LE LABOUREUR.

La reconnoissance de la postérité est donc le prix & la récompense d'un mérite qui n'est plus équivoque. C'est une consolation pour les grands hommes de sçavoir que les siécles futurs ne se méprennent point sur leur compte, qu'ils ne confondent jamais leur mémoire avec celle de ces idoles passagères qui n'ont eu que des titres ou des richesses ; qu'ils prennent soin de les venger des petits talens,

---

plus douces, nos préjugés en plus petit nombre. Et peut-être avons-nous autant de religion qu'on en avoit dans les siécles barbares. Car ce n'est pas être dévot, que d'être superstitieux ; ce n'est pas aimer, adorer Dieu, que s'égorger pour lui.

de l'envie & de la médiocrité. C'en eſt une encore pour les bons princes, qui le plus ſouvent travaillent pour un ſiécle ingrat, & qu'on ne commence à bien connoître que lorſqu'ils ſont enlevés à la terre. Ames froides! faut-il que le ciel nous frappe & nous puniſſe pour nous rendre ſenſibles? Quand les bienfaits nous manquent, nous nous éveillons comme en ſurſaut; & nous appercevant d'un vuide, nous demandons que ſont devenus nos bienfaiteurs.

LE SAGE.

C'eſt une eſpèce de fatalité, que ce qui doit être immortel, n'ait jamais ſon prix dans le ſiécle; & les peuples agiſſent pour l'ordinaire à l'égard des princes vivans, comme ils font à l'égard des ouvrages qu'ils voient naître. Ils n'appliquent point à ces derniers le ſceau de leur approbation; ou s'ils le leur appliquent, c'eſt toujours en ſe ménageant le privilége de le retirer quand bon leur ſemblera. Il faut que les auteurs paient le tri-

but à la Nature, pour que la célébrité couronne leurs écrits. On attend, ſans doute, de même qu'un prince meure, & qu'un autre occupe ſon trône pour lui aſſigner ſa véritable place. Cela me rappelle la ſingulière coutume d'un peuple d'Aſie (*a*).

(*a*) Cet uſage paroît avoir été emprunté des Chinois, car il ne diffère guères du leur. Il y a chez eux des eſpèces de ſurveillans qui obſervent les princes, qui écrivent tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils diſent; mais on n'en rend compte à la Nation qu'après la mort des empereurs. Cet uſage s'étend juſques ſur les mandarins envoyés dans les différentes provinces de l'empire pour rendre la juſtice; il eſt même pour eux plus rigide que pour les princes. On les élève ou on les déprime de leur vivant, ſuivant leur bonne ou mauvaiſe conduite. Rien ne me paroît plus propre à encourager la verru & réprimer le vice, que cette louable coutume. Quand un prince réfléchit ſur ce tribunal impartial, & qu'il doit être jugé par la voix publique, que de motifs de faire le bien ſe préſentent à lui! Plût à Dieu qu'à la place de ces gazettes frivoles qu'on nous donne pour amuſer notre loiſir, & ne nous rien apprendre, on nous fit un rapport fidèle des grands exemples qui honorent la Nation, & des fourberies qui aviliſſent les ambitieux & les coupables! Que m'im-

Chaque particulier a droit d'écrire sur un billet tout ce qu'il pense sur le compte de l'empereur. On jette le billet dans un tronc, lequel ne s'ouvre qu'à la mort du prince, & alors on le juge.

LE LABOUREUR.

Le privilége de juger ainsi ce mo-

---

porte à moi, ainsi qu'au public, de sçavoir qu'un traitant vient d'allier sa riche roture avec une noblesse d'ancienne date, & qu'il a un marquis pour gendre ; que tel seigneur est mort d'indigestion dans une de ses terres à huit lieues de Paris ; mais je voudrois que les fastes de l'Etat conservassent, transmissent même à nos petits neveux le nom d'un de M. T. N. se rendant chez les laboureurs de la province dont il est intendant, pour être leur médiateur, terminer leurs procès & leurs querelles, & ramener parmi eux le calme, la paix & le bonheur. Je voudrois qu'on n'oubliât jamais l'héroïsme, la grandeur d'ame d'un Hel... qui disoit avoir contracté une dette avec une personne qui lui avoit procuré l'occasion d'être généreux envers elle & de l'obliger. Peut être que ces exemples nous animeroient au bien, ou du moins ils serviroient à prouver un jour que la vertu n'étoit point morte parmi nous, & que nous avions encore des hommes dignes de servir de modèles à la postérité.

narque, n'eſt ſans doute accordé qu'à ceux qui l'environnent. Il n'y a que les témoins de ſes actions & de ſes paroles qui puiſſent en rendre compte.

LE SAGE.

Ce n'eſt pas toujours ceux qui approchent le plus la perſonne des princes, qui ſaiſiſſent le mieux leur caractère, leur génie, leurs inclinations : pour cela, il faut être à une certaine diſtance d'eux. Quiconque ſeroit trop près du ſoleil, dans Mercure, par exemple, n'appercevroit jamais ſes taches, le trop vif éclat de ſes rayons les lui déroberoit : de même que celui qui ſeroit hors de notre tourbillon, ne le prendroit que pour une petite étoile. Cependant s'il falloit néceſſairement choiſir entre l'extrême éloignement, & l'extrême proximité, je me déciderois pour le dernier. Une province reculée s'aveugle moins ſur les démarches de ſon Souverain que la cour même, & je ne ſerai jamais emporté par le torrent de quelques courtiſans frivoles ; il leur faut des in-

trigues & des plaisirs, & la conduite d'un Etat demande des travaux & des soins.

LE LABOUREUR.

Je ne sçaurois être de votre avis en ce point; car je regarde les provinces, par rapport à la cour, comme des espèces d'échos qui ne font que répéter les sons dont ils sont frappés. Ces échos rendent les voix telles qu'ils les reçoivent, ils ne peuvent leur donner aucun degré de vérité qu'elles ne tiennent point de leur source. C'est ce qui fait que les bons princes ont toujours à gagner avec la philosophie; elle dépose en leur faveur auprès des peuples, organe de la vérité; elle ne trahit jamais sa cause.

LE SAGE.

Les provinces reculées ne font pas seulement les fonctions d'écho comme vous le prétendez, & ne jugent point sur de simples rapports, mais bien sur l'influence qu'elles éprouvent. L'intervalle qui les sépare du prince ne peut donner lieu à des exa-

gérations, ni enfanter des erreurs. Car il n'eſt pas vrai de dire en ce point que la renommée acquiert des forces à meſure qu'elle fait du chemin. Les bienfaits d'un Souverain ſe font ſentir avant de forcer les bouches à les publier, ils n'opèrent que lentement, & ſans bruit; ſemblables à ces douces roſées qui humectent & fertiliſent la terre, ſans que le cultivateur s'apperçoive de leur action & de leur influence. Et je craindrois fort qu'ils ne perdiſſent plutôt en chemin qu'ils n'y gagnaſſent.

LE LABOUREUR.

Les bienfaits des princes gagnent toujours dans leur trajet, par la raiſon que le peuple eſt naturellement porté à croire que les canaux dont on ſe ſert pour faire couler les graces juſqu'à lui, ne les rendent jamais telles qu'ils les reçoivent.

LE SAGE.

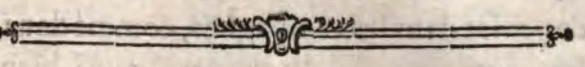
Et ſur quel fondement prête-t-il des vues ſi baſſes à des hommes dont il devroit faire ſes idoles? Des ſoupçons ſont

des motifs bien légers pour être ingrat. Mais plût à Dieu que l'ingratitude fût son seul vice !

LE LABOUREUR.

Vous connoissez mal le peuple ; une fois trompé, il ne revient plus ; il ne sçauroit se persuader qu'il ne l'est pas toujours. Mon argent, dit-il, ne passe pas tout dans les coffres du prince ; & pourquoi voudroit-on me faire croire que ce qu'il veut bien me relâcher de ses droits, parvient jusqu'à moi sans rien perdre en chemin ? Chaque siécle ne connoît-il point ses gouffres ? chaque peuple n'a-t-il point ses sangsues ? Serai-je assez heureux pour servir d'exemple, que les princes peuvent bien ne pas être trompés ?





QUATRIEME ENTRETIEN.

LE SAGE.

QUELLE criante uſurpation, dira, à coup sûr, un commis de bureau! quel aviliſſement, que les miniſtres, les gens en place bêchent maintenant la terre, puiſque le laboureur, l'homme obſcur ſe mêlent de politique!

LE LABOUREUR.

Ce n'eût peut-être pas été un grand mal pour les hommes, que la plûpart des miniſtres des rois ſe fuſſent bornés à cultiver leur jardin. Souvent tel qui porte un ſceptre, ſeroit mieux à ſa place, s'il traînoit le rateau; & tel qui vit dans l'indigence ou dans l'obſcurité, mériteroit de préſider au conſeil des Souverains, & devenir l'arbître du ſort des peuples. Que ce ſoit un laboureur qui diſe des vérités utiles, qu'importe? elles ne ſeront pas moins des vérités. N'eſt-il point permis

de penser dans les campagnes, comme dans les cours ; au fils du berger, aussi-bien qu'à celui du monarque ? *Montesquieu* ne fut ni roi, ni ministre, & cependant quel homme connut mieux que lui les ressorts de la politique ? Nous ne prétendons point marcher sur les traces de ce célèbre citoyen, ni pénétrer les mystères qui sembloient être réservés à son génie sublime. Mais nous croyons qu'il nous est permis de chercher à nous instruire & à devenir utiles. Si nous ne faisons point de nouvelles découvertes, du moins nous n'aurons point à nous reprocher d'avoir vécu dans la mollesse & l'oisiveté ; nos intentions ne seront point à mépriser.

LE SAGE.

Avant que d'entrer plus avant dans cette matière, dites-moi, je vous prie, quel est, suivant vous, le fondement de la politique ?

LE LABOUREUR.

L'étude de l'homme, utile à tout le monde par sa richesse & sa fécondité,

doit faire la base de toutes les connoissances du politique. Il a à combattre les passions, & ce n'est pas tant avec la force qu'avec l'adresse qu'on vient à bout de les subjuguer. Il ne lui suffit pas de bien faire, il faut encore que l'on soit persuadé qu'il fait bien. Montrez-nous, disent les sujets, montrez-nous nos intérêts dans vos opérations, & vous acquerrez le droit de nous persuader que nous ne sommes pas vos dupes.

LE SAGE.

La Nature, qui est si féconde en toutes choses, fait donc un effort extraordinaire toutes les fois qu'elle donne un grand ministre, un vrai politique au monde ?

LE LABOUREUR.

Cela est si vrai (*a*), que la France

(*a*) On a vu plus de grands hommes dans les sciences, & à la tête des armées, que de profonds politiques aux conseils des princes ; non-seulement parce qu'il faut plus de génie pour réussir dans la politique que dans les autres sciences, mais parce qu'il est nécessaire de joindre aux qualités de l'esprit celles du cœur.

compte ses héros, ses guerriers, & qu'elle est encore à gémir sur la perte de Sulli.

M. de la Bruyere disoit qu'il falloit plus que de l'esprit pour faire un livre;

La vraie politique n'est autre chose que l'art de bien gouverner les hommes. Les bien gouverner, c'est les rendre heureux. Or, pour cela, il faut les aimer, il faut leur sacrifier jusques à ses plus chers intérêts. Telle fût la conduite de Sulli, & c'est ce qui lui a mérité les regrets de la Nation, & les éloges de la postérité. Richelieu & Mazarin, venus après lui, avoient peut-être plus de génie, au moins, plus de souplesse; mais moins d'amour, moins de zéle pour le bonheur des peuples, moins de désintéressement. Ils donnerent le change au génie des François, amuserent la Nation par la bagatelle & les plaisirs, pour la mieux faire plier à leurs vues ambitieuses. C'est ce qui fait que leur mémoire sera moins chere au monde que celle de Sulli, & qu'ils ne seront jamais proposés pour modèles par ceux qui connoîtront les véritables intérêts de l'Humanité. Cependant on est bien éloigné de croire que Richelieu n'ait point été un grand homme. Le trône François lui doit beaucoup de son éclat. Je le compare à ces hommes qui forment un grand canal, pour recevoir & engloutir les ruisseaux de tous les pays voisins. Il réunit à la puissance royale ce nombre infini de petites dominations qui opprimoient la France.

s'il y avoit quelque chose au-delà du génie, il me semble qu'il faudroit ce quelque chose pour former un grand politique. A moins que son ame ne se multiplie suivant les besoins ; que tantôt il ne plane pour saisir, de la hauteur de l'aigle, & comme d'un coup-d'œil, la face générale des choses ; que tantôt il ne s'attache à suivre le fil des opérations particulières, l'irrégularité des mouvemens qui se font sans cesse dans un Etat ; il faut nécessairement, ou qu'il soit lui-même emporté par le tourbillon qui entraîne tout le reste, ou que la machine s'arrête jusqu'à ce qu'une impulsion favorable la tire de son inertie.

LE SAGE.

Quel danger y a-t-il que les choses suivent leur cours ordinaire ? Un bateau ne va jamais mieux que lorsqu'il est porté par le courant de l'eau : il aborde sans rames ; les bras de l'homme ne sont nécessaires que pour jetter l'ancre au lieu de sa destination.

LE LABOUREUR.

Le courant de l'eau d'une rivière varie à chaque inſtant, il eſt tantôt lent, tantôt rapide. Maintenant elle eſt calme, & bientôt nous la verrons comme en courroux ſoulever ſes flots, pouſſer ſes vagues juſques bien au-delà de ſes limites ordinaires ; & c'eſt pendant ce tems d'orage qu'il faut prendre le gouvernail du bateau, l'éloigner des bords, de peur qu'il ne vienne heurter contre quelque rocher, & s'y briſer. Il en eſt de même des gouvernemens. Les premières ſecouſſes ne ſuffiſent pas ; le mouvement une fois imprimé pourra bien ſubſiſter, comme il ne ſubſiſte que trop ſouvent (*a*) ;

(*a*) On doit faire plier la forme des gouvernemens au génie, au caractère des peuples, & non pas le caractère & le génie des peuples, à la forme des gouvernemens ; on conforme les alimens à l'eſtomac, & non pas l'eſtomac aux alimens. Parmi les peuples qui couvrent notre globe, il en eſt de conſtants pour leurs pratiques, & leurs anciennes coutumes dont ils ne ſe départent jamais ; tels que les peuples de l'O-

mais ce mouvement ne ſçauroit être toujours uniforme, il doit avoir différens degrés de vîteſſe ſuivant les circonſtances. Les peuples ont comme la mer leurs bouraſques, peut-être que dans ces momens de criſe, un degré marqué d'accélération dans la marche des opérations politiques, les emporteroit, & avec elles leur oubli.

LE SAGE.

Le grand art ſeroit donc de bien ſaiſir les paſſions favorites des hommes, de ſçavoir à propos les enchaîner par l'intérêt; ou par l'apparence de l'intérêt parce qu'alors on rendroit non-ſeulement leurs efforts inutiles, mais on pourroit même les faire ſervir à quelque choſe de grand & de noble : elles reſſembleroient à un torrent dont on auroit

---

rient. Il en eſt d'autres dont la légéreté & l'inconſtance forment le véritable caractère. Tels que les François, il leur faut des changemens; ils aiment à paſſer rapidement d'un objet à un autre; tandis que la moindre innovation dans le gouvernement Turc eſt un crime, & peut donner lieu à la plus étrange révolution.

détourné le cours, pour employer ſes eaux à arroſer & fertiliſer les prairies.

LE LABOUREUR.

Vous ne pouviez mieux entrer dans ma penſée; & l'exemple ſuivant ſervira à confirmer qu'on peut tirer avantage des paſſions dans le tems même qu'elles paroiſſent le moins propres à opérer un bon effet. L'eſprit de révolte & de diviſion s'étant un jour emparé d'un peuple d'Italie, les factions groſſirent conſidérablement, il ſe donna des combats ſanglans entre citoyens & citoyens. Les voiſins profitent de ce tems de troubles pour faire des incurſions ſur ſes terres, & ne trouvant aucune réſiſtance ils les pillent à leur gré. On s'échauffoit de plus en plus, on ſe diſpoſoit à épuiſer toutes les reſſources, lorſqu'un citoyen, animé d'un zèle patriotique, fit entendre ſa voix. Quelle fureur vous agite, dit-il! le ſang coule au milieu de vous. Tandis que l'ennemi, fier de nos malheurs & de nos querelles, nous brave, nous inſulte, enlève nos troupeaux; traî-

tres à votre patrie, vous la déshonorez par des meurtres! S'il est quelqu'un parmi vous jaloux de signaler son bras, qu'il me suive; je lui enseignerai le chemin de l'honneur & de la gloire. Aussi-tôt il s'arme, vole sur les frontières où se faisoit le pillage, sa grandeur d'ame piqua d'émulation ces frénétiques, leurs animosités domestiques se changent en bravoure, ils ne songent plus qu'à venger la cause commune, & à imiter l'exemple héroïque qu'ils ont devant les yeux. La même chose peut arriver à un politique: pourvu qu'il ait le secret & le talent de manier les ames, il pourra les faire servir aux changemens & aux opérations mêmes qui les avoient d'abord aigries & irritées. Il s'agit de leur faire voir adroitement que leur interêt y est attaché.

LE SAGE.

Les plus grands politiques n'ont donc réussi à donner des entraves aux peuples qu'en leur faisant prendre le change. Sur ce pied-là, le grand art de gouverner les

hommes consisteroit à les tromper, & les plus habiles fourbes seroient aussi les premiers hommes d'Etat.

LE LABOUREUR.

C'est le systême (*a*) de Machiavel, & telle fut la conduite d'Olivier Cromwell,

---

(*a*) Machiavel, natif de Florence en Italie, s'occupa à la politique & à la connoissance des intérêts des princes. De tous les ouvrages que nous avons de lui, le plus pernicieux est celui qui a pour titre, *le Prince*, qu'un grand prince, philosophe, a réfuté de nos jours, avec cette force, cet enthousiasme qu'inspirent la vérité, la vertu, & l'amour pour les hommes, & qu'il réfute encore mieux par sa conduite qu'il n'a fait par ses écrits. Pour que le lecteur puisse juger par lui-même l'Italien, nous avons cru à propos d'exposer à ses yeux son principe, tel qu'il est détaillé dans son ouvrage. Il est louable, dit-il, à un prince de garder sa parole; mais l'expérience de ces derniers tems montre qu'il n'est arrivé de faire de grandes choses qu'aux princes qui l'ont violée, & qui ont sçu tromper les autres. Il y a deux manières de combattre, l'une avec les loix, l'autre avec la force. La première est celle des hommes, & la seconde celle des bêtes. Mais comme très-souvent la première ne suffit pas, il est besoin de recourir à la seconde. Il est donc nécessaire aux princes de sçavoir bien faire l'homme & la

qu'on a décoré du nom faſtueux de profond politique. Cet homme ruſé renverſa toutes les loix de la Grande-Bretagne, força ce peuple ſi fier & ſi jaloux de ſa liberté, à conſentir qu'il réunît en ſa perſonne toutes les branches du pouvoir abſolu, parce qu'en faiſant plier l'intérêt national à ſon avantage particulier,

bête. Et c'eſt ce que les anciens leur enſeignoient figurément, quand ils racontent qu'Achille & divers autres princes, furent donnés à élever au centaure Chiron ; pour ſignifier que, comme le précepteur étoit demi-homme & demi-bête, ſes diſciples devoient tenir des deux natures ; l'une ne pouvant pas durer long-tems ſans l'autre. Or le premier ayant beſoin de ſçavoir bien contrefaire la bête, il doit revêtir le renard & le lion, parce que le lion ne ſe défend point des filets, ni le renard des loups. Il faut donc être renard pour connoître les filets, & lion pour faire peur aux loups. Ceux-là ne l'entendent pas, qui ne contrefont que le lion ; &, par conſéquent, un prince prudent ne doit pas tenir ſa parole, quand cela lui tourne à dommage, & que les occaſions qui la lui ont fait engager, ne ſont plus.... Ces traits ſuffiſent pour dévoiler la noirceur de ce politique, qui a voulu avilir les hommes en corrompant les princes.

il couvrît toutes ses démarches du voile spécieux de son zèle pour les constitutions de son pays; parce qu'en usurpant l'autorité royale, il feignit de conserver aux rois leurs prérogatives, & parce qu'enfin il eut le secret de faire passer son ambition, son hypocrisie, pour un véritable patriotisme.

LE SAGE.

Les tems passent & ne reviennent plus; mais les mêmes événemens reparoissent, les mêmes hommes, pour ainsi dire, renouvellent les scènes des siécles passés. Je vois dans Cromwell l'ame d'Auguste, (a) le même génie, la même ambition,

(a) Voilà, dit le célébre *Montesquieu*, la clef de toute la vie d'Auguste. Il porta dans le Sénat une cuirasse sous sa robe. Il refusa le nom de dictateur, & au lieu que César disoit insolemment que la république n'étoit rien, & que ses paroles étoient des loix, Auguste ne parla que de la dignité du Sénat, & de son respect pour la république; il songea donc à établir le gouvernement le plus capable de plaire qui fût possible, sans choquer ses intérêts, & il en fit

la même hypocrisie. Tout me retrace dans l'Anglois l'Empereur de Rome : comme lui, en prenant le nom de protecteur du peuple, il lui lia les mains & le chargea de chaînes ; comme Cromwell, Auguste refusa le nom de maître en usurpant l'autorité despotique ; quoiqu'il se mît au-dessus des loix & du Sénat ;

---

un aristocratique par rapport au civil ; & un monarchique, par rapport au militaire : gouvernement ambigu, qui, n'étant pas soutenu par ses propres forces, ne pouvoit subsister que tandis qu'il plairoit au monarque, & étoit entiérement monarchique. Par conséquent, on a mis en question, si Auguste avoit eu véritablement le dessein de se démettre de l'empire ; mais qui, ne voit, que, s'il l'eût voulu, il étoit impossible qu'il n'y eût réussi. Ce qui fait voir que c'étoit un jeu, c'est qu'il demanda tous les dix ans qu'on le soulageât de ce poids, & qu'il le porta toujours ; c'étoient de petites finesses pour se faire encore donner ce qu'il ne croyoit pas avoir assez acquis. Toutes les actions d'Auguste, tous ses réglemens, tendoient visiblement à l'établissement de la monarchie. Auguste, tyran rusé, conduisit doucement les Romains à la servitude, & dans le tems même que la tyrannie se fortifioit, on ne parloit que de liberté.

il feignit d'avoir pour elles & pour cet Ordre toute la déférence qui leur étoit dûe.

LE LABOUREUR.

De quelque manière que se soient comportés Auguste & Cromwell, ils ont toujours fait de grandes choses, & s'ils sont blâmables d'avoir donné des fers à leurs concitoyens, ils méritent des éloges pour l'avoir fait si adroitement.

LE SAGE.

Nous devons les coups les plus hardis & les mieux concertés au stratagême & aux ruses ; il y a quelque chose de singulier dans les événemens humains : souvent un crime prévient la chûte d'un Etat, tandis que des vertus mal placées la hâtent ; & il faut plus que de la droiture pour réussir : ce qui faisoit dire au cardinal de Richelieu que l'homme vertueux n'étoit bon à rien auprès d'un politique.

LE LABOUREUR.

Cependant je m'étonne que les Anglois & les Romains dont nous venons de parler, aient été ainſi les dupes, ſur-tout dans des choſes qui les intéreſſoient auſſi fort que leur liberté.

LE SAGE.

Tout ne fut pas l'ouvrage de la politique & des ruſes de ceux qui firent prendre le change à ces peuples. Les circonſtances applanirent les premières difficultés; il ne falloit, pour ainſi dire, que s'y prêter. Rome (*a*) commençoit déjà

(*a*) Qu'on voye, dit ce même écrivain, qu'on voye dans l'hiſtoire de Rome, tant de guerres entrepriſes, tant de ſang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique, de ſageſſe, de prudence, de courage, de conſtance; ce projet d'envahir tout, ſi bien formé, ſi bien ſoutenu, ſi bien fini, à quoi aboutit-il? Qu'à aſſouvir le bonheur de cinq ou ſix monſtres. Quoi! ce Sénat n'avoit fait évanouir tant de rois, que pour tomber lui-même dans le plus bas eſclavage de quelques-uns de ſes plus indignes citoyens, & s'extermi-

à se dégoûter des guerres civiles, elle tendoit les bras au premier citoyen qui mettroit fin au carnage, & qui se chargeroit de la gouverner sans prendre le nom de roi : Octave saisit l'occasion, s'embarrassant peu du titre de maître, pourvu qu'il jouît de tous les droits & de tous les priviléges qui y sont attachés. L'Angleterre, divisée par les factions, haïssoit son roi; & confondant la cause de l'Etat avec celle de la religion, elle se livra à un fourbe, & avec elle lui donna le pouvoir d'étonner l'univers.

LE LABOUREUR.

Le hasard même fait souvent ce que le génie ne feroit pas : c'est pourquoi les anciens le regardoient comme une espèce de divinité qui entroit dans tout

---

ner par ses propres arrêts! On n'éleve donc sa puissance que pour la voir mieux renversée ! Ces hommes ne travaillent à augmenter leur pouvoir, que pour le voir tomber contr'eux mêmes dans de plus heureuses mains !

ce qui se passe sur la terre, & avoit une influence nécessaire sur les révolutions humaines.

LE SAGE.

Ce que vous appellez hasard, n'est qu'un être imaginaire; mais ce qui agit quelquefois plus puissamment que le génie, est un être réellement existant. Si nous ne l'appercevons point, c'est que nos vues sont trop bornées; il leur échappe. Je le regarde, moi, comme un ressort caché, qui n'agit, pour ainsi parler, que sous main, & qui est quelquefois d'autant plus dangereux, que ce qu'il fait, il le fait d'abord sourdement & sans bruit.

LE LABOUREUR.

Si nous jugeons mal, ce n'est donc pas toujours notre faute; il ne dépend pas de nous de pénétrer les mystères; ainsi quand quelque événement imprévu vient nous frapper, nous l'attribuons aux caprices du sort.

LE SAGE.

Nos jugemens ne sont faux que parce que nous le voulons bien. Qu'un homme nouvellement arrivé de province à Paris, se trouve à la représentation de l'opéra, dont il n'a jamais entendu parler. Ce superbe spectacle le frappera d'abord; ce changement, cette variété de décorations aura quelque chose de merveilleux pour lui; il s'imaginera être au tems des fées & des enchantemens; mais ne croyez pas qu'il attribue au hasard tous ces mouvemens dont il est témoin, précisément parce qu'il ne voit pas les bras ou les ressorts qui donnent l'action à ces machines. Il sort content sans s'embarrasser de sçavoir comment on a pu réussir à le contenter, bien persuadé que la suite l'instruira de ce qu'il ne peut découvrir pour le présent. Ainsi se comporte le sage dans les effets dont il ne peut deviner la cause. Il attend qu'un moment heureux vienne le tirer de son ignorance, & lever le voile qui lui dérobe la vérité. Les révolutions

qui changent la face de la terre, ne ſont pas toujours une énigme; ſouvent elles ne le ſont que pour le moment où elles ſe font. Quand la ligue ſe forma en France, on crut d'abord que la cauſe de la religion avoit donné naiſſance à cette hydre; mais on s'apperçut bientôt après qu'elle avoit un autre motif que de ſoutenir les intérêts de Dieu. Le ſiécle d'Auguſte regarda cet Empereur, comme le protecteur du peuple & de la liberté; mais la poſtérité a levé le maſque & l'a jugé différemment. Cromwell, pendant le tems que dura ſon régne, paſſa pour un citoyen patriote, qui, en banniſſant la famille royale, ne travailloit que pour la gloire & l'honneur de ſa Nation. Aujourd'hui on ceſſe d'être la dupe de ſon cœur; il eſt peu d'Anglois qui ne lui refuſent les éloges qu'on a autrefois (*a*) prodigués à ſa mémoire.

(*a*) On ne peut douter, diſent les papiers anglois, que Cromwell n'ait été brave, entreprenant. Les grades qu'il obtint dans l'armée du parlement le confirment

LE LABOUREUR.

Et comment peut-il ſe faire que nous ſaiſiſſions ainſi le paſſé, & que nous démêlions mieux les intérêts de ceux qui nous ont précédés, qu'ils ne l'ont pu faire eux-mêmes ?

---

aſſez : mais l'objet qu'il avoit en vue s'accordoit-il avec les principes de l'honneur & du devoir? Ses vues, couvertes d'un zèle hypocrite, ne tendoient qu'à former un parti qui pût l'aider à renverſer le gouvernement royal & épiſcopal, à fouler aux pieds les loix, à mettre les peuples dans l'impoſſibilité de venger la cauſe de leur roi & de leur patrie. Je ne lui conteſte point les avantages du corps & de l'eſprit. Perſonne ne ſçavoit prendre des meſures plus juſtes que lui dans toutes les affaires, il étoit l'homme le plus infatigable, le plus fier dans les dangers ; il ne manqua jamais de diſcernement & de prudence, dans le choix des gens à qui il confioit l'exécution de ſes deſſeins, & le ſoin de maintenir autour de lui la paix & la tranquillité, ou de rendre au loin ſon nom & ſes armes redoutables : mais j'oſe déclarer que ceux qui idolâtrent la mémoire de cet uſurpateur, & qui prétendent que pour être vraiment homme d'Etat il faut lui reſſembler, ou ne le connoiſſent point, ou cherchent à tromper leurs compatriotes. L'intérêt perſonnel fut toute ſa politique,

LE SAGE.

Par la raiſon qu'ils étoient acteurs ſur la ſcène, & que nous ne ſommes que ſimples ſpectateurs. Ce n'eſt pas, d'ailleurs, pendant la repréſentation de la piéce qu'on peut en connoître les beautés ou les défauts. L'eſprit, alors attentif aux différens coups de théâtre, ne ſçauroit les ſaiſir tous à la fois, & les rapprocher, pour juger de l'enſemble par la comparaiſon des parties. Il faut attendre pour cela un tems de ſilence, pour que la réflexion ſoit libre. De même, ce n'eſt pas dans le

---

& c'eſt à ſon adminiſtration que nous devons attribuer les dangers auxquels notre commerce eſt journellement expoſé, ainſi que les impôts, & les dettes énormes qui ſont accumulées ſur la Nation. Son gouvernement a été auſſi injuſte & auſſi tyrannique que celui de pluſieurs rois, dont la mémoire étoit de ſon tems odieuſe aux peuples. A la mort de Cromwell, la Nation demeura chargée de dettes immenſes, contractées uniquement pour le ſoutien de ſon uſurpation. Il eſt donc vrai de dire, après de pareils traits, que le nom de Cromwell n'eſt point ſi cher aux Anglois qu'on a coutume de ſe le figurer.

tems que les passions (*a*) fermentent, qu'on cherche la cause de cette fermentation ; tout le monde est emporté par le torrent commun, sans se demander pourquoi. Le calme seul ramene l'homme à lui-même, & lui montre comme de loin la cause de l'orage.

LE LABOUREUR.

Je voudrois au moins que les sottises

(*a*) Quand il arrive, ou que l'on craint quelque grande révolution dans un Etat, les esprits en sont pour l'ordinaire si frappés, qu'ils songent à arrêter les progrès du mal, & non à remonter jusqu'à son origine. Qu'on se rappelle ce qui arriva aux *Romains* dans le tems que le projet forcené de Catilina se répandit dans Rome. Quelle consternation ! On n'entendoit que des cris, chacun se présentoit le mal comme présent : ce n'étoit point l'ambition du perfide citoyen qu'on avoit devant les yeux ; c'étoit l'embrasement de la ville, la démolition des édifices, le pillage des temples, la violence faite aux vierges, & d'autres choses semblables. Ce ne fut que lorsque la cause de la République eut triomphé, & que le monstre eut péri avec ses complices, qu'on réfléchit sur ce qui l'avoit pu porter à un tel excès de scélératesse, & que les sages historiens le jugerent.

des

des anciens serviſſent à former une eſpèce de code de ſageſſe pour nous (*a*), mais les fautes des pères ſont perdues pour les enfans ; nous reſſemblons, comme dit Fontenelle, à ces oiſeaux imprudens qui ſe laiſſent prendre aux mêmes filets, où des milliers d'oiſeaux ont été pris avant eux.

LE SAGE.

Il eſt un livre ouvert à tout le monde, dit un célèbre philoſophe ; c'eſt celui de la Nature. Il en eſt un autre peut-être plus riche, plus varié, plus inſtructif ; c'eſt l'hiſtoire. Elle fait revivre les âges

(*a*) Quiconque réfléchit bien ſur les fautes de ſes pères, & ſur les déſordres qui les ont accompagnées, ne manque pas ordinairement de devenir ſage à leurs dépens. Pourquoi Henri IV n'eut-il point de favoris? ou, s'il en eut, pourquoi ſçut-il leur imprimer, avec l'amour, ce reſpect & cette crainte, qui empêchent que la liberté ne dégénère en licence dans les courtiſans? C'eſt qu'il avoit vu que la trop grande complaiſance des Valois ſes prédéceſſeurs avoit ruiné leur cauſe, & avoit porté le premier coup meurtrier au trône.

paſſés, ranime les cendres des morts; ramène ſur le théâtre du monde des perſonnages qui en avoient diſparu depuis pluſieurs milliers de ſiécles. Elle rapproche tous les tems, tous les pays, tous les hommes. Quelle étude! quelle ſource de réflexions pour un philoſophe, que ces chocs perpétuels, que cette variété d'opinions, que cette multitude biſarre de modes, de préjugés! Quelles leçons pour un politique, que ces diviſions inteſtines qu'il voit quelquefois preſqu'auſſi-tôt éteintes que formées, & qui tantôt ne ſe calment que lorſque les Etats manquent d'aliment pour les nourrir; que ces étonnantes révolutions, que le génie a opérées, & que la force n'oſoit point ſe promettre!

LE LABOUREUR.

L'hiſtoire devroit faire l'école des princes & des miniſtres, en leur offrant l'exemple des grands hommes, des amis de l'Humanité, comme d'un Antonin, d'un Trajan, d'un Louis XII, d'un Henri IV,

d'un Sulli ; elle leur trace le plan qu'ils doivent ſuivre pour travailler au bonheur des peuples. Le récit de ce qui s'eſt paſſé ſous le règne de Marc-Aurele, fera plus d'impreſſion que toutes les leçons d'un ſage Mentor (*a*).

LE SAGE.

Elle le devroit ſans doute, mais ſes reſſources ſont perdues pour nous. Elle coûte

(*a*) Les Romains, pour ranimer la vertu dans le cœur de leurs concitoyens, avoient coutume d'expoſer à leurs yeux les ſtatues & les images de ceux qui avoient honoré la patrie par leurs exemples, & l'avoient ſervie de leurs bras. Il me ſemble que, pour porter les princes à faire du bien aux hommes, le plus ſûr moyen eſt d'avoir recours à l'hiſtoire ; les images qu'elle offre, ſont des images vivantes qui parlent au cœur le langage le plus perſuaſif. Qui eſt le monarque qui ne ſe ſent point ému & attendri, lorſqu'il ſe repréſente Henri IV au milieu de ſa cour prononçant ces mots : Je veux que le moindre de mes payſans ait une poule à mettre dans ſon pot, au moins tous les dimanches.

Que Trajan me paroît grand, lorſqu'il dit avoir perdu la journée, parce qu'il l'a paſſée ſans obliger perſonne !

à consulter, on aime mieux forcer les peuples qu'étudier leur génie, leur caractère & s'y plier. Qu'importe que les chaînes soient pesantes, pourvu que les esclaves ne puissent point les briser ? Il n'y a cependant que deux écoles pour l'homme : celle des livres & celle de l'expérience ; la dernière peut être plus sûre, mais de combien de risques n'est-elle pas accompagnée ? témoin Henri IV qui apprit à gouverner aux dépens de sa vie & de son sang. Richelieu, né avec un génie vaste & étendu, le cultiva par l'étude de l'histoire & de l'homme. Il observa de près la Nation, fit naître ses goûts & ses penchans ; heureux dans tout ce qu'il entreprit, parce qu'il mesura tout sur ses vues politiques ; il sçut prévenir des coups dont tout autre que lui eût été la victime, & prépara le siécle de Louis XIV.

Pierre le Grand, dont l'ame sublime revit dans Catherine, fit valoir la double ressource de l'étude & de l'expérience, & par-là même me paroît supérieur à

tous les rois & à tous les politiques.

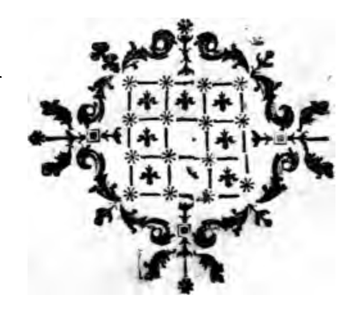
LE LABOUREUR.

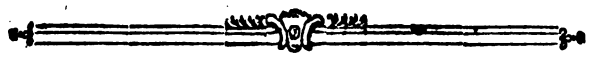
Peut-être viendra-t-on à bout de se persuader que l'étude ne déroge point à la noblesse, & que les grands ne sont pas exempts de s'instruire.

LE SAGE.

L'ignorance, qui n'est qu'un défaut chez vous & chez moi, sera un vrai crime pour un prince, ou un ministre. L'autorité doit toujours agir de concert avec les lumières. Ce n'est point un art de captiver les hommes, de les intimider par l'horreur de leur propre destruction : mais c'en est un de sçavoir prévenir les crimes ; mais c'en est un de gouverner un peuple sans nuire à sa liberté, ou du moins sans lui laisser appercevoir qu'il n'est pas libre. Cet art s'acquiert par l'étude de l'homme ; or l'histoire fait partie de cette étude ; ce n'est qu'en suivant de près les passions qu'on remonte jusques à elles. Le cœur & le caractère ne se dévoilent ordinairement que par-là, souvent ils se laissent

deviner. Heureux celui qui ne s'y trompe pas ! il faudra donc toujours en venir là : que les princes & les miniſtres étudient les hommes pour apprendre à les conduire.





CINQUIEME ENTRETIEN.

LE LABOUREUR.

MONSIEUR de Fenelon ſemble avoir voulu prouver par ſon allégorie, que le talent de gouverner, comme le premier des talens, je veux dire, la philoſophie du trône, ne s'acquiert point comme les autres ſciences au fond d'un cabinet, & dans la retraite. Il arrache Télémaque à ſa patrie, l'expoſe ſur les mers à la merci des vents & des tempêtes, lui fait parcourir une grande partie du monde, non pas comme un ſimple voyageur qui ne cherche que des monumens, des antiquités, & des ruines que le temps à épargnées, mais en philoſophe; il applique le génie du jeune prince à l'étude des mœurs, des loix, des coutumes, de la religion, du génie, du caractère des peuples chez leſquels il le tranſporte avec

ſon Mentor, & qui paſſent comme en revue devant lui. De ce tableau vivant, il le fait remonter juſqu'à l'origine des grandes monarchies, lui découvre les cauſes de leur aggrandiſſement & de leur éclat, pendant un certain nombre d'années. Inſenſiblement il le ramène à celles de leur décadence & de leur chûte, qu'il attribue tantôt au vice intérieur & caché de leur gouvernement; d'autres fois, aux abus que le tems, les révolutions arrivées dans les mœurs, & l'eſprit des peuples ont introduits. Il n'oublie point la naiſſance de l'induſtrie parmi les hommes, & ce qui l'a développée.

LE SAGE.

Les aventures de Télémaque ne ſont que des aventures pour des hommes qui ne penſent pas; ils n'y voient qu'un nombre infini d'effets merveilleux & incroyables, propres à récréer leur eſprit, & amuſer leur loiſir. Mais le philoſophe comme vous découvre ſous cette écorce les plus grandes vérités, & la ſageſſe

qui nous a tracé un ſi beau plan d'éducation.

L'abeille parcourt les fleurs, s'arrête ſur les herbes, non pas par le ſeul plaiſir de les parcourir & de s'y arrêter, mais pour en extraire les ſucs dont elle compoſe ſon miel. Ainſi ſe comporte tout prince qui a médité l'ouvrage du Prélat François, & que l'amour de la philoſophie, le zèle pour le bonheur des hommes, arrachent pour quelque tems à ſes Etats. Le réſultat de ſes voyages n'eſt point une liſte frivole des provinces qu'il a parcourues, des rivières qu'il a paſſées, des montagnes qu'il a franchies, des villes & des châteaux qu'il a vus : (autant vaudroit-il pour lui de n'avoir jamais voyagé :) mais un code de loix ſimples, de maximes ſages & importantes, qu'il applique, comme une autre (*a*)

(*a*) Lycurgue, dit M. Turpin dans ſon hiſtoire des Républiques ; médita dans le ſilence, éloigné du tumulte des affaires publiques, ſon ſyſtême de réfor-

Lycurgue, à la forme de son propre gouvernement, au génie de ses peuples, chez lesquels il fait vivre la sagesse & la vertu ; &, ce qui en est une suite, la douceur & l'humanité.

Quand Pierre le Grand (*a*), ce génie créateur, cet homme à jamais mémorable,

---

mation. Tous les pays célèbres, par la forme de leur gouvernement & par la sagesse de leurs loix, lui parurent des écoles propres à l'éclairer. Observateur attentif des différentes Institutions, il examinoit la conformité qu'elles avoient avec le caractère du peuple, dont les penchans sont aussi variés que le climat. Il sentoit qu'une discipline austère, qui révolteroit un peuple à qui la nature prodigue le nécessaire & les superfluités, pourroit être adoptée par des hommes qui vivent au milieu des sables & des rochers. Sa sagacité lui faisoit découvrir que ce qui fait la splendeur d'un Etat, est souvent le germe du dépérissement d'un autre ; ce fut après avoir réfléchi sur l'esprit & le caractère des différentes loix, qu'il composa ce célèbre plan de législation, qui, en éternisant son nom, fit le bonheur de la nation qui l'adopta.

(*a*) On ne devroit conserver dans l'histoire que les noms des bons princes, & laisser mourir à jamais ceux des autres avec leur indolence, leurs injustices

à qui la plus grandepartie du nord doit ce qu'elle eſt aujourd'hui, vint nous viſiter, il nous laiſſa nos abus, nos défauts, nos ridicules ; & ne recueillit, n'adopta que

---

& leurs crimes. Les livres d'hiſtoire diminueroient à la vérité de beaucoup, mais l'Humanité y profiteroit. Si l'hiſtoire de quelque prince doit être citée pour modèle, c'eſt aſſurément celle de Pierre premier. On ne ſauroit peut-être reprocher à ce grand homme d'autre faute, que d'avoir trop hâté l'ouvrage de la réforme, ou, pour mieux dire, de la création de la Ruſſie. Avant lui, la Moſcovie étoit plongée dans une profonde ignorance de tout ce qui peut rendre un Etat floriſſant. Les ſciences & les arts n'avoient encore pu y pénétrer : cependant, en moins de dix ans, le Czar y forma tous les établiſſemens qui embelliſſent & fortifient le plus les autres Etats de l'Europe : une infanterie de cent mille hommes, auſſi belle, auſſi aguerrie qu'il y en ait en Europe une marine de quarante vaiſſeaux de ligne, & de deux cens galères ; des fortifications ſelon les dernières règles, à toutes les places qui en méritent ; une excellente police dans les grandes villes, qui auparavant étoient auſſi dangereuſes la nuit que les bois les plus écartés ; une académie de marine & de navigation ; des colléges à Moskow, à Petersbourg, à Kiow, pour

ce que nous avions de meilleur, de plus ſagement penſé, & de plus ſolidement établi. Tout d'un coup la Ruſſie étonnée elle-même de ſon propre changement, ſe trouva ſage de la ſageſſe des autres gou-

---

les langues, les belles-lettres, & les mathématiques; un collége de médecine; une belle apothicairerie publique à Moskow, qui fournit de remédes les grandes villes & les armées.

Juſques-là, il n'y avoit eu dans tout l'Empire aucun médecin que pour le Czar, nul apothicaire. Des leçons publiques d'anatomie, dont le nom n'étoit pas ſeulement connu; un obſervatoire, où des aſtronomes ne s'occupent pas ſeulement à étudier le ciel, mais où l'on renferme les curioſités d'hiſtoire naturelle; un jardin des plantes, où des botaniſtes qu'il a appellés, raſſembleront avec notre Europe connue, tout le nord inconnu de l'Europe, celui de l'Aſie, la Perſe, la Chine; des imprimeries, dont il a changé les anciens caractères trop barbares; des interprètes pour toutes les langues de l'Europe, & de plus pour la Latine, pour la Grecque, pour la Turque, pour la Calmouque, pour la Mongule, & pour la Chinoiſe; une bibliothèque royale, &c. voilà ce qu'il faut mettre devant les yeux de ceux qui doivent un jour régner, & non pas ces vols, ces pillages des Alexandres

vernemens de l'Europe ſans avoir leurs vices. Le Czar reſſemble en cela à un jardinier, qui fait croître dans ſon jardin un bon légume qui a pris naiſſance parmi pluſieurs mauvaiſes herbes dans un ſol étranger.

LE LABOUREUR.

Tout eſt varié dans la nature, le moral comme le phyſique ; les peuples, comme on l'a dit ſouvent, reſſemblent aux climats : ils différent entr'eux ; ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Et qu'il eſt à craindre qu'un prince ne prenne le change dans ſes voyages, ne trompe la nature, en appliquant à ſon gouvernement ce que l'auteur des choſes n'avoit pas fait pour lui !

& des Céſars. On a tant parlé des pyramides d'Egypte ; mais que ſont ces pyramides auprès des établiſſemens du Czar ? On les a regardées comme des merveilles, parce qu'on étoit barbare. Mais nous, nous ne devons être frappés que de l'utile ; tout ce qui ne tend point à rendre les hommes meilleurs, à les policer, ne mérite point nos éloges, quelque pompeux qu'il ſoit.

LE SAGE.

Quelque différéns entr'eux que soient les peuples, ils se tiennent néanmoins tous par quelque chose d'essentiel à la nature de l'espèce. Cette différence de mœurs, de coutumes, de religions, de préjugés, peut bien varier, si j'ose ainsi parler, la superficie de l'homme; mais elle ne change guères son fond; ou, si elle l'altère, elle ne le détruit pas entièrement. La nature est presque par-tout la même, son développement plus ou moins grand dans les hommes nous trompe; & rien n'empêche que certains principes de législation, ne soient propres à être appliqués à toutes sortes de gouvernemens. Les loix de ceux que nous croyons les plus parfaits en Europe, sont presque les mêmes dans le fond; si elles diffèrent, c'est principalement dans les conséquences qu'on a coutume d'en déduire. C'est au voyageur philosophe à saisir, de ces conséquences, celles qui sont les plus analogues au génie de sa nation & à la

forme de son gouvernement.

LE LABOUREUR.

Je conçois votre raisonnement ; les loix que les peuples, soit Monarchies ou Républiques, se sont faites, ont toutes pour but de maintenir la paix parmi les hommes, au moins parmi les citoyens d'un même Etat, de pourvoir à leurs besoins & à leur bonheur ; elles émanent également toutes de cette loi primitive, qui veut que le foible soit protégé contre les insultes du fort. Il y a entr'elles cette ressemblance, qu'elles ont la même fin, & coulent du même principe.

Toute la difficulté consiste à saisir la manière dont celles-ci concourent à cette fin, & celles-là s'éloignent de ce premier principe. Comme cette manière peut varier à l'infini qui sera assez heureux pour la prendre sous la modification qu'il importe de choisir ? Tout bien considéré, il vaudroit encore mieux renoncer au secours des voyages.

LE SAGE.

La gloire naît de l'importance des entreprifes, & de la difficulté du fuccès. Pourquoi Pierre le Grand nous paroit-il fupérieur à prefque tous les princes qui ont régné ? C'eft qu'il fit comme quelque chofe de rien ; il civilifa des barbares, ce qui eft une feconde création. Pourquoi Henri IV a-t-il mérité le nom de Grand ? Pourquoi fa mémoire, toujours chère aux François, vivra-t-elle dans les fiécles les plus reculés ? C'eft qu'il eut à combattre l'enfer & les hommes, fi j'ofe ainfi parler, & qu'il vint à bout de redonner la vie à un corps qui n'avoit déjà plus de fang. Si l'Europe entière ne fe fût liguée contre Louis XIV, fes triomphes auroient été moins brillans, il ne pafferoit point aujourd'hui pour un des plus grands héros, & pour le plus puiffant prince du monde. Je veux bien encore vous accorder, qu'un prince, dans la crainte de fe tromper dans fon choix, ne puiffe adopter aucune loi, aucun ufage des gouvernemens

mens étrangers ; il lui ſera toujours utile de les avoir parcourus. Les intérêts des Etats voiſins, ſont pour l'ordinaire oppoſés les uns aux autres, comme ceux des membres de chaque ſociété : c'eſt même de la difficulté de les concilier enſemble, que naiſſent tant de démêlés, tant de guerres ſanglantes ; mais celui qui aura fait une étude particulière du génie des peuples, qui aura obſervé de près leur goût, leurs penchans, leur foible, ainſi que les paſſions favorites des princes & des miniſtres, pourra, à l'exemple de la célèbre Eliſabeth, mettre en jeu les reſſorts propres aux mouvemens favorables à ſa cauſe ; il inſtruira lui-même ceux qu'il chargera de ſes intérêts auprès des couronnes étrangères, &, du fond de ſon cabinet, il fera prendre aux affaires du dehors la face qu'il jugera à propos.

LE LABOUREUR.

Un prince hors de ſes Etats reſſemble aſſez à l'homme hors de lui-même. Ce dernier a beau jetter les yeux ſur ſes ſem-

blables, réfléchir sur leurs vices & leurs vertus, leurs erreurs & leurs fautes, s'il ne descend dans son propre cœur, s'il n'écoute la voix puissante de la Nature, il ne sera jamais un vrai sage. De même, si un roi ne se familiarise avec ses sujets, s'il n'étudie en physicien, en géographe, le sol de son royaume, les avantages naturels du climat, de la situation, & s'il n'a l'art de les faire valoir, il pourra être un héros, mais il ne sçauroit avoir les véritables talens de la politique.

LE SAGE.

On ne transporte un prince chez l'étranger, que pour lui mieux faire sentir la nécessité où il est de connoître ses sujets & de s'en faire connoître. Quand il ne retireroit de ses voyages que le goût de voyager, ce seroit toujours beaucoup. Une vie sédentaire énerve le courage, le séjour de la cour enchaîne l'ame par la volupté. Pourquoi les princes s'aveuglent-ils sur le sort de leurs peuples? pourquoi sont-ils insensibles aux cris de l'humanité; c'est

que, nourris dans une ivreſſe perpétuelle de plaiſirs, ils ne ſe doutent point qu'on puiſſe être malheureux; c'eſt qu'on dérobe à leur vue le tableau touchant des miſères publiques; c'eſt qu'ils n'ont jamais viſité la cabane du berger & l'attelier des artiſtes; & qu'à la place d'exemples, ils n'ont eu que des préceptes. Je veux, diſoit le fils d'un bon prince, & l'héritier d'un grand royaume, je veux que mes enfans jouiſſent du ſpectacle des campagnes, qu'ils entrent chez le payſan, qu'ils goûtent le pain noir dont il ſe nourrit; qu'ils voient la paille ſur laquelle il repoſe ſes membres fatigués; & que par-là ils apprennent à devenir ſenſibles, & à apprécier la *vie & le ſang* des hommes.

LE LABOUREUR.

Il ſeroit à ſouhaiter que tous les princes & tous les grands formaſſent de pareils projets, leurs affaires n'en iroient pas plus mal, & le genre-humain y gagneroit; mais leur tête s'occupe bien d'autre choſe; & je crois qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort.

Si j'étois à leur place, il me semble que je serois assez tenté de faire comme eux. Je songerois à jouir & ne m'embarrasserois pas du reste. La vie n'est déjà pas trop longue ; elle s'écoule encore plus rapidement pour eux, que pour le commun des hommes. Quelle folie, disoit un jour un certain prince, quelle folie, de s'inquiéter de ce que dira & pensera de nous la postérité! Nos cendres froides y seront-elles sensibles ? nos sujets n'auront-ils pas pour nous les mêmes égards ? si ce n'est pas par amour, ce sera par crainte: amour ou crainte, qu'importe à la chose? Ils feront comme certains peuples de l'Asie, qui, selon l'histoire, vont se jetter aux pieds de leur Empereur, pour le remercier du soin qu'il a pris de les faire maltraiter. De bonne foi, je regarde moi un prince qui sçait jouir, comme un philosophe & un excellent philosophe qui a trouvé la vraie pierre philosophale, le moyen de vivre sans souci, content & heureux.

LE SAGE.

La royauté, il eſt vrai, eſt un fardeau ſi peſant que la plûpart ne le portent que parce qu'ils n'y font pas attention. Un homme ſur le trône, pour parler comme un Anglois, attire les regards de tout le monde; ſes vices & ſes vertus ſont également en ſpectacle; ſon élévation eſt pour lui un ſujet de crainte, parce qu'elle l'expoſe davantage au public. S'il ne peut ſe dérober à la réputation qu'il mérite, il ne ſçauroit non plus éviter l'infamie & l'opprobre dont on le couvre, ſi ſa vie n'eſt pas digne d'un prince Semblable au ſoleil dont la chaleur donne la vie aux herbes & aux plantes, un bon roi peut ranimer la vertu dans tous les cœurs, & diriger par ſes actions celles de ſes peuples. Nous ſommes ce que ſont nos Souverains, nous les copions, nous penſons d'après eux; nous nous faiſons gloire de ſuivre leurs goûts, leurs inclinations, & le plus ſouvent même leurs défauts & leurs vices. Que les ſciences & les arts faſſent les dé-

lices d'un monarque, ſon palais ſera bientôt rempli de ſçavans & d'artiſtes, les amateurs naîtront en foule dans toute l'étendue de ſes Etats. Auguſte encouragea les lettres, ſon ſiécle fut un ſiécle poli & éclairé, & ce fut pour lui le plus ſûr moyen d'effacer dans l'eſprit de ſes ſujets le reſſouvenir de ſes premières cruautés, & de lui en mériter l'oubli auprès de la poſtérité. Louis XIV. marcha ſur les traces de l'Empereur de Rome, & nos progrès ont égalé, s'ils n'ont pas ſurpaſſé, ceux des maîtres du monde. Un prince célèbre dont on ne peut prononcer le nom ſans admiration, qui peut compter pour autant de fideles ſujets tous les hommes qui penſent, grand par l'éclat de ſes armes, mais peut-être plus par celui de ſes talens & de ſes vertus, ſçavant, politique, conquérant, philoſophe à la fois, digne en un mot d'occuper un trône, une place parmi les ſages, & de commander à des ames libres, vient de faire de ſa cour une eſpèce de grande académie, où toutes les ſciences

ſe rendent des différentes parties de l'Europe, comme on voit les rivières s'aller perdre dans une grande mer. S'il eſt donc des tems ſtériles pour les grands exemples & les grandes vertus, n'en attribuons la cauſe qu'à l'indolence des princes. Le germe du bien, du grand & du beau, eſt répandu dans le monde; il n'attend que leur commandement pour éclore. La Nature ne manque jamais aux hommes, ce ſont les hommes qui manquent à la Nature.

LE LABOUREUR.

Puiſque telle eſt l'influence des princes ſur les peuples; pourquoi Louis IX, par exemple, ſe trouva-t-il le ſeul grand homme dans ſes Etats?

LE SAGE.

Son régne fut un régne orageux; les guerres, tant inteſtines qu'étrangères, tinrent les eſprits toujours en haleine, & empêcherent l'effet de ſes grands exemples. Non-ſeulement les princes, mais même tous les grands hommes donnent

le ton à leur siécle (*a*) : c'est une vérité consolante dont la preuve se trouve chez nous. Quelque altière que soit la Nation, elle consent à se laisser guérir de ses erreurs & de ses préjugés ; &, malgré l'in-

(*a*) L'influence du génie est, en quelque façon, plus forte que celle de l'autorité & de l'exemple. Quelle révolution n'opérèrent pas dans l'esprit des Romains, Horace, Virgile, Ovide ? Ils célébrèrent les charmes de l'empire d'Auguste, & bientôt les fiers Républicains baisèrent leurs fers avec respect, & chantèrent les louanges de leur maître ; les mœurs portèrent l'empreinte des écrits de ces grands hommes.

Descartes a plus fait parmi nous que les célèbres écrivains du siécle d'Auguste ne firent chez les Romains. Il a donné la première secousse & imprimé ce grand mouvement qui a changé la face de la terre. Il a fait revivre la véritable philosophie à la place de ce jargon barbare, qui auparavant infectoit nos écoles. Les sciences, les arts, les belles-lettres lui doivent une partie de leur éclat ; & l'Europe entière policée, sçavante, peut être en quelque façon appellée son ouvrage. Il n'a pas tout fait ; mais il a frayé la route, & même en s'égarant, il a montré le chemin que devoient tenir ceux qui viendroient après lui.

différence qu'elle témoigne aux célèbres écrivains qu'elle voit naître, elle leur accorde sans le sçavoir, ou même sans le vouloir, la plus flateuse récompense qu'ils puissent se promettre ; ils sont ses modèles. Nous commençons à penser, à ouvrir les yeux ; peut-être que dans un demi-siécle il ne nous restera que peu de traces de notre ancienne barbarie ; c'est un vœu que tout citoyen doit faire : son empire n'a été que trop long sur la terre, & quelque incontestables que paroissent être ses droits sur nous, il semble qu'elle devroit s'en relâcher en faveur de l'aimable vérité.

LE LABOUREUR.

J'ai cru que tous les siécles se ressembloient ; que les hommes, avec les mêmes penchans, les mêmes inclinations ; étoient toujours les mêmes ; qu'ils ne pouvoient aimer dans un tems ce qui avoit fait l'objet de leur haîne dans un autre ; que le grand, le beau, le noble avoient toujours droit de les étonner ; qu'ils étoient seulement susceptibles de plus ou de

moins. Ce feroit un grand fervice à me rendre que de me tirer de l'erreur : le vrai eft une fi belle chofe!

LE SAGE.

Il ne faut pas confondre ce qui eft fondé fur l'effence de l'homme, & comme inhérant à fa nature, avec ce qui n'eft chez lui que de mode; la différence eft palpable. Pour ce qui regarde fes qualités conftitutives, l'homme ne change point; tous les fiécles fe reffemblent; il y a toujours eu de l'ambition, de la perfidie, de l'honnêteté & de la vertu, il y en aura dans tous les tems: mais les lumières, l'ignorance, les préjugés ne font que de mode. Ils varient fuivant les circonftances, ils paffent d'un climat à un autre; & c'eft de ce côté-là que les fiécles diffèrent entr'eux. Un fait domeftique levera tous nos doutes. Les nobles en France, comme partout ailleurs, regardoient la barbarie, l'ignorance comme des titres; efclaves de leurs préjugés, ils rejettoient toute inftruction comme indigne d'eux : laiffant

à la vile roture le ſoin de s'orner l'eſprit & d'éclairer la terre, ils ne s'occupoient que de chevalerie ; en un mot, la mode étoit pour eux d'être ignorant ; elle n'exiſte plus cette mode : nous voyons aujourd'hui les lauriers de Mars confondus avec ceux d'Apollon. La gloire de l'eſprit & du génie eſt également flateuſe pour tout le monde ; & que ne devons-nous pas eſpérer d'une ſi heureuſe révolution? Le bon goût a pénétré juſques chez le financier : choſe qui a étonné bien des perſonnes ; tant on a été accoutumé à voir de l'antipathie entre la ſcience & les richeſſes.





SIXIEME ENTRETIEN.

LE LABOUREUR.

LA raison nous dicte que les hommes dans les premiers âges du monde se choisirent des chefs pour juger leurs différends, terminer leurs querelles ; c'est même ce que vous vous êtes efforcé de prouver L'histoire nous apprend que les premiers rois se faisoient un devoir de paroître eux-mêmes dans les tribunaux de la justice, & de la rendre à leurs peuples. Pourquoi un usage si saint & si sacré s'est-il éteint? Pourquoi les intérêts des particuliers passent-ils entre des mains le plus souvent mercénaires qui abusent des loix pour égorger l'innocence?

LE SAGE.

Comme dans une grande machine, le principal ressort ne peut imprimer qu'un mouvement général, & qu'il en faut de

ſubalternes, ſi j'oſe ainſi parler, pour les mouvemens particuliers ; de même un prince, eu égard à l'étendue de ſes Etats, au nombre de ſes peuples, ne ſçauroit deſcendre dans les détails. Il jette un coup-d'œil ſur les objets immenſes du gouvernement & de la légiſlation : c'eſt aux miniſtres & aux magiſtrats à ſuivre les différentes branches, & ſi l'Epire eût été un peu plus étendu, jamais Pyrrhus n'eût pû faire les fonctions de juge.

LE LABOUREUR.

Je ſens que les devoirs des princes ſuivent les progrès des beſoins des peuples ; comme eux ils ſe multiplient, & dans l'Etat actuel des choſes, les rois ne peuvent que dreſſer un plan général, donner les premières ſecouſſes, & jamais ſuivre le fil des opérations particulières, à moins qu'ils ne reſſemblent tous à des Frédérics : mais il dépend d'eux de faire parcourir toutes les branches du gouvernement, de donner la vie à tous les corps de l'Etat & d'abolir les abus. Dans le

dernier ſiécle, comme dans celui-ci, on a vu les révolutions les plus heureuſes; le génie qui s'eſt développé a laiſſé preſque par-tout de ſes traces, & a élevé des monumens que la poſtérité admirera; la légiſlation eſt peut-être la ſeule qui n'ait point éprouvé, ou que fort légérement, ſon influence. Vous venez de parler de machines : les plus ſimples ſont toujours les plus parfaites; & quiconque, par le moyen de deux reſſorts ou de deux roues, fait ce qu'un autre ne peut exécuter qu'avec quatre, me paroît avoir deux fois plus de talent. Il en eſt de même de la légiſlation; plus elle eſt ſimple, moins elle exige de frais; plus elle approche de la loi éternelle, dont elle eſt l'image vivante, plus elle unit les citoyens entr'eux. D'après ces principes, qui pourra jetter les yeux ſur cette multitude effroyable de nos loix, de nos coutumes, ſouvent oppoſées les unes aux autres, ſans s'étonner comment dans un ſiécle de lumières, où l'on ſe pique de penſer, on laiſſe ſubſiſter ce

monument élevé à la honte de la Nation, & reste de notre ancienne barbarie.

LE SAGE.

Il est plus facile d'appercevoir les maux que de les guérir. Souvent l'on aime mieux voir la maladie prolonger son cours que l'arrêter par un remède violent, & mettre le malade à l'épreuve d'une opération trop dangereuse pour sa vie. Il est des abus qui tiennent à la constitution des Etats & auxquels c'est un crime de toucher, comme à leur culte & à leur religion. Les peuples, pour l'ordin ire, sont trop attachés à leurs anciennes coutume, & ne s'en départent guères, elles leurs sont chères par cela mêmes qu'elles sont anciennes. Nos princes, en laissant à chaque province ses loix & ses usages, ont agi en politiques rafinés, & imite l'exemple des Romains, qui, loin d'ôter aux vaincus leurs dieux, leurs cultes, leurs coutumes, lers bisarreries, les adoptoient ; c'étoit même ce qui avoit si fort multiplié les divinités dans Rome ; & la politique n'étoit pas

mauvaise. Les Turcs, descendus du fond de la Scythie, n'ont pas renversé les autels de Mahomet, ils les ont au contraire affermis. Les Tartares en s'emparant du trône de la Chine, ont pris les loix de cet Empire & les suivent encore. On pourroit ici citer un grand nombre de politiques qui n'ont pas trouvé d'autre moyen de conserver leurs conquêtes. Il faut remarquer, d'ailleurs, que la plûpart de nos provinces n'ont point été annexées de force à la couronne; elles se sont incorporées d'elles-mêmes, à condition qu'on les laisseroit jouir de leurs priviléges, ce qui paroît assez naturel. Il y a encore d'autres obstacles. Qu'on simplifie les loix autant qu'elles peuvent être simplifiées; qu'on abolisse ces coutumes bisarres, aliment perpétuel de querelles & de dissensions parmi les particuliers; quel sera le sort de tant citoyens estimables, dont le nombre ne s'est multiplié dans certaines professions, que parce que l'Etat avoit besoin d'eux? Faut-il que pour un bien équivoque

voque on réduise à la mendicité cinquante mille familles ? Doivent-elles souffrir seules des abus que le gouvernement a adoptés, parce qu'il ne pouvoit sans doute les éviter ?

LE LABOUREUR.

La perte de cinquante mille familles n'est qu'un mal particulier, mais la réforme des loix dans toute l'étendue d'un grand Royaume est un bien général. Cette perte est un mal passager, la réforme est un bien durable : un mal passager & particulier ne doit point balancer un bien général ; c'est un principe dicté par la raison d'Etat, qui veut que l'on sacrifie quelquefois des membres pour mieux conserver le reste du corps. Quelles raisons m'opposerez-vous à celles-ci ?

LE SAGE.

De fort simples, mais solides : il n'est pas vrai que la perte de cinquante mille familles ne soit qu'un mal particulier pour un Etat, qui a non-seulement besoin de tous ses citoyens, mais même de faire

valoir leurs talens. C'eſt un mal général, regardé comme tel, non-ſeulement de la part du gouvernement, mais même des philoſophes, qui, ſimples ſpectateurs des ſcènes, & hors du torrent des affaires, jugent ordinairement mieux que les acteurs. Qu'on ſe rappelle les maux que produiſit le ſyſtême de Law. La grêle ravage une province, c'eſt un mal particulier; parce que ſa voiſine jouiſſant de l'abondance, lui fera paſſer ſes denrées. Une peſte enlève cinquante mille ames, c'eſt un mal général pour l'Etat; parce que tous ſes citoyens lui ſont néceſſaires; parce que cinquante mille ames ne ſe remplacent qu'avec le tems, & que ſouvent elles laiſſent un vuide perpétuel. Puiſque le ſoleil n'eſt point encore couché, voudriez-vous me dire ce qu'on penſe dans ce canton de la diſette apparente qui règne dans les campagnes?

LE LABOUREUR.

On penſe ici de l'exportation des bleds hors du Royaume, & de la cherté des

vivres, ce qu'on en doit penſer par-tout ailleurs, & l'on en parle comme on a coutume de parler des autres choſes ; c'eſt-à-dire (*a*), chacun ſuivant ſes intérêts. Quand on a un peu étudié les hommes, on ſe méprend rarement ſur leur compte : le ſeigneur dit, voilà un ſiécle

(*a*) Tout le monde du petit au grand s'accorde en ce point, qu'on trouve toujours bien ce qui eſt favorable. Parlez au tyran des Turcs ; il vous dira que ſes peuples doivent être ignorans, parce que, tant qu'ils ſeront ſtupides, ils ne ſongeront point à ſe dégoûter de l'eſclavage, & qu'il pourra toujours ſe ſervir du reſſort de la crainte pour les plier à ſes volontés. Qu'on interroge les Frédérics, les Louis ; ils répondront qu'il n'y a point de gloire à commander à des eſclaves ; qu'un prince n'eſt véritablement grand, que lorſqu'il ſe montre le protecteur des ſciences & des arts, qu'il ranime la vertu par ſes exemples, & qu'il ſe regarde plutôt comme le père, que comme le maître de ſes ſujets. Un grand, vertueux & bienfaiſant, appellera auprès de ſa perſonne l'honneur & la philoſophie, parce qu'il gagnera à être connu ; tandis que celui qui n'a qu'un vain nom fuira toujours l'œil perçant du ſage, ſe dérobera à la vertu pour ſe livrer plus facilement au crime.

d'or. Jamais le produit de mes fermes n'a été si considérable, un coup de politique de cette façon est de main de maître. Le cultivateur : l'argent va abondamment refluer vers nos campagnes, on ne verra plus nos lits, nos haillons exposés à l'enchère, pour subvenir aux besoins de l'Etat. Le bourgeois de basse étoffe s'écrie : tems passés ! tems fortunés ! qu'êtes-vous devenus ? Il ne faut plus songer qu'à vivoter, cela est tout-à-fait désolant. L'artiste, l'homme de journée, dont le salaire n'augmente pas, en pense plus qu'il n'en dit.

LE SAGE.

Pour quel parti pencheriez-vous ?

LE LABOUREUR.

Pour aucun ; aucun, je vous le jure, ne me paroît avoir raison ; ils sont juges dans leur propre cause, &, en pareil cas, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de ne pas s'en imposer. Il en est de ces sortes de jugemens, comme de ceux que les femmes ont coutume de

porter ſur leur beauté ; ils lui ſont toujours favorables : & le nombre de celles qui ſe jugent en ce point ſans partialité, eſt ſi petit, que je me crois diſpenſé de faire exception.

LE SAGE.

J'aime beaucoup votre manière de raiſonner, elle inſtruit, elle plaît, elle touche ; à votre morale pure, vous joignez un ſel piquant qui réveille l'ame le plus agréablement du monde ; des traits d'eſprit ſemés çà & là, & fort à propos, flattent l'imagination, & vous êtes d'autant plus éloquent que vous croyez moins l'être. En vérité, votre acquiſition feroit un vrai tréſor pour la capitale ; vous vous gliſſeriez à la toilette de nos belles : & là, bien plus fructueuſement que nos jeunes étourdis, vous relèveriez leurs petites & jolies foibleſſes en charmant leurs ennuis. Mais revenons à l'exportation des bleds, qu'en dites-vous ? qu'en penſez-vous ?

LE LABOUREUR.

Ce que j'en dis ? comme les autres ; il faut bien vivre avec ses semblables, (& le moyen de le faire sans paroître embrasser leur avis). Je me réserve à moi-même ce que j'en pense. Si tout le monde prenoit ce parti, nous ne serions point inondés de projets qui n'aboutissent à rien; mais les projets sont à la mode dans ce siécle. Un célèbre auteur dit : que tel traite d'agriculture, qui n'est jamais sorti de Paris ; tel autre de politique, qui n'a pas même connu le bureau d'un simple commis ; & pourquoi n'a-t-il pas ajoûté qu'un petit maître ose bien se faire un jeu de la religion ; se mesurer, pour ainsi dire, avec le premier être, sans avoir lu l'Evangile, peut-être même le Catéchisme ? Il faut espérer qu'il viendra un tems où l'on projettera peu, & où l'on exécutera davantage.

LE SAGE.

Je ne sçais si je me trompe ; l'esprit humain veut agir par lui-même : il faut

un champ à défricher pour le mettre en action, trop de ressources retardent sa marche & l'engourdissent. Ce n'est jamais lorsqu'on peut le plus, qu'on fait davantage. Peut-être que nos lumières nous éblouissent trop par leur éclat ; ou peut-être prenons-nous pour lumière, ce qui n'est pas véritablement lumière ; le change est facile à prendre. En ce cas, nous ressemblons au voyageur qui trouve mieux sa route, au sein d'une nuit profonde qu'au milieu des éclairs.

LE LABOUREUR.

Ce que vous dites là pourroit bien être vrai ; mais il pourroit se faire aussi que les bras manquassent aux instrumens. Nos connoissances propres aux plus heureuses révolutions n'opèrent rien par elles mêmes ; elles ressemblent à ces plantes précieuses inutiles aux habitans des pays où elles naissent, parce qu'ils refusent de s'en servir. Mais que l'autorité les favorise ; qu'elle ne dédaigne point de les admettre dans ses conseils, & de se les asso-

cier dans ses projets, on verra bientôt les choses prendre une nouvelle face ; vous allez dire que je fais le docteur : mais j'ai tant de plaisir à m'entretenir avec vous, que mon cœur se dilate. A propos de l'exportation des bleds, qu'en pensez-vous vous-même ? Ce que dit un philosophe doit être précieux, par cela même qu'il parle sans partialité, & qu'il consulte mieux la raison que les autres hommes.

LE SAGE.

Un politique disoit l'autre jour, (& sans doute qu'il avoit bien dîné,) l'affaire est d'un calcul fort simple. Le Royaume produit tant de muids de bled par an, il n'en peut que consommer tant ; le superflu doit raisonnablement passer à l'étranger : si nous le gardons nos intérets en souffrent. Une opération de cette conséquence peut-elle être plus rapide ? N'admirez-vous pas la profondeur du génie de cet homme ? D'un coup-d'œil, d'un seul trait de plume, il tranche sur ce qui a coûté

les délibérations de plus d'un ſiécle. Pour moi qui n'ai pas le bonheur d'être doué d'un tact ſi fin, ni d'une vue ſi longue, & à qui les choſes ne ſe montrent guères que d'une face, je n'oſe marcher qu'en tâtonnant, de peur qu'autant de pas ne ſoient autant de chûtes. Voici mon ſentiment que je vous donne pour équivoque & ſans conſéquence.

Les abus & les maux particuliers ne doivent point balancer le bien général d'un Etat. Ce principe, en fait de politique, me paroît auſſi vrai que celui-ci en morale : dans le cas où l'on n'a que des probabilités, le parti le plus ſûr eſt toujours le plus probable ; ou cet autre en phyſique : le ſyſtême le plus ſimple, quoi qu'embarraſſé de difficultés où l'on ne voit pas jour, doit être préféré à ceux qui le ſont moins, & où il y a des abſurdités à dévorer. La raiſon eſt que, dans les choſes humaines, il ne faut s'attendre à rien de parfait, & que le moins mauvais eſt toujours le meilleur. Mais où

consiste ce bien général de l'Etat ? c'est la pierre d'achoppement pour tout le monde. C'est un bien sans doute pour l'Etat que l'agriculture se ranime, que nos champs soient moins déserts, que le laboureur trouve dans le produit de ses terres de quoi satisfaire à ses impôts ; c'est un bien que l'étranger appellé dans nos ports, vienne nous enrichir de son or & de son argent, en échange des denrées que la Nature libérale nous prodigue, & qu'elle lui refuse; c'est un bien que cette foule de gens, que le découragement dans le premier des arts faisoit deserter les campagnes, ne puisse que difficilement vivre, & soit dégoûtée dans nos grandes villes, où l'espérance d'une vie oisive & plus commode, l'attiroit de toutes parts. Mais c'en est un encore, que les besoins du plus grand nombre des membres de l'Etat n'excèdent point leurs facultés, qu'ils jouissent d'une aisance à leur faire chérir leur parie, & à les exciter à lui donner des cioyens; c'en est un encore que l'abondance

favoriſe l'induſtrie, nourriſſe l'émulation & les arts, entretienne nos manufactures, dont nous ne ſçaurions nous paſſer depuis que le luxe s'eſt changé en beſoin : lequel choiſir ? Je l'ignore.

LE LABOUREUR.

Celui qui produiroit la plus grande ſomme de bonheur, & qui, en faiſant moins de malheureux, contribueroit au bien-être du plus grand nombre ; puiſque nous en ſommes réduits-là que ce qui eſt un avantage pour l'un, devient néceſſairement un mal pour l'autre. Diviſons les membres de l'Etat en trois claſſes, c'eſt le moyen de trouver un point fixe, & les limites qui ſéparent ce moindre & ce plus grand bien. La première ſera celle des ſeigneurs, des grands, qui ſont propriétaires de la plus grande partie des biens-fonds du Royaume. La ſeconde, celle des laboureurs, des fermiers qui vendent du bled ; (car tous les cultivateurs n'en vendent pas). La troiſiéme eſt celle des bourgeois, des marchands, des artiſtes, des ouvriers

& manœuvres. L'exportation des bleds ſera avantageuſe aux premiers ; elle augmentera de beaucoup leurs revenus. Elle eſt néceſſaire au ſecond ; les impoſitions ſe ſont ſi fort multipliées ſur la tête des laboureurs , qu'ils ſe voyent réduits à ne plus enſemencer leurs terres, parce qu'elles ne ſuffiſoient pas pour les deniers royaux. L'exportation eſt à charge aux derniers , dont le nombre relativement aux premiers, eſt comme cent eſt à un : ſans doute qu'il faut prendre le ſyſtême ſous un autre point de vue.

LE SAGE.

Je crois qu'il ſera plus ſage de terminer nos entretiens , & de reprendre le chemin du village : il ſe fait tard ; remettons la partie à un autre jour.

FIN.



TABLE RAISONNÉE DES MATIERES

Contenues dans les Entretiens.

DISETTE APPARENTE.

On en pense, on en parle comme on a coutume de penser & de parler des autres choses. L'intérêt est juge. Le sage ne prend aucun parti, si ce n'est celui de la raison. *pag.* 161, 162.

ESPAGNOLS.

Les cruautés qu'ils ont exercées sur les Américains, ont imprimé à cette Nation une tache dont elle ne se lavera jamais, *page*, 97.

ERREUR.

L'erreur, en matière de religion, mérite plutôt notre compassion, qu'elle n'est digne de notre haîne. La première de toutes les loix, celle de la Nature, nous fait un devoir d'aimer indistinctement tous les hommes: c'est même l'esprit du christianisme. La vérité s'insinue plutôt par la douceur que par la violence. Quand on veut combattre l'erreur, il ne faut pas se servir d'armes meurtrières. On est revenu de ce préjugé inoui qui attachoit la conversion des hommes à la pointe de l'épée; paroles mémorables d'un prince à ce sujet. *pag.* 94, 95, 96, 97.

ETAT.

Il est avantageux pour un Etat de faire valoir

M

FINANCIERS.

FRANÇOIS.

GENS EN PLACE.

HENRI IV.

HISTOIRE.

HOMMES.

PROJETS.

PRUDENCE.

Fin de la Table des Matières.

